11e année

N° 118



Chaque mois

Sept. 1963

Autres éditions : allemande, anglaise, italienne, japonaise.

SCIENCE-FICTION

FANTASTIQUE

INSOLITE

CLASSIQUE

POESIE

RUBRIQUES

Couverture de Lucien Le Piez.

Nouvelles déjà parues des auteurs de ce numéro

JEAN CASSOU	109	Le monstre
AVRAM DAVIDSON	35	Le Golem
	83	Après nous le déluge
	111	Dagon
	113	Le Pays d'Eté
	114	Chambre noire
COLETTE GOUDART	99	L'homme au visage d'ambre
P. M. HUBBARD	18	La bouteille à l'espace
	41	Le banni
FRITZ LEIBER	11	Le Jeu du Silence
	66	Des filles, à pleins tiroirs...
	67	Nocturne
	S. 3	L'univers est à eux
	92	Rythme secret
	93	L'homme de guerre
	108	La grande caravane
	109	Chants secrets
JULIA VERLANGER	35	Les bulles
	44	Brouillard qui tue
	47	La fille de l'eau
	51	Les derniers jours
	61	La fenêtre
	63	Reflet dans un miroir
	S. 1	Soyez bons pour les animaux
	71	La fille interdite
	73	Le cube
	S. 2	Le mal du dieu
	91	Les R. A.
	96	Une caisse de pruneaux
JAMES WHITE	S. 3	Cénotaphe

Au prochain sommaire :

POUL ANDERSON

Que succombe l'incube !

FRITZ LEIBER

Petite planète de vacances

ROBERT SILVERBERG

Les vents de Siros

JOHN COLLIER

Un match difficile

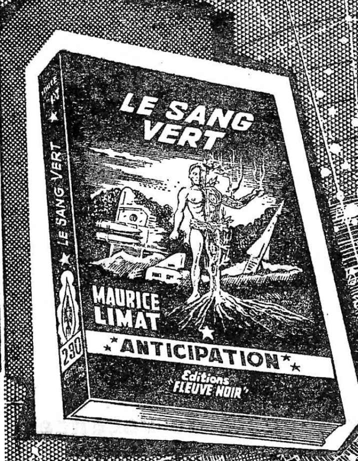
AVRAM DAVIDSON

Je ne vous entends pas...

etc., etc.

COLLECTION

Anticipation



à paraître...
SEPTEMBRE





EN VENTE TOUTES LIBRAIRIES
Fr. 2,50

Editions FLEUVE NOIR
★ 69, BOULEVARD SAINT MARCEL ★ PARIS (13e) ★
Tél. : KEL. 01-82 +

Fleuve Noir

JAMES WHITE

Mystère au rayon des jouets

James White, Irlandais de Belfast et auteur d'un roman de S.F. : *General hospital,* faisait partie des écrivains sélectionnés pour notre numéro spécial anglo-saxon de 1961. Il développe ici, avec intelligence et humour, un récit en quelque sorte policier : quel est l'être qui hante la nuit un grand magasin, qui mutile les poupées, crache sur les marches des escaliers, vole des outils dans des caisses, et fait naître peu à peu un sournois sentiment de péril ?

TOUT en prenant la chaise que lui indiquait Mr. Steele, Tully identifia l'objet posé sur le bureau du directeur : le corps, ou plutôt ce qui en restait, d'une grande poupée en matière plastique noire. Le jouet avait perdu une jambe et les deux bras, une de ses orbites était vide et son nez déformé comme si on avait voulu l'allonger. Les cheveux avaient également souffert, arrachés par endroits, et une mince bande de calicot (probablement le col de la robe) se voyait encore autour du cou. Spectacle inattendu et pitoyable, mais qui ne suffisait pas à expliquer pourquoi le directeur convoquait le veilleur de nuit dès son arrivée ce soir-là.

Tully allait manifester sa curiosité à ce sujet, quand la réceptionniste introduisit Tyson, du rayon de la quincaillerie, et Dodds, le chef du rayon des jouets. Le directeur attendit qu'ils se fussent installés sur leurs chaises, s'éclaircit la gorge et prit la parole.

— « En temps normal, Mr. Tully, » dit-il de sa voix douce et posée, « tous les dommages volontaires constatés par le personnel sont l'affaire des chefs de rayon, et non du veilleur de nuit. Je pourrais même ajouter qu'ils ne regardent pas davantage un directeur de grand magasin, celui-ci ayant à s'occuper de questions sensiblement plus importantes. »

Son ton était devenu un rien sarcastique et il regardait sans ambiguïté le chef du rayon des jouets dont les yeux plongeaient vers le tapis.

« Il semble pourtant, » continua le directeur, « que le présent

cas sorte de l'ordinaire, puisque ni Mr. Dodds ni le surveillant d'étage n'ont rien pu découvrir. Tout ce qu'ils ont pu établir, c'est que les dommages n'ont pas été causés pendant les heures d'ouverture. Entre-temps le personnel du rayon des jouets vit dans la hantise d'une épidémie de poupées sans bras ni... »

— « Permettez ! » coupa vivement Dodds dont la voix naturellement forte doublait encore de volume sous le coup de l'irritation. « J'ai l'air d'exagérer, mais croyez bien qu'il n'en est rien ! Mon personnel se compose uniquement de jeunes filles, dont certaines de couleur, et ce genre d'incidents... »

Un regard froidement désapprobateur réduisit Dodds au silence. Mr. Steele détestait tout bruit inutile. Il aimait se représenter son grand magasin comme une vaste machine fonctionnant sans à-coup — et lorsqu'on entend cogner une pièce quelconque, rappelait-il volontiers à ses subordonnés, on est fondé à s'inquiéter du bon fonctionnement de l'ensemble.

— « Le prix de revient de ces poupées n'a aucune importance, » reprit-il. « Ce qui nous intéresse est de savoir comment le coupable a pu commettre un tel dégât sans se faire prendre. Cela, et aussi le mauvais effet qui en résulte sur le personnel du rayon des jouets. Il semble que nous ayons affaire à un farceur, mais... »

— « Un farceur ! » éclata Dodds. « Je vous dis, moi, que mes jeunes vendeuses sont terrorisées. Au début, oui, elles ont pris cela pour une farce. Mais depuis, elles trouvent chaque matin des poupées mutilées et le bruit commence à courir qu'il y a un fou dans le magasin ! »

— « C'est entendu, Mr. Dodds, » coupa le directeur d'un ton excédé. « Vous l'avez déjà dit. »

— « Voyez simplement les faits ! » insista Dodds de plus belle, et manifestement trop excité pour remarquer les indices de danger qui apparaissaient de plus en plus de l'autre côté du bureau. « Au cours des deux dernières semaines, neuf poupées ont été mutilées comme celle-ci. Neuf poupées *noires*. A toutes, on a arraché une jambe et les deux bras, toutes ont été défigurées et leurs robes déchiquetées. Un ou deux incidents de ce genre pourraient être attribués à la malveillance, mais ces neuf cas en moins de quinze jours laissent supposer quelque chose de plus sinistre... »

Tully se surprit à regarder la poupée. Elle ne lui apparaissait plus, soudain, comme un simple jouet maltraité et il songeait au sens profond du verbe mutiler employé par Dodds à la place de « détériorer ».

« Je ne prétends pas que le bruit est fondé, » continua le chef de rayon, « mais les faits viennent à l'appui. Ils indiquent un esprit pervers, un esprit affreusement obsédé par les poupées noires. Je veux dire, les jeunes filles noires... »

Il s'interrompit pour souffler et le directeur soupira. « Malgré

ce que vous venez d'entendre, Mr. Tully, n'allez pas croire que nous sommes en face d'une panique générale. Mais ce bruit qui court crée du désordre et je veux le faire cesser. Le moyen le plus rapide est de découvrir qui s'amuse à mettre ces poupées en morceaux — et c'est là que vous intervenez... »

Quels que fussent les auteurs de ces méfaits, expliqua-t-il, on avait déjà pu établir qu'ils agissaient en dehors des heures d'ouverture. C'était invariablement le personnel qui découvrait les poupées en arrivant le matin au travail : l'équipe de nettoyage le plus souvent, car elle était là la première. Rien ne prouvait que le coupable fît partie du personnel. Mais de deux choses l'une : ou bien il se cachait le soir dans le magasin avant la fermeture, ou bien il s'y introduisait par effraction au cours de la nuit. On demandait donc à Tully de surveiller d'un peu plus près les voies d'accès au rayon des jouets.

Tully aurait volontiers rappelé au directeur que le grand magasin était matériellement à l'abri de toute tentative d'effraction, que le rayon des jouets occupait une partie du sous-sol et que pour y accéder de la rue il aurait fallu se livrer à un long travail de sape. Il ne dit rien cependant, car le directeur savait tout cela aussi bien que lui. Et il nota que Mr. Steele ne faisait aucune allusion au fait que Tully n'avait rien remarqué d'insolite durant les quinze derniers jours — alors que presque chaque nuit, un inconnu arrachait bras et jambes à des poupées. Or, maintenant que la chose avait été officiellement portée à son attention, il comprenait que le directeur aurait beaucoup à dire s'il n'y mettait pas un terme.

— « ...C'est une affaire peu banale et il faudra peut-être une certaine part d'imagination pour en trouver le fin mot, » reprit Mr. Steele en jetant un bref coup d'œil vers les deux ou trois centimètres de magazine qui émergeaient de la poche de Tully. « Mais je vois que c'est une chose dont vous ne manquez pas. Avez-vous des questions à poser ? »

Sans laisser le temps à Tully de répondre, Dodds intervint de nouveau. « Monsieur le directeur, vous n'avez pas parlé de... »

Il n'alla pas plus loin. Avec un ton de fureur glacée, Steele l'interrompit : « Mr. Dodds, il y a certains délits commis dans le magasin, sur lesquels ni moi ni Mr. Tully ne sommes tenus d'enquêter personnellement. Et les plaintes concernant les inconnus qui crachent dans l'escalier de service en font partie ! »

Plus pour détourner l'orage du bruyant mais systématique Dodds que par curiosité réelle, Tully désigna du menton le chef du rayon de la quincaillerie et demanda : « En quoi Mr. Tyson est-il intéressé par cette affaire ? »

— « Eh ? Oh ! il n'y est que d'assez loin, » répondit Steele en retrouvant son calme au prix d'un effort visible. « Il a constaté des manques dans ses stocks. Des outils et une tondeuse à gazon

mécanique qui auraient dû se trouver dans des caisses dont le cerclage était cependant intact. Il doit se passer un drôle de micmac quelque part, mais je ne pense pas qu'il s'agisse de chapardage en magasin. Vous n'avez donc pas à vous en occuper. D'ailleurs, Mr. Tyson est peut-être surtout venu pour soutenir moralement Mr. Dodds, qui va en avoir besoin... »

Il sourit et se leva. « Je vous remercie, Mr. Tully. » Puis, toujours très calme, il commença d'entreprendre Dodds sur la balance commerciale du rayon des jouets pour la semaine passée et la comparaison qui s'imposait avec les chiffres enregistrés un an auparavant pour la même semaine. C'était une question dont Mr. Steele devait s'occuper directement, et comme Tully refermait sur lui la porte du bureau, la discussion commençait tout juste à s'échauffer.

Tully sortit et gagna en flânant le magasin proprement dit. Il cherchait à ordonner ses pensées d'une manière positive et constructive, mais ses efforts demeuraient infructueux. Tout autour de lui s'étendait maintenant le vaste océan brillant du rayon de la quincaillerie avec ses comptoirs du Parfait Bricoleur, du matériel d'électricité, des outils de menuiserie, etc. Les clients se faisaient rares, car on n'était plus qu'à une demi-heure de la fermeture, et il décida d'aller bavarder un moment avec le personnel de la quincaillerie préposé à la réserve. Steele avait dit que cette histoire de manques ne le concernait pas, mais Tully détestait que l'on décide à sa place, même quand il savait que son interlocuteur avait raison.

Quelques instants plus tard il obtenait tous les détails de la bouche de Carswell. Carswell était l'adjoint de Tyson, un garçon extrêmement consciencieux qui aurait voulu voir tout le monde agir avec la même conscience. Mais le fait que tout le monde n'était pas aussi honnête avait eu de fâcheuses répercussions sur son caractère.

— « Ou bien les emballeurs étaient ivres, ou bien le fabricant nous joue des entourloupettes, » fulmina-t-il. Puis, d'un ton plus tolérant (selon lui) il continua : « On pouvait à la rigueur trouver une excuse pour les trois foreuses manquantes dans une caisse qui devait théoriquement en contenir vingt : erreur de pointage, pas de doute, puisque les bandes de cerclage étaient intactes. Mais quand on a écrit pour leur signaler la chose, ils ont répondu qu'il n'y avait pas eu d'erreur, qu'ils avaient bel et bien livré vingt foreuses. Le cerclage était intact, donc nous avions reçu la marchandise au complet et devions payer la facture sans déduction. Le chiendent, c'est que nous avons gardé cette caisse quinze jours sans l'ouvrir. Notre position se trouve donc considérablement affaiblie. »

Sauf aux endroits où elles avaient été coupées par les cisailles

de Carswell, les minces bandes métalliques du cerclage étaient intactes. Elles demeuraient brillantes et lisses. On remarquait seulement deux ou trois points où le métal était terni, comme s'il commençait à se rouiller. L'emballage intérieur (composé de paille) était tombé au fond de la caisse, mais son aspect et son volume semblaient indiquer que la caisse avait contenu des objets retirés depuis, et non qu'on l'avait bourrée de paille sans rien dedans. Tully passa plusieurs minutes à promener sa main de-ci de-là (sans savoir au juste ce qu'il cherchait), puis il approcha une poignée de paille de son nez. Cela sentait évidemment la paille et la poussière, mais aussi, à ce qu'il crut, une faible odeur de menthe poivrée. Puis il fut secoué d'un éternuement magistral, à faire éclater la caisse et son contenu.

Quittant la quincaillerie, il prit l'ascenseur pour gagner le rez-de-chaussée, et de là le sous-sol où il voulait poser quelques questions au personnel du rayon des jouets pendant que son chef était aux prises avec le directeur. Il sentait qu'il obtiendrait des résultats beaucoup plus probants si Dodds n'était pas là à déboussoler tout le monde par ses tonitruances. Mais, parvenu à l'escalier du sous-sol, il changea d'idée. Il y avait une autre hypothèse qu'il préférait éliminer tout de suite.

Quand il atteignit le bureau de l'infirmière il toussa discrètement à la façon de quelqu'un qui veut signaler sa présence, et non montrer les symptômes d'une affection respiratoire. A travers la cloison vitrée qui séparait la salle d'attente du bureau il vit une silhouette blanche s'approcher puis, comme la porte s'ouvrait, se transformer en infirmière.

Elle le regarda d'un œil inquisiteur, cherchant automatiquement les signes d'un malaise ou d'une blessure quelconque, puis elle dit de sa voix posée : « Bonsoir, Mr. Tully. Quelque chose qui ne va pas ? »

— « Ma foi... oui, » répondit-il en se levant. Il résuma brièvement ce qui le préoccupait — lui, le directeur et beaucoup d'autres, puis il conclut d'un ton embarrassé : « Je ne devrais peut-être pas vous poser ce genre de question... Je veux dire que ce que vous observez ou pressentez doit peut-être rester confidentiel... Enfin, je ne sais pas quelle est votre position dans un cas comme celui-ci. Mais je me demandais si... »

— « Vous vous demandez, » coupa-t-elle sans s'émouvoir, « si je pourrais ou non révéler l'identité d'une personne dans le cas où elle viendrait me trouver en présentant les symptômes de dérangement mental que tout le monde et vous-même supposez ? Eh bien, tout dépendrait des circonstances. N'importe comment, je la déclarerais inapte au travail et l'enverrais immédiatement trouver son médecin habituel qui la prendrait en charge à partir de cet instant.

Je ne lui laisserais pas la possibilité de continuer. Est-ce que cela répond à votre question, Mr. Tully ? »

— « Je vous remercie, madame, » répondit-il. Et il prit congé.

Tout en reprenant la direction du rayon des jouets, il songea que l'hypothèse d'un psychopate faisant partie du personnel n'était pas complètement éliminée. L'entretien qu'il venait d'avoir prouvait seulement que le déséquilibré, s'il existait, ne s'était pas encore signalé à l'infirmière.

En descendant l'escalier du sous-sol, il se trouva pris dans un flot féminin et caquetant qui allait en sens inverse. C'était l'heure de fermeture. Il n'allait pas pouvoir interroger le personnel ce soir-là. Sa seule ressource dans l'immédiat semblait devoir être Miss Barr, l'adjointe de Dodds, qui s'attardait près du grand plateau des trains électriques, fort occupée à se refaire une beauté avant de sortir.

Il n'en tira pas grand-chose. Selon Miss Barr, on trouvait toutes les poupées dans le même état : les deux bras, une jambe et un œil manquants, le nez allongé, les cheveux défaits et la robe — si elle en avait eu une — arrachée. Une seule variante : c'était tantôt l'œil droit, tantôt l'œil gauche qui manquait, et de même pour la jambe. Lorsque Miss Barr commença à donner des signes d'agitation et à se répéter (état vraiment insolite pour une personne aussi compétente et équilibrée), Tully articula quelques mots rassurants, l'aida à passer son manteau et lui souhaita bonsoir.

Resté seul au sous-sol il verrouilla d'abord la porte en haut de l'escalier, puis effectua sa ronde. Ses yeux ne laissaient pas passer le moindre détail et il gardait les lèvres closes de façon à respirer par reniflements successifs. Il procédait toujours ainsi, son travail exigeant des yeux prompts à tout voir et un odorat exercé.

Peu de gens se rendaient compte que ce grand magasin, doté comme il l'était des dispositifs de sécurité les plus modernes et surveillé de près par les rondes de police, ne risquait pratiquement rien des cambrioleurs — mais que le plus grand (et unique) danger restait le feu. Un système de noyage était prévu, naturellement. On pouvait le régler de façon très sensible, de façon à inonder instantanément tout un rayon (et, soit dit en passant, perdre la totalité des marchandises). Mais il était également possible de diminuer cette sensibilité, et dans ce cas un incendie risquait de s'étendre au point de ne plus pouvoir être éteint par les jets. Car en dépit de son imposante façade le grand magasin était un des plus vieux immeubles de la ville, et une bonne partie des marchandises constituait une matière encore plus inflammable que les murs, plafonds et parquets.

Le rôle essentiel du veilleur de nuit était donc de prévenir tout incendie et de supprimer toutes causes d'incendie. Chaque réserve, chaque vestiaire, chaque débarras (la seule exception étant les lava-

bos) avait ses écriteaux « *Défense de fumer* ». Mais malgré l'extrême vigilance des chefs de rayons et des surveillants d'étages, le personnel continuait à fumer en douce dans tous les coins et à la moindre occasion. Tully n'y voyait pas d'inconvénient : le danger se produisait quand tel ou tel coupable était interrompu et obligé de cacher au plus vite la preuve du délit. Il dissimulait sa cigarette dans les endroits les plus inattendus et le mégot se consumait parfois des heures durant avant que Tully, guidé par son flair, puisse le rendre inoffensif.

Cette fois, pourtant, il ne se contentait pas de chercher les mégots dangereux. Il voulait isoler complètement le sous-sol de l'extérieur et s'assurer auparavant que personne ne s'y cachait. Il regarda derrière et sous chaque comptoir, chaque étalage, ouvrit chaque armoire avec son passe et obtint finalement la certitude que le rayon des jouets était vide. Il s'accorda alors dix minutes devant le grand plateau des trains électriques, fit faire un tour complet à la loco-tender 231, opéra deux ou trois attelages de wagons. Puis il éteignit toutes les lumières et se dirigea vers le Réduit.

La surface totale du sous-sol ne correspondait qu'à une partie de celle du rez-de-chaussée, car il s'agissait en fait de deux anciennes caves communiquant entre elles par un couloir. Le plan avait la forme d'un haltère à poids carrés, et le carré qui figurait le rayon des jouets faisait deux fois les dimensions de l'autre, où se trouvait le Réduit. Au centre du couloir, une lourde porte va-et-vient restait toujours entrouverte. Le couloir était éclairé par trois ampoules que Tully éteignit au passage.

Le Réduit, une grande pièce où régnait le plus complet désordre, était utilisé par l'équipe de nettoyage qui y rangeait son matériel, mais il lui servait aussi (officieusement) de lieu de repos. Rassemblés au centre comme une division d'engins blindés fantastiques, se trouvaient les chariots à roues caoutchoutées supportant les cireuses et les aspirateurs tandis que, le long des murs, s'alignaient des placards où l'on mettait l'encaustique, le savon liquide et une invraisemblable quantité de chiffons — la plupart tout imbibés d'huile et d'ingrédients. De tous les endroits du grand magasin, c'était bien celui où un incendie risquait le plus d'éclater. Tully fouilla et flaira partout avec la plus grande minutie, mais ne découvrit ni cachette ni trace aucune de mégot. Il jeta un dernier regard à la ronde, puis remonta la rampe d'accès qui, en cet endroit du sous-sol, remplaçait l'escalier pour faciliter le déplacement des aspirateurs et des cireuses. Il éteignit les lumières et boucla la porte de l'extérieur.

Comme il manœuvrait la serrure, un fait étrange se produisit. Une de ses clés, un passe en métal léger, se redressa d'elle-même et se colla contre le pêne. Quelques minutes d'examen permirent

à Tully de constater que la serrure et toute la partie correspondante du revêtement métallique de la porte étaient fortement aimantées.

Si on l'avait prié de traduire sur-le-champ ses réflexions par écrit, il aurait aligné une longue suite de points d'interrogation. Il songea d'abord à téléphoner pour savoir s'il n'y avait pas un électricien resté après les autres et lui demander comment et pourquoi la serrure s'était aimantée. Puis il décida qu'avant toute autre chose il devait finir de fermer toutes les voies d'accès au sous-sol.

Gardant toujours un œil sur les deux entrées (l'escalier et la rampe), il fit une rapide incursion au rayon de la mercerie et à un comptoir de tabac et confiserie, tous deux situés au rez-de-chaussée. A la mercerie il prit une bobine de cordonnet noir, laissant un papier signé pour dire que l'objet était destiné au service intérieur. Au comptoir de confiserie il ouvrit un carton de chewing-gum. Il eut d'abord l'intention de payer le paquet qu'il y prit, mais se ravisa en se disant qu'il n'aimait pas le chewing-gum et que s'il en mâchait ce soir-là, c'était seulement pour les besoins de la cause. Il laissa donc un autre papier, sachant fort bien, du reste, que les vendeurs ne manqueraient pas d'échanger des propos sarcastiques à ce sujet le lendemain. Il sourit et, tout en mâchant avec conviction, se dirigea vers la plus rapprochée des deux portes.

Un quart d'heure plus tard, la voie d'accès au sous-sol (côté rayon des jouets) se trouvait bouclée de l'intérieur comme de l'extérieur. En outre, une longueur de fil noir était tendue en travers, à quinze centimètres du parquet. L'autre voie d'accès (côté Réduit) était également barrée d'un fil noir, mais fermée seulement de l'extérieur. Il avait encore tendu des fils à chaque palier de l'escalier de service. Le cordonnet était fixé au moyen de chewing-gum de façon à être arraché, plutôt que cassé, par l'intrus — et celui-ci risquait de flairer le piège s'il entendait un fil se briser. Tully posait en principe que tout mouvement, tout déplacement clandestin se ferait par l'escalier de service. En effet, le grand escalier du magasin, qui montait en hélice dans la rotonde autour des cages d'ascenseurs, restait illuminé toute la nuit. Il était également visible du rayon des livres (où Tully s'installait entre ses rondes) aussi bien que de l'entrée principale.

D'ailleurs, l'escalier de service allait être plongé dans l'obscurité, tandis que le grand escalier resterait éclairé. Le personnel travaillant tard emprunterait ce dernier. Il n'y avait donc aucune raison pour qu'il brise les fils tendus dans l'autre. Ou plus exactement, aucune raison innocente.

Ayant le sentiment d'avoir pris toutes les précautions qu'il était possible de prévoir pour l'instant, Tully commença la première et la plus importante de ses six rondes nocturnes. A l'exception de la

grande rotonde et de l'étage où quelques menuisiers arrangeaient les estrades du rayon des modes, pas une lumière n'éclairait le magasin. Le surveillant d'étage pour les heures de fermeture, dont le rôle était de contrôler lui aussi le personnel travaillant tard, avait déjà vérifié toutes les portes et fenêtres. Le premier soin de Tully, chaque soir, était de s'assurer qu'il n'avait pas oublié une seule issue ou un seul interrupteur. Mais les surveillants d'étages étaient aussi à cheval que lui sur les principes de sécurité et aucun d'entre eux ne se souciait d'être pris en défaut par le veilleur. C'était un point d'honneur, et Tully ne put réprimer un sourire en songeant que cet esprit d'émulation soigneusement entretenu parmi les différents services (émulation si farouche, parfois, qu'il fallait faire effort pour conserver une valeur au mot amitié), s'étendait jusqu'au veilleur de nuit lui-même.

Ici, avec un grand sérieux, Tully se présenta ses propres excuses : il voulait dire l'officier de sécurité de nuit.

Tout autour de lui, le magasin se préparait au sommeil. Les ampoules, les rampes de néon, les appareils de chauffage électriques faisaient entendre un concert de petits sifflements, de petits claquements à peine audibles à mesure qu'ils se refroidissaient. Le bois d'œuvre jouait lui aussi, soupirait d'aise, et le plancher des étages, enfin délivré du poids des milliers de personnes qui s'y étaient pressées toute la journée, semblait se détendre à loisir avant de trouver une position plus confortable. Les bruits qu'il faisait étaient très variés, allant de la galopade de souris au grondement lointain du canon. Plus tard, le grand magasin se tairait complètement, mais durant les deux ou trois premières rondes de Tully, les effets sonores étaient parfois surprenants.

Certaines gens n'auraient pas manqué de s'effrayer de ces bruits. Ils auraient laissé leur imagination broder, galoper autour de tous ces craquements, tintements, frôlements, et auraient peuplé la nuit d'entités horribles. Non que Tully manquât d'imagination. Bien au contraire ! Mais il se flattait d'en garder le contrôle. Il ne s'intéressait ni aux contes gothiques, ni aux histoires de terreur latente. ni au fantastique en général. Il s'en tenait strictement à sa chère science-fiction.

Ainsi poursuivait-il sa ronde de haut en bas du magasin, se faufilant parmi les masses sombres des comptoirs, insensible aux mille petits bruits du silence, son attention presque entièrement concentrée dans son odorat, et remuant le genre de pensées qui lui revenaient habituellement à cette heure de la nuit. Il songeait à son travail qui était facile et (du fait que peu de gens auraient accepté de travailler à de telles heures) très bien payé. Puis il se rappelait le poste qu'il avait occupé naguère dans ce même magasin. Vendeur. Il y était resté des années sans jamais parvenir à monter d'un seul échelon dans la hiérarchie. Il ne réussissait pour-

tant pas mal, mais il en allait de même pour les deux mille autres employés — et peut-être aussi lui manquait-il ce « petit quelque chose de plus » qui aurait pu le faire avancer. Finalement, il en revenait toujours à lui-même.

Il était intelligent, instruit (il avait beaucoup lu, et pas seulement des ouvrages de science-fiction, même s'il les préférait) et foncièrement enclin à la paresse. Ses quelques intimes lui accordaient une vaste intelligence par voie de déduction mais, étant ses amis, ne disaient rien de son indolence ; d'autres, par contre, lui demandaient carrément pourquoi, avec de tels moyens intellectuels, il n'avait pas pu trouver une position sociale plus relevée. Tully s'était souvent posé lui-même cette question — mais sans trouver de réponse satisfaisante. Il n'existait apparemment aucun emploi demandant à la fois un caractère calme et nonchalant et des connaissances approfondies sur des questions aussi variées que l'évolution des astres, l'histoire de l'Empire romain, la psychologie des vers et quelques autres encore sans lien commun. Pour le moment, ce métier de veilleur lui laissait tout le temps de lire et de méditer en lui assurant le pain quotidien. Il n'avait donc pas lieu de se plaindre. Il ne s'était du reste jamais plu à la vente, où les salaires étaient inférieurs, même si les possibilités d'avancement demeuraient nombreuses. Mais il avait toujours essentiellement bénéficié du hasard et l'un des ouvrages qu'il lisait traitait des lois du hasard. En conséquence, et après mûres réflexions, il s'était décidé pour cet emploi bien payé, mais qui constituait une vraie voie de garage : il avait choisi la Sécurité.

« Jeu de mots involontaire, » songea-t-il.

Sa montre disait huit heures trente. Il venait d'achever l'inspection du troisième étage, partant de la rotonde pour gagner l'escalier de service. Autour du grand escalier, chaque chose demeurait bien visible, ressortant en plein relief sous la lumière abondante. Mais à mesure que Tully s'éloignait, les objets, les meubles allongeaient des ombres de plus en plus grandes et bientôt devenaient eux-mêmes des ombres vagues. Toute cette partie non éclairée du magasin baignait dans une atmosphère fantomatique, comme si Dieu l'avait effacée en voyant que personne ne l'utilisait. C'était pour Tully une pensée nettement fantaisiste, mais il ne détestait pas de s'y abandonner parfois, quand il voulait changer le cours de ses réflexions.

Il n'aimait pas songer qu'il était un brillant incapable...

En montant vers le quatrième étage il vérifia ses installations de cordonnet et les trouva intactes. La vue du mince fil noir, que le rayon de la lampe électrique faisait paraître argenté, lui remit tout d'un coup en tête le mystère des poupées et il oublia aussitôt ses pensées moroses. Il se trouvait face à un problème qui n'était pas à la portée de n'importe quel veilleur de nuit. C'est du moins

ce qu'avait laissé entendre Mr. Steele, mais il était possible également que le directeur ait fait une simple allusion ironique à ses goûts littéraires. Cette histoire de poupées prenait une allure de défi et Tully avait l'impression que s'il s'en tirait victorieusement, il cesserait peut-être de se considérer comme un raté.

Il resta plus longtemps que d'habitude au quatrième étage, en particulier dans le bureau de Mr. Steele où il voulait examiner de plus près la dernière des fameuses poupées. Il la trouva jetée dans la corbeille et la posa sur la table du directeur. Puis il alluma la lampe et, avec un vague sentiment de malaise qu'il ne put s'expliquer, il s'assit dans le fauteuil.

Ce nouvel examen de la poupée ne lui apprit d'abord rien de plus. C'était toujours la même poupée borgne, privée d'une jambe et de ses deux bras et à laquelle on avait arraché beaucoup de cheveux. Et puis, il remarqua soudain que ceux-ci n'avaient peut-être pas tous été arrachés volontairement : on aurait dit plutôt que des mains maladroites s'étaient efforcées de les séparer en quatre ou cinq petites queues. Tully émit un grognement, car il ne voyait pas bien à quoi pourrait lui servir ce détail. Presque machinalement il souleva la poupée, flaira sa tête...

... Et décela une faible odeur, à peine prononcée — mais une odeur que l'on pouvait comparer à celle de la menthe poivrée.

Du coup, il se mit en colère contre lui-même et rejeta la poupée dans la corbeille. Il s'abandonnait trop à son imagination, ou alors, c'était son nez qui avait gardé cette odeur de menthe depuis le début de la soirée ! Il eût été absurde d'établir le moindre rapport entre le rayon des jouets et la tondeuse à gazon de Tyson !

Au cinquième étage (qui abritait les services administratifs) et sur la terrasse qui se trouvait juste au-dessus, Tully ne remarqua rien de suspect. Il était neuf heures vingt lorsqu'il eut terminé l'inspection des combles. Il redescendit en toute hâte au bureau de pointage pour y préparer le café de son premier repas et assister au départ des employés qui avaient travaillé en heures supplémentaires.

Dix minutes plus tard, il se tenait à la seule porte encore ouverte du grand magasin, flanqué du surveillant préposé au pointage des heures supplémentaires — tous deux regardant sortir les derniers groupes attardés. Tully ne savait pas au juste ce qu'il venait faire là, mais il se rendait fort bien compte que personne n'allait sortir en mâchant du chewing-gum à la menthe ou en dissimulant une tondeuse à gazon sous son manteau. Il bavarda quelques instants avec le surveillant, lui offrit une tasse de café que l'autre accepta, puis le raccompagna jusqu'à la porte.

A neuf heures quarante-cinq, il se retrouvait tout seul dans un grand magasin dont les issues étaient entièrement closes.

Après avoir pris son café et ses sandwiches il effectua sa

deuxième ronde, puis installa un fauteuil pliant au rayon des livres. Il s'assit, tira de sa poche le magazine qu'il avait reçu le matin même et se prépara à passer la nuit. Il était censé faire ses rondes à des intervalles irréguliers, suivant le principe que personne ne pouvait ainsi savoir où il allait se trouver à tel ou tel moment précis. Comme il était presque impossible d'imaginer des intervalles sans cesse différents, Tully combinait son travail et son plaisir : il effectuait une ronde après chaque nouvelle (plus ou moins longue) qu'il lisait. Tantôt il commençait par les plus courtes, tantôt par les plus longues, pour empêcher un observateur supposé de deviner la fréquence de ses mouvements.

Il commença la troisième ronde à onze heures cinquante-huit, tout en se disant que certains auteurs réussissaient fort bien à parler du facteur psi (Bester, par exemple, ou Sturgeon), et d'autres absolument pas. Ces derniers avaient beau essayer, leurs récits ressemblaient trop à des contes fantastiques ; au lieu de lois naturelles et d'expériences contrôlées, on n'y trouvait qu'une manière de sorcellerie moderne, aseptisée. Sa ronde finie, il lut une autre nouvelle. Il prit ensuite son deuxième repas (il était alors une heure du matin) et effectua la quatrième ronde.

Tous ses fils étaient intacts. Rien d'insolite. Pas le moindre bruit, pas la moindre... Il haussa les épaules, se rappelant qu'il n'y avait pas de souris dans le grand magasin.

Ce fut en plein milieu de sa troisième histoire que Tully entendit quelque chose — et cette fois, quelque chose d'insolite. Les planchers et les appareils électriques faisaient toujours entendre de temps à autre leurs petits chuintements et craquements, mais le bruit qu'il venait de percevoir ressemblait à celui d'un verrou que l'on faisait glisser avec précaution. Il prêta l'oreille. Un léger grincement de porte qui s'ouvre et se referme... une sorte de piétinement feutré... le tout semblant provenir de la rampe d'accès au Réduit.

Tully posa son magazine et sortit de derrière l'étalage de livres. Il jeta un bref coup d'œil au téléphone du rayon qui, la nuit, était branché sur une ligne extérieure pour le cas où il aurait fallu appeler la police ou les pompiers, mais il secoua la tête : il n'avait pas besoin d'aide, du moins, pas encore. Tenant sa torche d'une main et ses souliers de l'autre il courut jusqu'à l'entrée du Réduit. Il s'arrêta au passage pour s'assurer que l'escalier (côté rayon des jouets) était toujours fermé, et le cordonnet intact.

La porte du plan incliné, elle, était ouverte et le fil arraché de son chewing-gum à un bout. Tully hésita une ou deux secondes : descendre au Réduit, ou vérifier tout de suite d'où venait le personnage qui s'y était faufilé ? Il opta pour cette dernière ligne de conduite et prit l'escalier conduisant aux étages.

Tous les fils qu'il avait tendus étaient arrachés du premier au

quatrième étage, mais pas celui du cinquième. Le coupable, quel qu'il fût, s'était donc forcément caché au quatrième. Mais comment ? C'est ce que Tully ne comprenait pas, surtout après les inspections minutieuses qu'il avait déjà effectuées. Comme il redescendait vers le rez-de-chaussée, le rayon de sa lampe électrique accrocha au passage une petite tache humide sur une marche. On aurait dit que quelqu'un avait craché, puis écrasé le crachat avec son pied. Il s'arrêta, renifla et, pour la troisième fois ce soir-là, sentit l'odeur caractéristique de la menthe.

Il éprouva une émotion de tout son être en songeant que Steele s'était bel et bien trompé. Les poupées, la tondeuse à gazon et les crachats représentaient en fait les trois inconnues d'un même problème. Il poursuivit sa course vers le rez-de-chaussée, les trois éléments du puzzle tourbillonnant dans sa tête à une vitesse folle. Il essayait maintenant de se former une image de cet être inconnu, invraisemblable, qui avait fait disparaître plusieurs outils (dont une tondeuse à gazon de belle taille), qui s'ingéniait à mutiler des poupées noires, qui suçait des bonbons à la menthe et qui crachait un peu partout.

Heureusement, songea-t-il, qu'il allait se trouver face à face avec lui dans peu de temps, sans quoi il serait littéralement mort de curiosité.

Toujours en chaussettes, il ouvrit la porte qui commandait la rampe d'accès au Réduit et promena le rayon de sa lampe électrique d'un bout à l'autre de la pièce. Celle-ci était vide, mais, presque aussitôt, il aperçut une étroite bande lumineuse qui provenait du couloir reliant le Réduit au Rayon des Jouets. Il lui fallut deux ou trois secondes pour comprendre que quelqu'un avait refermé partiellement la porte située à mi-chemin dans le couloir, cette fameuse porte dont Tully avait presque oublié qu'elle pût avoir des gonds, à force de la voir toujours ouverte. Il s'avança tout doucement, à pas de loup, prenant soin de laisser la porte entre la lumière et lui jusqu'à ce qu'il fût arrivé contre le battant entrouvert. Alors il regarda.

Il y avait suffisamment d'ampoules allumées pour lui révéler dans les moindres détails ce qui se passait au rayon des jouets. Le rectangle formé par l'ouverture du couloir encadrait tout un coin d'étalage, une grande surface de parquet et, sur le parquet, quelque chose. Une chose qui mesurait à peu près un mètre cinquante. Elle était d'une couleur noirâtre, sa forme faisait songer à une sorte de grosse limace et elle s'enroulait autour d'une poupée noire dont elle arrachait un...

Tully recula en chancelant contre le mur, cherchant d'instinct un point d'appui solide pour son corps secoué de tremblements et s'efforçant de retrouver une idée cohérente au milieu du tourbillon qui emportait ses pensées.

Or le mur n'était plus là.

Il ouvrit la bouche pour crier et ne réussit qu'à produire un grognement étouffé lorsque son épaule heurta douloureusement une surface dure qui partait en pente raide et sur laquelle il se mit à glisser. Il ne tomba que de cinq mètres environ, puis heurta la surface irrégulière d'un objet métallique dont le contact brutal lui coupa la respiration. Ses chaussures et sa torche atterrirent sur sa poitrine et quand il eut retrouvé son souffle il fit jouer à tâtons la lampe électrique.

Il se trouvait au fond d'une sphère creuse mesurant à peu près cinq mètres de diamètre, taillée dans les fondations mêmes du magasin. Il pouvait voir les endroits où le ciment, la maçonnerie et les poutrelles d'armature avaient été découpés suivant un tracé parfaitement sphérique, et d'autres endroits où la terre meuble, le sable et l'argile étaient retenus par une mince pellicule transparente faite d'une matière inconnue. La seule ouverture visible était le boyau circulaire par où Tully venait de tomber.

Une masse sphérique de dimensions moindres se trouvait posée au fond de la surprenante excavation, entourée d'une quantité d'objets métalliques parmi lesquels on pouvait reconnaître d'anciens outils. Tully vit également une plaque de maçonnerie de forme circulaire (qui de toute évidence servait à fermer l'entrée) et la tondeuse à gazon contre laquelle il venait de se cogner. Tous ces outils avaient... oui, avaient été modifiés d'une façon qui aurait donné le cauchemar à leurs constructeurs. La tondeuse, notamment, offrait un aspect qui faisait songer à l'œuvre d'un paranoïaque. Par là-dessus, une puissante odeur de menthe poivrée. Tully se releva tant bien que mal et commença d'explorer tout autour de lui.

Le rayon de sa toche sauta et zigzagua sur la coque ronde du petit astronef, faite d'un métal dont la semi-transparence laissait entrevoir un agencement intérieur qui ne répondait à aucune norme connue. Le faisceau lumineux dansait çà et là parce que les mains de l'homme tremblaient violemment, et l'homme tremblait parce qu'une partie de lui-même avait peur, cette partie qui raisonnait en veilleur responsable de la sécurité d'un grand magasin. Mais c'était surtout l'exaltation qui laissait Tully frémissant, à mesure que son esprit se forçait à admettre la réalité tangible de la chose qui se trouvait là sous ses yeux.

Un astronef venu d'ailleurs... Probablement contraint de se poser à l'improviste par suite d'avaries et habilement dissimulé pendant que l'on procédait aux réparations. Les preuves ? Tully n'avait qu'à regarder, examiner l'outillage, cet outillage humain rectifié, qui avait donné d'autres outils appropriés pour le travail nécessaire. C'était une situation unique, et probablement la première fois

qu'une telle chose arrivait sur Terre. Mais c'était aussi une aventure qui, pour Tully, n'avait rien d'inattendu.

Maintes fois déjà, il s'était livré à des discussions passionnées sur ce point avec les deux ou trois amis qui partageaient ses goûts littéraires et philosophiques. La question était presque toujours la même : que ferais-tu si un astronef venu d'un autre monde se posait dans ton jardin ? Essaierais-tu de causer avec « eux », t'enfuirais-tu ou appellerais-tu l'armée ? Invariablement, c'était la première réponse qui ralliait tous les suffrages : essayer de se faire comprendre, essayer de trouver un moyen de communiquer avec les « Autres ». Si les visiteurs avaient besoin d'aide, ou si, au contraire, ils désiraient venir en aide aux Terriens, on serait dès lors à même de le savoir. Restait évidemment une troisième hypothèse : les extra-terrestres pouvaient venir en ennemis...

Ni Tully ni ses amis n'aimaient cette dernière hypothèse. D'abord, ils avaient trop souvent rencontré une situation du même genre dans leurs lectures favorites : ils la jugeaient banale, éculée. Mais il y avait une autre raison, beaucoup plus subtile : le sentiment que l'univers est si vaste qu'il serait stupide d'imaginer un peuple inconnu convoitant une planète minuscule, au point de recourir à la force pour s'en emparer. De même (et là, ils appuyaient leur opinion sur des bases philosophiques), ils croyaient fermement qu'un peuple assez avancé en savoir pour franchir des années-lumière d'espace, devait être civilisé dans les mêmes proportions. S'ils montraient une hostilité quelconque, une hostilité apparente, celle-ci ne pourrait être que le résultat d'un malentendu.

C'était désormais à lui, Tully, de s'arranger pour établir le Premier Contact sans malentendu possible.

La fièvre qui le possédait le fit encore une fois frissonner et il promena le rayon de sa torche à travers la cachette que l'être venu d'ailleurs s'était aménagée au milieu des fondations. Pour réparer son astronef il s'était servi d'outils de type terrestre qu'il avait modifiés — cela semblait assez évident. Mais il restait des questions auxquelles Tully était impatient de trouver une réponse. Comment cet être avait-il pu se matérialiser dans la masse même des fondations ? Comment avait-il pu creuser cette cachette sphérique ? Comment pouvait-il choisir un endroit où il était sûr d'obtenir rapidement l'outillage nécessaire ? Avait-il détecté ces possibilités à distance, ou les connaissait-il déjà ? Et l'astronef ? Avait-il voyagé dans l'espace... ou dans le temps ? Tully comprenait que seul, l'extra-terrestre pourrait lui répondre.

Brusquement, sa décision fut prise. Il attacha ses souliers par les lacets, les pendit à son cou et, tenant sa torche entre les dents, se hissa jusqu'à l'ouverture du boyau. Il s'arrêta à l'autre bout pour renifler les odeurs ambiantes, fila sans bruit le long du couloir et se retrouva enfin au rez-de-chaussée. Là, il retendit le cor-

donnet en travers de la porte : il saurait de cette façon si l'extra-terrestre avait quitté le sous-sol pendant qu'il faisait ses préparatifs.

Une partie du matériel dont il avait besoin se trouvait déjà au rayon des jouets sous forme de tableaux noirs et d'étuis de craie pour enfants. Et un grand pas était déjà fait, en ce sens que Tully connaissait maintenant l'aspect « physique » de l'extra-terrestre, tandis que celui-ci, grâce à ses moyens de détection, était certainement accoutumé à la vue de l'espèce humaine. Mais il fallait encore que Tully rende son abord moins effrayant. Un moyen, le plus important, consistait à n'avoir aucune arme ni aucun objet qui pût prêter à confusion. Un autre moyen, plus positif...

Souriant soudain à l'idée qu'il venait d'avoir, Tully gagna l'étalage de confiserie. Il ouvrit le grand bocal étiqueté « Mintho » et s'emplit la bouche et les poches de plusieurs poignées de bonbons. D'après ce qu'il croyait comprendre, l'être venu d'ailleurs sentait la menthe — ou du moins, son corps répandait une odeur qui ressemblait à celle de la menthe. Mais si cette odeur n'avait rien de désagréable pour Tully, il se pouvait en revanche que l'odeur du corps humain fût insupportable aux organes olfactifs de l'extra-terrestre. Si Tully essayait de la masquer sous l'odeur qui se rapprochait le plus de celle de l'autre, cela contribuerait à l'assurer des intentions amicales de l'homme.

Négligeant complètement le mauvais effet du sucre sur les dents, Tully se mit à mâcher les bonbons avec conviction. Sa langue, sa bouche et sa gorge furent bientôt littéralement saturés d'une pâte épaisse et son souffle répandit l'odeur de la menthe d'un bout à l'autre du rayon. Il prit encore quelques bonbons de remplacement et repartit vers la porte du Réduit.

Il s'arrêta en chemin au rayon des livres pour regarder une fois de plus le téléphone, se demandant malgré tout s'il ne ferait pas mieux d'alerter quelqu'un. Pas la police, ni les pompiers. Et en tout cas, pas Mr. Steele, du moins, pas tout de suite. Un de ses amis, peut-être... mais ce qu'il lui dirait (et à trois heures du matin !) risquait fort de paraître incroyable. Tully se répéta qu'il n'avait pas peur. Il était simplement très excité et un peu inquiet. Il ne pouvait s'empêcher de penser à toutes ces poupées sans bras et ne voyait toujours pas quel rôle elles jouaient dans le comportement de l'extra-terrestre.

La théorie d'un obsédé sexuel s'attaquant aux poupées s'effondrait. Tully savait maintenant à quoi s'en tenir sur l'être qui rôdait la nuit au rayon des jouets. Mais ce qui le laissait perplexe, c'était sa façon de traiter les poupées. Aurait-il, de quelque manière obscure, voulu essayer de communiquer avec lui... ?

Tully se glissa à pas de loup dans le Réduit dont il reverrouilla la porte, et suivit le couloir de communication. Arrivé à la porte qui se trouvait à mi-chemin il posa sa torche par terre et continua

vers le rayon des jouets. Il se mit à siffler et à frapper fortement le sol de ses pieds pour bien avertir l'Autre de son approche. Il se tut pourtant au moment d'entrer, pensant soudain que les sons aigus étaient peut-être désagréables à des oreilles non humaines — et d'ailleurs, il était bien obligé de reconnaître que lui-même s'accommodait assez mal des sons qu'il produisait. Puis il déboucha dans la vaste salle où, à moins de cinq mètres de lui, il vit l'extra-terrestre étendu sur le plancher.

C'était une masse allongée, de couleur noire, assez semblable à une limace et dont l'aspect gonflé, sous une sorte d'épiderme lisse et tendu, laissait supposer que l'intérieur devait être presque uniquement liquide. Ce « corps » se déplaçait en faisant rapidement passer son centre de gravité d'avant en arrière, progressant ainsi par une série de demi-culbutes accompagnées d'un bruit d'outre flasque. La partie qui correspondait à la tête (Tully supposa que c'était sa tête d'après le sens du déplacement) présentait un endroit renflé, de couleur grise et brillante, qui pouvait être un œil unique ; puis, juste en dessous, une sorte de trompe en forme de cône allongé ; enfin, cinq tentacules longs et minces qui s'agitaient sans cesse. Les mouvements de l'extra-terrestre l'éloignaient de Tully, et il se déplaçait très vite. Selon toute évidence, il avait peur de l'homme.

Tully se bourra la bouche d'une nouvelle poignée de bonbons et le suivit, mais lentement, sans gestes brusques, de façon à ne pas l'effrayer davantage. Pour autant qu'il pouvait juger, l'Autre ne portait aucune sorte de vêtement ni aucun objet. Il ne risquait donc pas de se voir menacé d'une ou plusieurs armes inconnues. Il affectait de montrer ses mains vides, articulait doucement des sons qu'il voulait rassurants et essaya même d'attirer l'attention de l'extra-terrestre en dessinant au passage, sur un tableau noir, le schéma du système solaire et le théorème de Pythagore. Mais sans résultat. L'être fuyait toujours, cherchant à gagner l'entrée du boyau secret par où il pourrait rejoindre son astronef.

C'était précisément ce que Tully ne voulait pas. Du moins, pas tant que l'extra-terrestre se trouvait sous le coup de la peur. Il ne voulait pas lui laisser la possibilité de prendre une arme quelconque.

Il lui barrait le passage, s'efforçant d'imaginer un autre moyen d'établir le contact, quand il entendit un bruit qui fit perler la sueur sur son front.

Il comprit soudain à quel point il avait manqué de jugeote, à quel point il était resté aveugle devant les faits. Il avait commis une erreur monumentale ! Les fils arrachés tout du long entre le Réduit et le rayon de la quincaillerie indiquaient que quelqu'un était descendu du quatrième étage au sous-sol... mais ils pouvaient tout aussi bien indiquer le même mouvement en sens inverse ! Il y avait deux extra-terrestres, et c'était maintenant le deuxième

qui revenait. C'était lui que Tully entendait. Il essayait d'ouvrir la porte du Réduit.

Sa première idée fut qu'il fallait à tout prix les empêcher de se rejoindre tant que lui-même n'aurait pas fait comprendre au premier la pureté de ses intentions. Si le deuxième entrait dès maintenant en scène, il pourrait se méprendre sur le compte de Tully et il chercherait à gagner l'astronef pour s'y munir d'une arme sans que Tully puisse l'en empêcher. Il fallait donc d'abord fermer la porte située à mi-chemin dans le couloir. Mais dès le premier pas, il se souvint que cette porte était simplement munie d'un verrou. Or ni serrures ni verrous n'arrêtaient les extra-terrestres. Il se rappelait la façon dont ses clés s'étaient collées à l'autre porte : « ils » avaient le moyen d'ouvrir les serrures magnétiquement. Une seule ressource : bloquer le battant au moyen de cales.

Un jeu de construction lui donna les pièces nécessaires et il courut d'une traite jusqu'à la porte intermédiaire. Le deuxième extra-terrestre était déjà en train de descendre la rampe d'accès. Tully fit jouer un bref instant sa torche électrique pour le voir.

« Il » était plus grand, plus lourd et, dans un certain sens, plus répugnant que celui qui se trouvait derrière Tully. Le mâle de l'espèce, sans doute. Quand il aperçut l'homme debout il se mit à progresser plus vite par une série de mouvements ramassés et de culbutes. En même temps, il produisait une sorte de gloussement aigu auquel son congénère répondit tout de suite par des sons identiques. Tully claqua la porte et entreprit de la coincer à l'aide des pièces triangulaires prises dans la boîte du jeu de construction. Au même moment, il entendit les gonds craquer sous l'effort de la masse qui pesait contre l'autre face du battant.

Quelques secondes plus tard, une des cales, délogée, sautait entre les pieds de l'homme.

Tully venait de se rendre compte qu'il avait commis une autre erreur. Il avait supposé que le deuxième extra-terrestre pourrait anéantir la porte à l'aide des engins contenus dans l'astronef — et Tully lui-même, peut-être, en un rien de temps. Or il ne semblait plus maintenant que les choses allaient se passer aussi vite, ni de façon aussi dramatique. L'autre ne voulait pas détruire la porte, car il laisserait ainsi la preuve irréfutable de sa présence dans le magasin. Par contre, il pouvait faire disparaître l'homme sans qu'il en reste la moindre trace. Tully renfonça la cale d'un coup de pied — au moment même où sa voisine jaillissait à son tour de sous la porte.

Le plus petit des deux extra-terrestres s'était amusé à arracher les bras des poupées. Le plus grand... Tully eut un frisson en songeant à ce qu'il ressentirait si l'autre devait lui arracher les deux

bras et une jambe, lui retirer un... Il s'efforça désespérément de chasser cette idée pour ne plus penser qu'à des êtres pacifiques, civilisés, mais son esprit était incapable d'oublier l'autre espèce. Cette race venue d'outre-ciel, que Lovecraft s'ingéniait naguère à décrire...

Selon Lovecraft, la totalité de l'espace-temps était le domaine d'entités monstrueuses, d'êtres aussi glacés, aussi inhumains que les infinis interstellaires où ils vivaient. L'homme, avec son souci du bien et du mal, n'occupait qu'une place infime, cramponné à un minuscule grain de poussière, ignoré et ignorant dans ce continuum qui n'était qu'une obscénité blasphématoire. Tully n'aimait pas la cosmogonie de Lovecraft, mais ce dernier avait un tel talent d'écrivain que ses récits continuaient à le hanter malgré tout. Or les êtres pensés par Lovecraft étaient du genre même à dépecer une créature vivante, intelligente, sans plus de pitié que n'en montre un gamin écervelé quand il arrache les pattes à une mouche.

Deux autres cales sautèrent, sans que Tully pût faire le moindre geste pour les remettre en place. Il était comme cloué au sol. Il ne pouvait plus que trembler et son cerveau semblait être devenu une masse sclérosée, paralysée par l'épouvante. Il commençait à comprendre que derrière cette porte il y avait un être venu d'ailleurs, une créature dont la civilisation et les concepts philosophiques ne laissaient peut-être espérer aucun terrain d'entente entre elle et l'homme. Et même s'il existait un moyen, l'homme avait perdu toutes ses chances en fermant la porte.

D'après les réaction du plus petit des extra-terrestres, il était arrivé à la conclusion que ses efforts pour entrer en contact n'avaient fait qu'affoler la créature. Puis, quand le deuxième était arrivé, Tully avait barricadé la porte. Le nouveau venu, resté derrière l'obstacle, s'imaginait peut-être que Tully maltraitait son compagnon. Plus l'homme les tiendrait séparés, moins le deuxième extra-terrestre serait disposé à prendre le temps de réfléchir. Et Tully lui-même ne pouvait plus s'échapper, puisque la porte de l'escalier du rayon des jouets était verrouillée de l'extérieur !

Il songea soudain qu'il avait déjà également rencontré pareille situation dans ses lectures : le monstre aux yeux de scarabée, la belle héroïne et le héros volant à son secours. Mais le monstre, cette fois, c'était lui !

Et cependant, pour une raison mal définie, ce fut cette idée même qui l'arracha à sa panique. Le problème revenait essentiellement à prouver qu'il était un monstre bienveillant — et le prouver vite, sans que l'on puisse s'y tromper. Il commençait d'entrevoir un moyen, partant d'une supposition qui était peut-être complètement fausse, mais il lui fallait le temps de le réaliser. Au moins dix minutes. Ramassant les cales délogées par l'autre, il les

poussa de nouveau sous la porte. Il y mit une telle force qu'il écrasa le bout de ses souliers et faillit se briser les orteils. Puis il regagna à toutes jambes le rayon des jouets où il ouvrit une boîte de pâte à modeler.

Il prit l'argile à pleines mains et la malaxant, la pétrissant, il s'efforça d'en faire une sorte de masse informe. La pâte était de couleur verte, mais ce détail ne le gênait pas, car le matériel du « Petit Modeleur » comprenait notamment un enduit qui séchait instantanément pour former une mince croûte solide et permettait de peindre le modèle avec la couler désirée. Tout en travaillant il s'efforçait de ne plus penser au risque qu'il prenait, de ne plus entendre le bruit sec des cales que l'autre délogeait ni le gloussement aigu qui lui parvenait de derrière la porte.

Tous les faits relevés depuis le début, se répétait-il, venaient à l'appui de sa théorie. Celle-ci expliquait pourquoi l'un des extraterrestres prenait soin d'effacer toute trace de son passage et de cacher ses activités en obturant l'orifice de la sphère souterraine et en ressoudant par quelque procédé inconnu le cerclage des caisses visitées, alors que l'autre laissait continuellement derrière lui des poupées mutilées.

Il finissait à peine, que la dernière cale sautait. La porte s'ouvrit, se rabattit avec fracas contre le mur et Tully s'efforça d'ignorer le bruit flasque de l'extra-terrestre progressant le long du couloir. Lentement, cherchant à l'effrayer le moins possible, il se dirigea vers le premier. Celui-ci était réfugié dans un coin et produisait toujours son espèce de gloussement aigu. Tully songea que sa stature, sa position verticale, suffisaient peut-être à lui faire peur. Il se laissa tomber sur les genoux, puis à plat ventre et continua d'avancer en rampant sur un coude, tendant de l'autre main l'objet qu'il avait fait avec la pâte. Derrière lui, le bruit flasque se rapprochait toujours, accompagné d'une odeur de plus en plus prononcée — mais qui n'était plus une odeur de menthe.

Il jouait son va-tout sur la seule supposition que sa théorie était juste. Rampant à plat ventre, sans défense, sans même regarder l'être qui pouvait l'attaquer d'une seconde à l'autre. Et il songea avec une ironie farouche que la principale raison qui l'avait poussé à prendre un tel risque, était son refus d'admettre une galaxie peuplée des monstres rêvés par Lovecraft...

Il n'était plus qu'à quelques centimètres du plus petit des extraterrestres quand le deuxième s'arrêta à côté de lui dans une position vacillante. Il ne regarda pas l'homme, mais darda ses cinq longs tentacules en direction de son congénère. Immédiatement, cinq tentacules plus petits vinrent à leur rencontre, les effleurèrent et se nouèrent à eux en cinq nœuds séparés. Tully retenait son

souffle, osant à peine former un espoir. Ce fut seulement un peu plus tard qu'il comprit que ses suppositions étaient justes : après que le plus petit des extra-terrestres eut regagné l'astronef en emportant précieusement la figurine offerte, et que son parent eut commencé à dessiner sur le tableau noir un soleil autour duquel gravitaient dix-sept planètes.

*
**

Au matin, tout en remettant de l'ordre dans le couloir et le rayon des jouets après que les extra-terrestres eurent regagné leur cachette souterraine pour la journée, Tully songeait qu'il aurait dû comprendre dès le début l'affaire des poupées, car tout prouvait jusqu'à l'évidence que le coupable était un enfant. Tandis que son parent était à l'étage de la quincaillerie pour s'y procurer les outils nécessaires, le petit avait fini par s'ennuyer. Il aurait bien voulu jouer à la poupée, mais toutes celles du rayon des jouets avaient de vilaines formes. C'est pourquoi il en choisissait une dont la couleur se rapprochait le plus de la sienne. Puis il lui arrachait les bras et une jambe afin de lui donner une apparence plus « humaine ». De même, il essayait d'allonger le nez pour obtenir une trompe conique, et de tresser les cheveux en cinq nattes pour figurer les cinq tentacules. Vues d'un œil objectif, les poupées ainsi mutilées ressemblaient vaguement aux êtres venus d'ailleurs. Mais bien vaguement, puisque le petit n'était jamais pleinement satisfait de son travail et qu'il renonçait à les emporter dans l'astronef.

En revanche, il semblait ravi de la poupée que Tully avait modelée à son intention, et cela signifiait que la grande peur du rayon des jouets allait prendre fin. Les « crachats » dans l'escalier ? Ma foi, les extra-terrestres n'y pouvaient rien. Ils n'étaient pas physiquement adaptés pour escalader des marches. Obligés de grimper jusqu'au quatrième étage, il leur arrivait de perdre une petite quantité de leur liquide interne. Cela aussi prendrait fin dans peu de temps, dès que l'astronef serait réparé. L'outillage emprunté au rayon de la quincaillerie serait remis en état et retrouverait sa place dans les caisses de la réserve. Tully imaginait déjà la consternation que ce nouveau mystère ne manquerait pas de provoquer, mais il se disait que Tyson n'aurait pas lieu de s'en plaindre. Au total, tout le monde serait content.

Il bâilla et consulta son bracelet-montre. Six heures et demie. Il avait juste le temps de faire disparaître toute trace de cordonnet et de chewing-gum, de se préparer un peu de café et d'aller terminer la dernière histoire de son magazine avant de déverrouiller

l'entrée du personnel pour l'arrivée de l'équipe de nettoyage à sept heures et demie. Tout en remontant tranquillement du sous-sol, il se disait que cette nouvelle lui avait paru excellente — raison pour laquelle il avait choisi de la lire en dernier.

Et il espérait qu'elle ne constituerait pas une anti-chute.

Traduit par René Lathière.
Titre original : Counter security.

JAMES H. SCHMITZ

Le réfractaire

Nouveau dans ce magazine, le nom de James H. Schmitz ne l'est cependant pas en S.F. puisqu'il a figuré au sommaire de la plupart des revues américaines depuis vingt ans. Né en Allemagne en 1911, de parents américains, il est resté dans ce pays jusqu'en 1938, date à laquelle il a rejoint les U.S.A. Il est ingénieur de métier mais tend de plus en plus à devenir écrivain. Ses derniers ouvrages sont un recueil de nouvelles : *Agent of Vega* (1960) et un roman : *A tale of two clocks* (1962). Dans la présente histoire, il traite un thème encore peu utilisé en S.F. : la perception subliminale. On a observé qu'en insérant dans un film (ou une émission de T.V.) une image ou un slogan de durée trop courte pour être perceptible par l'esprit conscient, on pouvait, néanmoins, influencer le subconscient. Qu'adviendra-t-il si dans l'avenir de telles pratiques se développent ? C'est tout le sujet de ce récit.

HUGH GROVER était assis devant l'écran de la télévision, dans le bureau d'un abri qui avait été construit à l'épreuve des bombes pendant la dernière guerre. Quoique vieux, il était vaste et jouissait de tous les raffinements du confort. Le domaine des Grover était immense, et c'est sur une de ses parties boisées que le grand-père d'Hugh avait construit l'abri, soixante ans auparavant. Bien qu'il ne servît plus de refuge, tous les Grover avaient tenu à l'entretenir, car tous avaient gardé des habitudes de prudence et de prévoyance que n'avait point entamé le nonchalant optimisme des premières décades du XXIe siècle. L'entrée était camouflée et seuls les Grover et leurs amis intimes étaient au courant de son existence.

Hugh avait quarante ans. C'était le seul membre vivant de la famille. Pour le moment, il semblait inquiet, surpris. Il coupa l'émission, et arrêta le magnétophone qui tonitruait à côté de lui, puis il repoussa la grande glace qu'il avait installée de façon à surveiller l'écran sans le regarder directement. Il avait espéré que le miroir et cet enregistrement de mugissement de taureau le protégeraient efficacement, mais tous deux s'étaient révélés inutiles. La Folie Galcom semblait avoir disparu des ondes.

Peut-être le Gouvernement — oh ! merveille ! — avait-il tenu compte de ses avertissements, ou peut-être de ceux de quelqu'un d'autre, et peut-être en était-ce fini de Galcom. Cela faisait plusieurs heures qu'Hugh essayait tour à tour tous les grands émetteurs de planète, et sur aucun d'eux ne souriait le splendide visage d'un Professeur de Galcom. Et aucun symbole Galcom n'était apparu sur l'écran, et le programme musical n'avait donné aucun de ces sons étranges, comme un chatoiement de notes perlées, qui n'étaient pas officiellement une production de Galcom, mais qu'Hugh considérait comme un moyen supplémentaire d'atteindre le public, à mettre encore à l'actif de Galcom.

On ne pouvait que se louer de l'absence de ces rubriques, bien sûr, mais il était curieux de constater qu'on n'avait pas fait la moindre allusion à Galcom en plusieurs heures. Hugh n'était pas un fervent de la télévision, loin de là, mais il lui semblait que ce qui avait joui de la faveur du public de manière jusque-là inégalée n'avait pu cesser d'intéresser les gens brusquement depuis quinze jours. Depuis qu'il habitait dans l'abri. Il était plus probable que le fait fût dû à un interdit officiel.

Il avait prévu dès le début que les colons de Mars, aigris et amers, en viendraient à attaquer les Terriens après avoir endormi leurs réflexes avec la Folie Galcom. Le silence complet sur les ondes signifiait-il que le danger existait encore ? Quelle autre raison pourrait-il y avoir ? songeait Hugh Grover.

L'air inquiet, il appuya sur un bouton pour faire venir son secrétaire, Andy Britton, qui habitait avec lui dans l'abri et était en train de dormir dans une autre pièce, puis il essaya de se reprendre. Andy était un bon interlocuteur quand Hugh désirait se libérer de ses inquiétudes, mais il valait mieux mettre d'abord ses idées au clair.

***

C'était Andy Britton qui, le premier, lui avait parlé de la Folie Galcom. C'était un soir, ils arrivaient en avicar, avec une boîte pleine d'objets de l'âge du bronze qu'on venait de découvrir et que Hugh voulait ajouter à sa collection privée. La résidence des Grover était située près du petit village d'Antoinette, à quatre kilomètres au-dessus de l'abri en allant sur South Valley, ville d'une certaine importance. Hugh avait commencé à déballer ses trésors pendant qu'Andy allait en voiture à Antoinette chercher de quoi dîner.

— « Il y a un nouveau dada, » avait-il annoncé à son retour du village, « encore un truc de publicité, mais ça vous intéresserait peut-être. »

— « Pourquoi donc ? » avait demandé Hugh.

— « Les symboles, » avait répondu Andy. « La méditation primitive amenée sur les ondes ! Tous les grands émetteurs en par-

lent, et cela à toutes les émissions. Et vous ne devinerez jamais qui fait tout ça. Eh bien, je vais vous le dire. Ce sont les premiers représentants de la Communauté Galactique qui viennent enfin d'atteindre le système solaire. Qu'est-ce que vous en dites ? »

Hugh lui avait demandé d'un ton peu aimable s'il savait ce qu'il disait. Il devait alors apprendre que Galcom était l'abréviation de « Galactic Community », et ses représentants étaient des hommes et des femmes d'une beauté surhumaine. On les appelaient les « Professeurs ». Ils avaient pour mission de faciliter l'adoption de la Terre dans la Communauté en enseignant à ses habitants une Nouvelle Méthode de Pensée et de Communication qui leur permettrait d'échanger des idées avec d'autres entités de la Galaxie et aussi avec les autres Terriens, facilement et rapidement. On pouvait assimiler la Nouvelle Méthode en consacrant quelques instants tous les jours à l'étude des symboles Galcom qui seraient présentés sur les ondes au cours de programmes.

C'était naturellement une supercherie de première grandeur. La Cour Suprême du Monde, aux environs de 1990, avait déclaré que « mettre en doute publiquement la validité des assertions faites sous le couvert de la publicité aboutissait à réduire les échanges commerciaux et était de ce fait illégal ». Dès lors, tout avait été bon pour capter l'attention du public et les plus colossales mystifications avaient été montées. Hugh Grover était toujours vaguement au courant par ce qu'il en entendait dire, et maintenant il se souvenait d'une constante succession d'engouements de différentes amplitudes. Quand il lui arrivait d'y penser, il en venait toujours à conclure qu'en cette ère de confort et d'abondance, les gens avaient un besoin croissant de sensations fortes et d'émotions, aussi les élucubrations les plus idiotes faisaient-elles l'affaire. Etant donné que tout le monde, même dans les coins les plus reculés, avait son poste de télévision, il s'ensuivait qu'une publicité bien montée pouvait retenir l'attention de l'univers entier. En général, cela durait un mois ou deux. Les plus avertis spéculaient alors sur le nom des promoteurs et les chances de succès de la campagne, tandis que les moins avertis se laissaient prendre à chaque fois et y croyaient dur comme fer. Andy avait raconté que la monnaie s'était stabilisée sur Mars depuis peu ; il y avait certainement là-dessous la fameuse histoire d'Adjudication d'Eau Illimitée sur Mars.

Cette fois, un pourcentage étonnamment élevé de la population s'était laissé prendre, avait ajouté Andy. Il avait rencontré cinq ou six personnes à Antoinette qui lui avaient assuré avec enthousiasme qu'il ne s'agissait pas d'un coup monté, mais que la Communauté Galactique existait vraiment et faisait tous les efforts possibles pour permettre au système solaire et donc à la Terre d'atteindre le niveau élevé de Galcom. Parmi les interlocuteurs d'Andy, deux

affirmaient être entrés mentalement en contact avec un Professeur de Galcom, expérience passionnante et donnant à l'esprit une impression de bonheur intense.

Hugh s'était senti, une fois de plus, irrité par la mentalité de son époque. Mais l'étude des symboles et de leur emploi dans les sociétés primitives le passionnait, aussi, après le dîner, avait-il tourné le bouton de son poste de télévision.

Et, aussitôt, il s'était trouvé en face d'un des Professeurs Galcom. C'était une femme, et sa beauté était incomparable. En général, les femmes irritaient Hugh et il s'efforçait d'éviter leur compagnie. Mais cette fois, il était sous le charme, et était resté vingt secondes avant de s'apercevoir que la voix mélodieuse répétait quelques unes des phrases que lui avait dites Andy.

Ce qu'on apprenait aux spectateurs terriens, n'était pas destiné à les rendre dignes d'appartenir à la Communauté Galactique, comme certains l'avaient cru. Non, les Terriens étaient dignes d'être Membres de Galcom, à condition toutefois de détruire les barrières linguistiques et de se débarrasser de la lenteur du langage parlé, si souvent inefficace. Les mots n'étaient pas nécessaires quand on pouvait parler d'esprit à esprit. Et, maintenant, si les spectateurs voulaient bien se détendre et regarder les symboles de Galcom, ils sentiraient leur esprit s'ouvrir doucement, doucement comme une fleur au soleil.

Rien n'était plus fou. Pourtant Hugh n'avait pas tourné le bouton. Il était encore en train de contempler la délicieuse créature, lorsque, soudain, elle avait disparu de l'écran laissant place à un symbole Galcom.

Et presque au même moment, l'écran était devenu blanc. Il avait fallu à Hugh plusieurs secondes pour réaliser que c'était lui qui avait coupé. Et il n'avait pas envie de tourner de nouveau le bouton. Il s'était aperçu qu'il tremblait. Au moment où le symbole était apparu, il avait eu la nette impression que quelque chose tirait ses pensées, comme essayant de les entraîner, et puis quelque chose à l'intérieur s'était durci et il lui avait semblé qu'une porte se fermait en un claquement définitif.

Une fois déjà, il avait connu semblable expérience. Un psychiatre avait essayé de l'hypnotiser. Il était tout à fait consentant, et pourtant l'échec avait été total. A un certain moment, alors qu'Hugh se laissait aller mentalement, écoutant vaguement les paroles du psychiatre, il avait pris brusquement conscience d'une opposition systématique à l'effet des paroles ; il lui semblait qu'il s'était verrouillé et qu'il était en sécurité parce qu'impénétrable. Consciemment, il n'avait aucune influence sur le phénomène. On ne pouvait pas l'hypnotiser.

Et maintenant, que pouvait-il en conclure ? Il avait à peine eu le temps de voir le symbole, et pourtant, il s'en souvenait dans les

moindres détails. C'était un dessin compliqué d'un bleu pâle et lumineux qui rappelait à Hugh les caractères idéographiques de l'écriture chinoise des temps passés. En soi cela n'avait rien de sinistre ni d'alarmant. Mais Hugh se souvenait nettement de l'impression qu'il avait alors ressentie : comme si on tirait sur ses pensées pour les entraîner...

Hugh Grover était resté quelques instants encore devant l'écran éteint, et son inquiétude n'avait cessé de croître. Enfin, il s'était décidé à téléphoner à un de ses amis qui dirigeait une grosse affaire de publicité. Celui-ci lui avait confirmé le rapport d'Andy Britton sur la Folie Galcom. C'était une affaire énorme, absolument énorme. En quelques jours, le gag avait atteint une popularité exceptionnelle. Oui, naturellement, c'était Mars qui était derrière... Sans doute dans le but d'obtenir autant d'eau qu'ils en désiraient... Comment ? C'était une autre question, mais ça tournait sûrement autour de cette histoire-là... Sans doute Hugh s'y intéressait-il à cause des symboles ?... On disait que c'était une très habile adaptation de techniques néo-jungiennes... qu'en pensait Hugh ?

Hugh avait répondu avec prudence qu'il n'avait pas encore vu de programme Galcom, mais que cela ne lui semblait pas impossible. Quel effet les symboles produisaient-ils sur les spectateurs ?

— « On se sent euphorique, » avait dit son ami. Il était difficile d'être plus précis, car la gamme des réactions était très étalée, mais c'était en tout cas une expérience unique, parfaite... Oui, on lui avait dit qu'il y avait des réactions négatives, mais le pourcentage en était insignifiant : 0,5 %, aussi cela ne pouvait-il pas enrayer les progrès de la Folie Galcom. De toute façon, il y avait toujours des grincheux et des alarmistes pour démolir toutes les innovations originales des programmes.

Après avoir raccroché, Hugh s'était mis à réfléchir intensément. Il se sentait terriblement impliqué. Il fallait être prudent, très prudent. Officiellement, on pourrait bien le classer parmi les grincheux et les alarmistes dont lui avait parlé son ami ; il était connu pour ses excentricités, mais il était assez riche pour se permettre ce qu'un homme aux moyens plus modestes n'aurait jamais osé risquer. Il s'intéressait à la science en amateur, et tout le monde — même ses amis — considérait son amour du passé et son intérêt pour le mécanisme de la pensée comme quelque peu morbide. Après l'échec d'un projet de mariage, dix ans auparavant, il avait fait une dépression nerveuse grave et avait été longtemps aux mains d'un psychiatre.

Il avait appris à s'analyser au cours de ces années, et il savait pertinemment que ses dadas étaient le reflet de son économie mentale, où les processus du conscient et de l'inconscient, qui, chez la plupart des gens restaient nettement délimités, tendaient à se fusionner au détriment de son équilibre. Il savait aussi qu'il avait,

en conséquence, développé un système de réactions de défense que les gens n'ont généralement pas, parce qu'ils n'en ont pas besoin. On ne pouvait pas l'hypnotiser. Les drogues qui, habituellement, réduisent la résistance de l'individu, restaient inefficaces. Et les symboles de Galcom ne l'influençaient pas. Mais qui pourrait le croire ?

Il avait très sérieusement étudié les rapports existant entre les impressions sensorielles et leurs effets mentaux. La forme, la couleur, le mouvement... messages lancés au subconscient sans que la conscience claire en soit moindrement avertie.

Son esprit à lui avait réagi violemment et instantanément dès le premier regard jeté sur un symbole Galcom, et il s'était retiré et verrouillé pour n'être pas atteint par ce qu'il considérait comme un danger, comme une menace. Quel pouvait en être l'effet sur un homme normal qui n'avait jamais eu besoin de mettre sur pied un système de défense aussi rigide ?

De l'avis d'Hugh, cela pourrait plonger le possesseur de cet esprit dans une sorte d'impuissance mentale.

Et qui pourrait avoir un intérêt quelconque à obtenir pareil résultat ? Le Territoire de Mars.

⁂

Il avait fait un séjour sur Mars quelques années auparavant. A part les fonctionnaires délégués par le gouvernement terrien et que leur travail maintenait sur les lieux, les Terriens visitaient peu le Territoire. Il n'y avait rien là qui pût tenter les touristes. Hugh avait été attiré là-bas parce qu'on faisait des fouilles dans les ruines martiennes aborigènes, disséminées sur tout le territoire. On avait déjà fait quelques recherches dans ce sens mais les efforts s'étaient soldés par un échec. Les ruines avaient plus de 250.000 ans d'âge et étaient généralement enterrées très profond. De plus, il semblait bien que cette race éteinte n'eût jamais dépassé le stade des villages fortifiés. Mais Hugh avait voulu se rendre compte par lui-même.

Ç'avait été une expérience des plus démoralisantes qui lui avait fait voir le Territoire sous un jour nouveau. Les colons, et en particulier, les membres de leur gouvernement, étaient durs, taciturnes, capables. Sur ce sol ingrat, ils avaient fait naître les promesses d'une industrie puissante dont le développement était tenu en échec par la Terre qui se refusait à accorder à Mars la quantité d'eau nécessaire. Hugh, lors de ce voyage, avait cru comprendre les raisons de l'attitude de sa planète. La technologie martienne, aiguillonnée qu'elle avait été par la nécessité, pouvait d'ores et déjà

rivaliser avec la technologie terrienne. Et si elle avait de l'eau en quantité illimitée, elle irait de l'avant et dépasserait la Terre, et alors, la planète-mère, qui vivait depuis si longtemps dans un doux farniente, serait à la merci d'une société, âpre à la lutte et au travail. Il n'était guère étonnant que le gouvernement de la Terre hésitât à investir des sommes énormes pour courir un tel risque.

Mais cela rendait les Terriens extrêmement impopulaires sur Mars. Les efforts d'Hugh pour obtenir la permission de visiter les ruines préhistoriques de Mars s'étaient heurtées à d'incroyables difficultés, et, au bout d'atermoiements sans nombre, les fonctionnaires terriens lui avaient calmement conseillé de renoncer à ses projets. S'il réussissait à pénétrer dans les ruines par ses propres moyens, on ne pouvait répondre de sa sécurité.

Hugh avait alors pensé qu'il était en butte à l'hostilité des colons. Mais il y avait une autre explication : si une science des symboles avait existé sur Mars en des temps reculés, ceux du Territoire étaient peut-être en train, à l'époque de son voyage, d'en étudier les principes, à seule fin de les adapter pour dominer l'esprit des Terriens. Autrement dit, les outils de la Folie Galcom étaient alors en préparation, et évidemment on ne pouvait souhaiter la visite d'un Terrien. Hugh maintenant pensait qu'il n'en serait sans doute pas sorti vivant s'il avait voulu mener son enquête à bien.

On pouvait donc conclure que les hostilités étaient ouvertes entre Mars et la Terre.

Selon ceux du Territoire, les symboles Galcom seraient un poids déterminant. Le délabrement de la structure mentale de la grande majorité de la population de la terre serait assez avancé avant que n'apparût l'évidence d'une psychose générale. Alors les Territoriaux attaqueraient.

Mais le Territoire de Mars faisait fausse route. La Terre avait d'énormes avantages matériels, qui, en dernier ressort, lui donnerait la victoire. Mais, pour les individus isolés qui seraient restés sains d'esprit, l'interim serait une période extrêmement pénible et dangereuse.

Machinalement, il avait alors tourné le bouton du poste de radio, et les arpèges d'une symphonie classique qu'il connaissait bien avaient alors accompagné ses pensées. Mais, brusquement, il s'était redressé, tendu à l'extrême, car il y avait eu l'intrusion subtile dans la musique d'une vibration légère, comme la rencontre de deux lignes mélodiques, et cela ne faisait pas partie du morceau, il en était certain.

Presque en même temps, était venue la réaction interne, très semblable à celle qu'il avait déjà ressentie devant le symbole bleu. Quelque chose tirait sur ses pensées pour les entraîner... une sorte de subtile distorsion. Puis, il y avait eu le durcissement mental et

finalement la résistance efficace qui l'avait verrouillé. Hâtivement, Hugh avait coupé l'émission.

Ainsi, ils ne se limitaient pas aux effets visuels dans leurs attaques contre l'esprit humain ; de cette manière, ceux qui, comme lui, ne regardaient pas la télévision seraient détruits par d'autres voies.

C'est ce qui l'avait décidé. Il ne s'agissait pas de vagues spéculations, mais d'un danger réel, sérieux qui le guettait lui aussi. Ça faisait bien deux minutes qu'il somnolait. Il le réalisait maintenant seulement, et il n'était pas sûr de ne pas avoir entendu cette curieuse vibration plusieurs fois avant que sa conscience claire n'en fût avertie. Il suffisait que l'attaque fût assez insidieuse pour que le chien de garde de son subconscient ne s'en aperçût pas. Ainsi, celui-ci était moins sûr qu'il n'avait cru.

Il lui fallait donc assurer lui-même sa propre sécurité. Hugh savait fort bien qu'il n'avait pas de tendresse particulière pour ses semblables. Il y en avait quelques uns pour qui il avait tout de même un peu d'affection, Andy Britton par exemple. A condition, toutefois, que ses quelques amis ne l'énervent pas trop.

Cependant, s'il avait décidé d'emmener Andy avec lui au vieil abri des Grover, c'était surtout parce qu'Andy était un jeune homme très capable et que son aide risquait d'être précieuse pendant la période pénible qu'il allait falloir vivre.

Quant aux autres, il essaierait de les avertir à temps afin d'empêcher, ou de détourner, l'approche du désastre. Mais il fallait faire en sorte que sa propre sécurité ne fût point menacée. C'était bien Mars qui semblait être le seul responsable, mais le Territoire devait avoir des alliés terriens occupant des postes d'où ils pourraient détecter toute velléité d'interférence. Hugh avait passé une heure à rédiger son message concernant la Folie Galcom ; puis il en avait tiré cinquante copies et les avait adressées à différents membres du gouvernement, à des agences de presse et à un grand nombre de gens dont le passé montrait clairement qu'ils étaient susceptibles de prendre ses avertissements au sérieux. Il avait fait bien attention de ne donner aucune indication qui pût servir à l'identifier et n'avait pas signé. Puis, il avait envoyé Andy Britton poster les lettres à South Valley. A son retour, il lui avait dit ce qui, à son avis, était en train de se passer, et quels étaient ses plans pour le proche avenir.

Andy avait pris bien soin de garder un visage inexpressif, mais il n'était pas difficile de deviner ce qu'il en pensait. Son pauvre vieux patron faisait encore une crise de dépression. Très bien. Il était exceptionnellement bien payé, aussi, si Hugh désirait s'enfermer dans un abri pendant quelques semaines, il n'y voyait pas d'inconvénient. Avant l'aube, tout était prêt au départ. Ils avaient

fermé la maison d'Antoinette, et étaient allés s'installer le plus discrètement possible dans l'abri de la forêt, près de la rivière.

Quinze jours passèrent sans qu'aucun événement marquant vînt troubler une actualité monotone, à ce qu'ils leur semblait du moins. Andy Britton évitait docilement la télévision, et tous deux se relayaient sur la terrasse d'observation pour surveiller le trafic aérien et la circulation sur la grand-route. Tout semblait normal. Andy, très actif de nature, commença à montrer quelques signes de nervosité, mais il n'essaya pas d'influencer Hugh pour le faire changer d'avis.

Hugh ne voulait pas précipiter les choses. Pour le moment, ils étaient en sécurité, qu'il s'agît de Galcom ou d'une populace démente. On avait peut-être prêté attention à ses avertissements, ou peut-être pas. D'autres avaient peut-être vu la menace et avaient-ils pris des initiatives pour protéger la Terre. Quoi qu'il en fût, lui-même était suffisamment protégé et loin de tout pour attendre les événements en toute quiétude.

Il commença alors à réfléchir aux méthodes par lesquelles il pourrait, sans courir le moindre danger, reprendre contact avec le monde extérieur. Il y avait bien la terrasse, mais c'était vraiment insuffisant. C'est alors qu'il avait mis sur pied le système du miroir et de l'enregistrement d'un mugissement de taureau. Les symboles Galcom, d'après ce qu'il en avait vu, étaient asymétriques. Si donc, c'était cette image spécifique qui avait quelque effet sur l'esprit, cet effet serait annulé si le schéma en était inversé. Dans le miroir, il pourrait donc voir les émissions de télévision sans regarder l'écran. C'est ainsi qu'il faut regarder le visage de la Gorgone. L'enregistrement des mugissements de taureau était destiné à dominer l'attaque auditive, les étranges petites notes qui provoquaient une douce somnolence. Il garderait le doigt sur le bouton du magnétophone et appuierait pour mettre en marche, à la première alerte. Dès qu'il sentirait la moindre baisse de tonus, il n'aurait qu'un geste à faire. Le choix du mugissement de taureau n'était certes pas indispensable, mais les implications rituelles qu'il suggérait au subconscient ne déplaisaient pas à Hugh, et un peu de contremagie, délibérément organisée, ne pourrait que renforcer l'effet du bruit lui-même.

Malgré toutes ces précautions, Hugh était décidé à agir avec le plus de prudence possible. Après tout, ces instruments ne l'aideraient peut-être pas davantage que son subconscient. Il n'avait pas oublié la déconcertante impression d'avoir été pris par surprise, par quelques petites notes à peines perceptibles, et Galcom avait peut-être d'autres moyens encore plus pernicieux que les deux méthodes qu'il connaissait.

Il n'y avait rien d'anormal dans les programmes qu'il avait regardés d'un bout à l'autre avec la plus grande attention, et c'était

cela qui, maintenant, l'inquiétait. De toute évidence, quelque chose était arrivé. Le Programme Galcom n'avait pu disparaître sans raison.

Sans doute y avait-il eu un interdit officiel. Cette histoire de symboles et de ses effets euphoriques avait peut-être été mis à l'étude et peut-être avait-on mis l'embargo sur le Territoire de Mars. En ce cas, il était probable qu'on soupçonnait en haut lieu l'imminence d'une attaque, et les flottes spatiales terriennes croisaient sans doute aux abords de Mars, car empêcher l'astronef ennemi d'approcher était encore le moyen le plus sûr de parer aux attaques. De ce fait, toute l'affaire Galcom aurait été étouffée sans explications pour éviter la panique.

On ressentait l'impression désagréable d'avoir été mystifié, mais cela n'avait en soi rien d'alarmant. Cela corroborait le fait que l'activité de la campagne environnante et de la grand-route n'avait subi apparemment aucun changement.

Mais ces réflexions restaient sur un plan intellectuel, et Hugh ressentait toujours la même angoisse. Il était sûr que l'absence totale de Galcom sur les écrans dissimulait une menace, et que le silence cachait un piège. Et lui, lui Hugh Grover était spécialement visé.

Il était prêt à reconnaître que, théoriquement, il présentait tous les symptômes d'un cas de paranoïa avancée. Mais ce qu'il soupçonnait était trop important pour qu'il pût n'en pas tenir compte. Et il avait bien l'intention d'écouter son instinct. Il n'avait rien à perdre, si ce n'est l'estime d'Andy pour ses capacités mentales, mais cela n'avait que peu d'importance : il allait donc agir, comme si ses soupçons étaient fondés. S'ils l'étaient, il y avait un piège à l'extérieur, et il fallait le désamorcer ; ce n'était certes pas lui, menacé comme il l'était, qui pourrait s'en charger, mais Andy Britton.

Hugh se frotta le menton pensivement. Il y avait un autre endroit au nord des Andes où il pourrait se cacher aussi bien que dans l'abri de son grand-père. Les plus proches voisins seraient à des kilomètres et ce serait encore plus secret qu'ici. Il pourrait s'y rendre de nuit avec un des deux autolifts qui se trouvaient accrochés dans la réserve de l'abri. Pour avoir des renseignements précis, qui renforceraient ses soupçons ou prouveraient définitivement leur manque de fondement, il pouvait bien risquer de perdre l'abri.

Et bien qu'il souhaitât de tout cœur voir son secrétaire revenir sain et sauf, il pouvait bien risquer aussi de perdre Andy.

Andy Britton était dans la cuisine en train de prendre son petit déjeuner ; il eut un regard vague à l'adresse d'Hugh. Ses cheveux roux étaient encore en désordre ; il venait apparemment de se réveiller.

— « Voudriez-vous venir dans le bureau un moment ? » demanda Hugh. « J'ai découvert quelque chose, mais je ne sais qu'en penser. »

— « Qu'avez-vous découvert ? »

— « Vous allez voir vous-même. »

Andy s'efforçait de paraître calme et indifférent, mais le regard qu'il lança au miroir et au magnétophone en disait long sur son irritation contenue.

— « Vous voulez que je me serve de ça ? » demanda-t-il.

— « Cela ne peut vous faire le moindre mal, » dit Hugh. « Tenez, j'appuierai moi-même sur le bouton pour mettre l'enregistrement en marche si c'est nécessaire. Maintenant, allez-y. »

Andy lui jeta un regard critique, tourna le bouton, et choisit un émetteur au hasard. Il regarda l'écran dans le miroir pendant quelques instants puis regarda Hugh.

« Essayez-en un autre, » dit Hugh.

Dix minutes plus tard, Andy coupa, l'air pensif.

— « C'est partout pareil ? » demanda-t-il.

— « Oui, ça fait trois heures que j'épluche tous les programmes sur toutes les stations de quelque importance. Pas un mot de la Folie Galcom. Qu'est-ce que vous en concluez ? »

Les lèvres d'Andy se retroussèrent sur un sourire équivoque.

— « Eh bien voyons, c'est tout simple. Tout le monde, excepté vous et moi, a appris à communiquer avec les races étrangères de la Communauté Galactique. Lundi dernier, le Système Solaire est entré dans la Communauté. Pourquoi donc continuer d'envoyer les symboles ? Je vous dois des excuses, Hugh, » reprit-il après quelques instant de silence.

— « Pourquoi ? »

— « Je croyais que vous battiez la campagne et j'ai dû le montrer. Maintenant, je crois que c'est vous qui aviez raison. Quelque chose a arrêté la Folie Galcom en plein essor. Et je ne vois que notre bon père de gouvernement pour le faire. »

— « Est-ce que cela ne pourrait pas s'être arrêté de soi-même... de manière naturelle, si on peut dire ? »

Andy secoua la tête.

— « Non. J'en ai suivi bon nombre quand j'étais jeune et suffisamment idiot pour ça. L'affaire Galcom était partie pour durer encore au moins six semaines. *On* l'a arrêtée, et si *on* l'a fait, c'est peut-être bien que ces symboles représentaient un danger, comme vous disiez. »

Soudain son visage s'éclaira d'un sourire.

« Je vais vous dire quelque chose. Quand nous sortirons d'ici et qu'on trouvera qui était l'auteur des messages envoyés dans le monde entier il y a quinze jours, je serais le secrétaire d'un héros. »

Hugh hésita.

— « Je n'en suis pas si sûr, » murmura-t-il.
— « Hein ? Que voulez-vous dire ? »
Le sourire d'Andy avait fait place à un air d'exaspération contenue.
— « Je ne voudrais pas avoir l'obsession du danger, mais ce que je viens de voir, » dit Hugh, désignant l'écran, « m'a tout l'air d'une conspiration. »
— « Une conspiration ? »
— « Exactement. Je vous l'ai dit. J'ai regardé cet écran pendant trois heures ; j'ai passé tous les émetteurs. Pourquoi n'y a-t-il jamais la moindre allusion à ce récent engouement ? »
— « Je n'en sais rien, » dit Andy aussi poliment que sa nervosité croissante le lui permettait. « La meilleure manière de découvrir le pot-aux-roses est, ce me semble, de sortir d'ici et de commencer à poser des questions. Nous ne pouvons pas passer le reste de nos jours dans un abri, Hugh. »
Hugh sourit.
— « Je n'en ai pas l'intention, croyez-moi. Mais je crois qu'il faut agir avec prudence. » Il réfléchit quelques instants puis reprit : « Le mieux serait de prendre l'avicar tout d'abord pour regarder le paysage. »
La patience d'Andy semblait avoir atteint les limites.
— « Ça ne nous dira pas ce qu'il est advenu de la Folie Galcom, » répondit-il. « Je pourrais peut-être prendre le motoglisseur dans l'avicar et... »
— « Pourquoi pas ? » dit Hugh, regardant sa montre. « Il fera noir d'ici quelques heures. Si vous voulez aller en reconnaissance à pieds du côté de South Valley, il serait temps de se préparer. »



Un peu après le coucher du soleil, Hugh amena l'avicar jusqu'à un coin tranquille sur la route allant d'Antoinette à South Valley. Andy sortit le motoglisseur de la malle.
— « Je ferai attention, » dit-il en démarrant. « Ne vous inquiétez pas. Je rentrerai à l'abri de bonne heure demain matin. »
— « Je vous attendrai à l'intérieur, » dit Hugh .
Il vit l'engin disparaître au tournant et reprit l'avicar. De là-haut, tout semblait parfaitement normal. A Antoinette et dans les autres villes et villages qu'il survolait les gens vaquaient à leurs occupations comme si de rien n'était. Mais Hugh n'avait pas l'intention de changer ses plans. Son instinct lui disait que le piège était toujours là.
A la tombée de la nuit, il avait fermé toutes les pièces de l'abri une par une, puis s'était éloigné non sans avoir camouflé l'entrée principale de son repaire.

Il avait pris quelques provisions dans un sac de montagne et avait accroché un revolver à sa ceinture, puis, l'autolift sur l'épaule, il s'était éloigné, restant sous le couvert des arbres. Après avoir parcouru environ 300 mètres, il s'était arrêté à un point stratégique d'où il pouvait voir la route et le trafic aérien au-dessus de la forêt. Il avait sorti une paire de jumelles spécialement conçues pour l'observation de nuit, et avait posé son sac de montagne et l'autolift contre un arbre, et là, il avait commencé sa longue veille.

Si Andy reparaissait seul le matin, il serait là pour l'accueillir, et apprendre ce qui s'était passé pendant cette quinzaine. Mais si Andy ne revenait pas seul, ou si, dans l'intervalle, d'autres approchaient de l'abri, Hugh se perdrait sans bruit entre les troncs des grands arbres. Une fois au sommet de la colline, il serait protégé par l'épaisse futaie d'une réserve du gouvernement. Il avait beaucoup vécu en pleine nature et était sûr de pouvoir se dissimuler sans peine dans les fourrés. Ainsi, avant l'aube, il aurait gagné sa nouvelle retraite tandis que ses poursuivants seraient encore en train d'essayer d'ouvrir les différentes parties de l'abri.

Ses poursuivants... Force lui était bien d'admettre qu'il ne savait pas qui ils étaient, ni quels étaient leurs desseins. Ses pressentiments ne le lui avaient pas dit. Tout ce qu'il savait, c'est qu'il lui fallait être prêt à la fuite s'il voulait survivre.

Exactement ce qu'il avait l'intention de faire.

Il était environ neuf heures lorsqu'il aperçut Andy arriver en motoglisseur. Il venait d'Antoinette. Hugh le regarda avec les jumelles. La nuit avait été calme. A l'aube, comme il commençait à s'endormir, il avait pris un excitant et avait retrouvé son dynamisme.

On ne pouvait se servir du motoglisseur dans les bois qui entouraient la propriété, le sol étant trop irrégulier. Hugh vit Andy amener l'engin le plus près possible des limites de la propriété et le dissimuler sous les buissons. Puis il se dirigea vers l'abri. Il avait été convenu qu'Hugh ne viendrait pas le chercher avec l'avicar, mais qu'il gagnerait à pied le lieu du rendez-vous.

Hugh restait immobile, continuant à scruter le ciel, la route, les bois, tandis que le secrétaire continuait à monter, disparaissant parfois pendant plusieurs minutes consécutives, pour reparaître sur une bande de terrain dégagé.

Il n'y avait personne avec lui. Personne ne le suivait. Personne ne le surveillait de là-haut.

Hugh se leva, prit l'autolift et son sac, et descendit vers l'abri, faisant attention de rester dissimulé sous le couvert des arbres.

Il était caché dans les buissons dominant l'entrée de l'abri, quand Andy apparut juste au-dessous de lui.

— « Je suis ici, Andy, » dit-il.

Andy s'arrêta, regarda autour de lui, stupéfait.

« Ici, Andy, au-dessus de vous. Vous me voyez maintenant ? Bon, montez. »

En regardant le secrétaire se frayer péniblement un chemin à travers les buissons, Hugh sentit de nouveau son cœur se serrer d'appréhension. Andy butait sur les obstacles, et titubait comme un homme ivre, ou comme un homme qui a atteint les extrêmes limites de l'épuisement. Et quand il fut plus près, Hugh remarqua qu'il était très pâle et qu'il avait les traits tirés. Une visage hébété... traumatisé... attention !...

L'impression de danger imminent se faisait plus intense.

— « C'est assez près pour parler, » dit-il sèchement, « restez où vous êtes. »

Andy s'arrêta docilement à trois mètres. Il regarda Hugh, le sac de camping et l'autolift par terre, et le revolver à la ceinture. Une lueur de compréhension éclaira son regard vacillant.

« Oui, » dit froidement Hugh, « je suis prêt à partir si c'est nécessaire. »

— « Hugh, » dit Andy, la voix épaisse, cherchant ses mots, « ça ne servira à rien. Vous vous étiez trompé, Hugh. »

— « Sur quoi ? »

— « Pour ceux du Territoire de Mars. Ce n'était pas eux qui étaient derrière la Folie Galcom. »

Sa voix s'étrangla dans sa gorge.

— « Continuez. Qui était derrière ? »

— « Hugh, vous ne comprenez donc pas ? Les Professeurs de Galcom étaient bien des étrangers. Ils ont pris le Territoire de Mars, deux mois avant d'apparaître sur la Terre. »

Le visage d'Andy reflétait une inexprimable angoisse. Rien qu'à le regarder, Hugh sentait la peur lui serrer la gorge. Il demanda :

— « Est-ce que vous insinuez par hasard qu'il y a bien une Communauté Galactique et que les fameux « Professeurs » sont bien des missionnaires comme ils le prétendaient ? »

Andy secoua la tête.

— « Non, c'est pire, bien pire. Vous aviez raison pour les symboles. C'est un moyen qui leur permettait de manipuler l'esprit des gens. Mais ce n'était pas pour nous apprendre à communiquer avec les autres. Oh ! non, c'est le contraire. »

— « Le contraire ? Pour l'amour du ciel, Andy, expliquez-vous. »

— « J'essaie, Hugh, j'essaie. Ces Professeurs sont les serviteurs, les esclaves d'une autre race. On les a envoyés ici parce qu'ils peuvent nous ressembler. Les autres sont télépathes et ils tiennent leurs esclaves sous contrôle télépathique. Ils ont en main des planètes entières, des races entières. Mais ils ne pouvaient pas prendre possession de la Terre facilement car les êtres humains sont trop peu réceptifs aux ondes télépathiques pour recevoir des ordres et leur obéir. Aussi tel était le sens de la Folie Galcom et

des symboles. Il fallait nous mettre en état de réceptivité mentale pour que nous puissions comprendre les ordres de la race des maîtres. »

— « Et ça a réussi ? »

— « Naturellement, ça a réussi. Ils sont là. Ils sont arrivés il y a une semaine environ. »

— « Alors, pourquoi... ? »

— « Pourquoi tout est-il si tranquille ? » reprit amèrement Andy. « Et pourquoi cela ne le serait-il pas ? Quand ils donnent un ordre à un humain, celui-ci l'exécute, il ne peut pas faire autrement. Ils ne veulent pas que notre économie se désagrège, ils ne veulent pas qu'il y ait de panique, ni d'anarchie. Cette planète a de la valeur, vous comprenez, et c'est *leur* propriété. Chacun a reçu l'ordre de continuer son travail habituel, tout comme si de rien n'était. Voilà. Mais ils ne refusent pas de vous dire ce qui est arrivé, si vous le leur demandez. Oh ! non ils ne refusent pas ! » La bouche d'Andy se tordit en un rictus de douleur, des larmes coulèrent de ses yeux. « Ils ont commencé à emmener des gens dans leurs spationefs... le surnombre, disent-ils. »

— « Mais, » dit Hugh bouleversé, « il est impossible qu'ils aient ainsi établi leur contrôle sur tout le monde. Pas en si peu de temps, voyons, pas si facilement !... »

— « Non, pas tout le monde. Il y avait des gens comme nous qui n'avaient pas écouté la radio, ni regardé la télévision, ceux-là vont subir le traitement maintenant. Et puis il y a ceux qu'ils appellent les « réfractaires », c'est-à-dire ceux qui ne réagissent pas à un ordre télépathique, et ne se laissent pas conditionner. Mais ils sont si peu nombreux que ce n'est pas un problème pour les Autres. On va les rassembler et les tuer. »

Fallait-il emmener Andy ou le laisser ? Il pourrait être très utile, après tout.

— « Andy, » dit-il, « il va falloir aller vite. Si nous restons ici à attendre qu'ils aient mis leur organisation sur pied, nous ne pourrons pas bouger sans être repérés. Voilà les clefs de l'abri. Attrapez-les. Très bien, maintenant, entrez, prenez votre autolift, puis refermez. Nous partons tout de suite. »

Andy secoua la tête.

— « Et ensuite, Hugh ? »

— « Je connais un autre endroit dans les montagnes. Pas de voisins sur des kilomètres. Nous serons en sécurité, et il y a des provisions pour des années. »

Hugh se baissa pour ramasser son sac et son autolift.

« Nous verrons quand nous serons là-bas ce qu'il y a lieu de faire. De toute évidence, je suis « réfractaire ». Il faudrait essayer de retrouver les autres et... »

Il entendit derrière lui un bruit de feuillage froissé et, se retournant vivement, il vit Andy, un pistolet à la main.

— « Vous êtes réfractaire, Hugh, » dit-il dans un sanglot, « mais moi je ne le suis pas, moi je ne lui suis pas !... »

Il appuya sur la détente.

Et des larmes roulaient sur ses joues.

Traduit par Christine Renard.
Titre original : These are the arts.

JULIA VERLANGER

Chasse au rêveur

Julia Verlanger n'écrit pratiquement plus, et c'est dommage. Elle avait démontré, il y a quelques années, un talent plaisant et rafraîchissant, portant sur un grand éventail de genres. Nous ne pouvons, en publiant cette dernière nouvelle d'elle extraite de nos réserves, que lui adresser cette requête : « Chère Madame, remettez-vous, de grâce, à votre machine à écrire ! »

KERN étendit ses longues jambes sous la table, et fit tournoyer son verre. Ses étroits yeux jaunes considéraient sans aménité le métis terro-vénusien qui lui faisait face.

Penché sur son comptoir, Charley frottait énergiquement une tache imaginaire. Il tendait au maximum ses vastes oreilles, cherchant à attraper les détails de la conversation. Charley était curieux de nature. Une flaque de lumière bleue tombait juste sur son crâne chauve, lui donnant une étrange teinte malsaine.

Le bar était relativement calme. Quelques mécanos de l'Astroport sirotaient leurs verres, et dans un coin, la vieille Milly, outrageusement peinte et déjà plus qu'à moitié ivre, se chantait à elle-même une petite chanson. Sa voix éraillée butait désagréablement sur les notes. Ses yeux larmoyants firent le tour de la salle, et son regard tomba sur Kern. Elle brailla :

— « Hello, Kern ! Ça gaze comme tu veux ? »

Kern se retourna pour lui sourire brièvement et revint vers le métis. Au passage, ses yeux glissèrent sur Charley, qui débordait maintenant de son comptoir dans son désir d'en apprendre davantage. Charley se redressa vivement, mal à l'aise, et s'en fut au fond du bar tripoter d'un air affairé le cadran du robot-barman. Les yeux de Kern, froids et inexpressifs comme des morceaux de verre, lui faisaient toujours courir le long de l'échine un petit frisson.

Le métis se pencha. Il s'efforçait de convaincre, et avait l'air tendu comme une corde à violon. Il avait le corps mince et souple, la peau verdâtre des Vénusiens, mais son ascendance terrienne lui avait légué deux yeux bleus aussi peu à leur place que possible dans son visage,

et une touffe de cheveux filasse. L'ensemble n'était pas réussi. Il lâcha sa dernière carte, sa voix douce ne s'élevant pas au-dessus du murmure :

— « 10.000 crédits. Je vous donnerai 10.000 crédits ! »

Kern capitula :

— « D'accord. Je piloterai votre rafiot. »

L'affaire ne lui plaisait pas, le métis encore moins, mais 10.000 crédits représentaient une somme. Il ne pouvait plus se permettre de refuser.

Quelque chose qui pouvait passer pour un sourire plissa les lèvres du métis. Il leva son verre.

— « A notre association ! »

Kern but, sans enthousiasme. Ils mirent au point les détails de l'expédition, puis le métis régla les consommations et se leva.

— « A demain, » dit-il, « nous partirons dans la matinée. Je vous conseille d'être là de bonne heure. Il y aura sans doute pas mal de chose à vérifier. »

Kern acquiesça. Le métis s'en fut, traversant la salle de son pas dansant. Il avait l'air petit, frêle, et aussi peu inquiétant que possible, mais Kern savait qu'en réalité, il devait être deux fois plus dangereux qu'un serpent shahar.

⁂

L'astroport de Leyman avait l'aspect poudreux et désagrégé des choses mortes. L'aire d'envol semblait déserte, à peine piquée çà et là de quelques navires hors d'âge. La tour de contrôle se fissurait, les bâtiments administratifs sonnaient le creux comme une boîte vide, et les rares mécaniciens se traînaient nonchalamment, un éternel mégot collé au bord des lèvres.

Kern surgit du sas du « *Bouvier* », et glissa le long de l'échelle. Ses futurs compagnons de voyage s'affairaient près d'un tas de caisses. Il y avait là Pauli, le métis, vêtu d'une élégante combinaison blanche, et qui surveillait les travaux sans bouger le petit doigt. Les deux autres transportaient les caisses pour les amener au pied de l'échelle.

Ryd était un long type maigre, si grand qu'il dépassait de la tête le mètre quatre-vingt de Kern. Sa pomme d'Adam saillait terriblement dans un cou décharné, son long nez crochu rejoignait presque sa bouche, et ses deux yeux noirs s'enfonçaient dans des orbites creuses. Il avait l'air, avec son crâne dégarni et ses paupières bordées de rouge, d'un vieux vautour déplumé.

Batrix, lui, ressemblait à un gorille. Ses courtes jambes cagneuses supportaient un torse démesuré. Il avait une tête minuscule, plantée directement dans les épaules, et ses yeux verts étaient gros comme des petits pois. Ses bras étaient gigantesques, velus de poils roussâtres. Il ne

devait pas avoir plus d'un dé à coudre de cervelle, et ceci joint à sa force anormale, avait dû lui valoir pas mal d'ennuis. Kern se demandait où le métis avait bien pu le pêcher. Il aurait volontiers parié que le bracelet de cuir qui cachait l'avant-bras droit de Batrix dissimulait le tatouage réservé aux condamnés pour meurtre.

Ils achevèrent de charger les caisses, puis Pauli s'en fut vers la tour de contrôle, faire viser sa fiche de départ. Tandis que Kern vérifiait une dernière fois son tableau de bord, Ryd et Batrix s'allongèrent sur les couchettes et fixèrent leurs sangles.

Le « *Bouvier* » était un vieux rafiot, et il avait sûrement dépassé l'âge de la retraite de vingt bonnes années, mais Kern l'avait examiné sur toutes les coutures, et pensait qu'il tiendrait le coup. Au reste, Kern avait piloté des navires en plus mauvais état.

Le métis réapparut au bord du sas, et alla prendre place à son tour sur une couchette. Kern ferma soigneusement toutes les ouvertures, et se mit en rapport avec la tour de contrôle. Dix minutes plus tard, le « *Bouvier* » s'enfonçait dans le ciel.



Le camp était monté au centre d'une clairière de mousse bleue. Les arbres chantants la cernaient de toute part, et leur triste plainte monotone passait sur les hommes assis autour du feu. Il y avait deux lunes au ciel, et le vent portait une odeur mouillée, particulière à la planète Selenta.

A droite du métis se trouvait la caisse contenant le piège de couleurs, et, de temps à autre, il ne pouvait s'empêcher de la caresser de la main. Depuis qu'ils étaient sur Selenta, Pauli se montrait d'une humeur charmante. Sans doute parce qu'il espérait la prochaine réussite de son plan.

Kern rêvassait, écoutant la chanson des arbres. C'était une chanson douce, un peu mélancolique, qui berçait et engourdissait. Ryd tripotait une branchette, son nez crochu comme agrandi par la lueur du feu. Dans son coin, Batrix engloutissait à grand bruit le contenu d'une boîte de conserve.

Le voyage avait été dur. Le métis s'était montré hargneux, sec et cassant, avec une tendance à imposer sa dictature. Batrix s'était révélé non seulement incroyablement stupide, mais aussi rebelle à toute discipline. Même Pauli, à qui il semblait vouer une sorte de vénération, ne parvenait pas toujours à en venir à bout. Ryd, lui, n'avait pas bougé de son coin, ne disant pas trois mots par jour. Kern n'avait jamais rencontré d'homme plus silencieux. Ryd l'intriguait. Il se demandait quelles pensées pouvaient bien rouler dans ce crâne. Les yeux noirs opaques, cachés sous leurs profondes arcades sourcillières, ne trahissaient rien.

Le métis se leva, étirant son corps de chat. Ses yeux bleus paraissaient plus insolites que jamais dans l'ovale un peu vert de son visage.

— « Au lit, » ordonna-t-il. « Nous aurons un rude boulot demain. »

Batrix grogna : « Bien, patron, » et essuya d'un revers de main sa bouche graisseuse. Son bras gigantesque se détendit, et la boîte de conserve vola vers les arbres. La chanson se tut brusquement, et il sembla à Kern que toute la forêt frémissait de crainte. Batrix éclata d'un rire aboyant.

— « Vous avez vu si je leur ai fermé la gueule, à ces salauds ! »

Kern eut envie d'écraser son poing sur la vilaine trogne. Pauli haussa les épaules et bailla. Ryd déplia sa longue silhouette et fit craquer ses articulations. Les trois hommes se dirigèrent vers leurs tentes. Lentement, comme précautionneusement, les arbres reprirent leur chanson.

⁂

Le soleil bleu était haut dans le ciel lorsque les trois hommes pénétrèrent dans la forêt. Kern ouvrait la marche, les épaules chargées d'un sac de provisions. Derrière lui venait Pauli, avec un petit bidon d'eau. Puis Batrix, à demi courbé sous le poids du piège de couleurs. A l'arrière garde, Ryd marchait de son grand pas d'échassier. Il portait lui aussi des provisions de route.

Il faisait chaud et moite, malgré l'ombre des grands arbres. Au lever du soleil, ils avaient tu leur chanson. La forêt, bleue comme toute la végétation de Selenta, était silencieuse, à peine traversée de brefs bruissements de feuilles. Entre les branches filtraient des rais de lumière azurée.

Ils marchaient sur un tapis de mousse épaisse et duveteuse, parsemé çà et là de feuilles mortes qui craquaient sous les pieds. De temps à autre, un froissement trahissait la fuite de quelque animal. Batrix grognait, s'arrêtait pour redresser d'un coup de reins le piège qui glissait, entraîné par son poids. Un admirable scarabée rose et bleu sombre vint cogner en étourdi le visage de Pauli, qui le saisit et l'écrasa entre deux doigts, pinçant les lèvres. Il tira un mouchoir pour essuyer soigneusement ses doigts maculés.

Deux heures plus tard, les trois hommes atteignaient la barrière d'épines. Batrix déposa sa charge au sol, et se laissa tomber lourdement sur la mousse. Ses petits yeux verts brillaient dans son visage luisant de sueur. Kern s'approcha de la barrière. Ici les arbres chantants reculaient, pour laisser place à des plantes tentaculaires, dont les bras entremêlés s'armaient d'épines acérées. La barrière semblait infranchissable, mais Kern savait qu'ils en viendraient à bout. Il revint vers ses compagnons. Ryd avait ouvert quelques boîtes de conserves. Les trois hommes mangèrent et burent.

A nouveau Kern ouvrait la marche, le brûleur de Pauli à la main. La longue flamme bleue forait une trouée dans la masse compacte des plantes. Ils avançaient l'un derrière l'autre, entre deux murailles de fourrés épineux, enfonçant jusqu'aux chevilles dans un magma calciné. Une flottante poussière noire s'infiltrait dans leurs yeux, leurs nez et leurs oreilles. Ils la mâchaient, la sentaient crisser sous leurs dents, et leurs bouches étaient pleines d'un goût amer et charbonneux. Batrix lâchait à la file des bordées de jurons qui semblaient le soulager.

Soudainement, une petite clairière s'ouvrit devant eux. Elle était parfaitement ronde, bizarrement découpée au cœur du fouillis de plantes.

Pauli poussa un : « Ha ! » satisfait. Ses yeux bleus débordaient d'excitation.

— « Eh ben, m'a tout l'air qu'on y est, les potes ! »

Lorsqu'ils repartirent, le piège de couleurs se dressait, solitaire, au centre de la clairière. Sur ses murs, derrière la herse prête à retomber, les couleurs se mêlaient, tournoyaient et dansaient, scintillantes comme des ailes de papillon. Le piège était tendu, qui devait capturer un rêveur.

⁂

Kern contemplait le piège refermé, dressé près du camp, et qu'on embarquerait tout à l'heure sur le « *Bouvier* ». Une plainte s'en échappait, lancinante. Une plainte sans voix, poignante et douce, et qui résonnait dans le cerveau de Kern. C'était un appel à l'aide, une supplication douloureuse et insistante, et qui avait quelque chose d'un peu féminin.

Kern était plein de pitié pour cet être charmant, immatériel, fait de brume et de fumée. Les rêves merveilleux et colorés qu'il créait pour lui, dont il vivait, serviraient à distraire un vieillard blasé et trop riche, à la recherche de nouvelles satisfactions. Il ne sortirait plus jamais du piège où il était entré, attiré par le tournoiement des couleurs comme un papillon par la lumière. Son étrange fluide télépathique, plongeant dans le cerveau de ses gardiens, lui avait appris le sort qui l'attendait, et peut-être parce qu'en Kern, sous la dure carapace, se cachaient quelques lambeaux d'humanité, il s'acharnait sur lui, suppliant sans relâche.

Kern se secoua et s'en fut vers ses compagnons. Ryd et Batrix démontaient le camp, repliant les tentes et bouclant les caisses. Assis sur ses talons, Pauli ne faisait rien, comme à l'accoutumée, donnant des ordres et surveillant toutes choses. Une lueur mauvaise brillait dans ses yeux bleus. Il se retourna vers Kern et aboya :

— « Qu'est-ce que vous faites là à bailler ? Dépêchez-vous d'aider les autres. Je veux que nous partions le plus vite possible. »

La mâchoire de Kern se serra, et ses yeux jaunes se rétrécirent. Il eut brusquement l'air dangereux, menaçant comme une belle panthère. Il venait de décider qu'il haïssait Pauli, et que le rêveur ne partirait pas pour la Terre, mais serait délivré.

Le métis avait des réflexes prompts. Il flaira le danger avant même que Kern eût passé à l'action. L'unique brûleur de l'expédition pendait à sa ceinture. Il apparut dans sa main comme s'il en avait fait partie depuis toujours.

Kern plongea.

La longue flamme bleue siffla au-dessus de lui, lui rôtissant le dos et la nuque de son haleine brûlante. Mais déjà Kern avait culbuté le métis en le saisissant aux chevilles. Le brûleur échappa à Pauli, et le coude de Kern l'envoya à trois mètres, au pied d'un arbre.

Le métis se tordait comme un serpent, déployant une extraordinaire force nerveuse. Ses doigts cherchèrent les yeux de Kern qui rejeta la tête en arrière. Les ongles aigus griffèrent sa tempe. Le genou de Kern s'enfonça dans le ventre du métis, le clouant au sol. Ses mains se refermèrent sur le cou mince et serrèrent.

La face de Pauli se convulsa, ses yeux saillirent, et sa langue gonflée glissa hors des lèvres violettes. Il se débattait de plus en plus faiblement, avec des soubresauts de petit chat. Il ne bougeait plus lorsque Kern se releva d'un bond, pour faire face à Batrix qui chargeait.

Kern plaça un coup de poing où il mit toute sa force, mais qui n'ébranla même pas l'homme gorille. Les petits yeux verts de Batrix brûlaient d'une flamme féroce. Il murmura :

— « Attends un peu, mon pote, je vais t'arranger, tu vas voir. »

Kern cogna de nouveau, mais commit la folie de s'approcher trop près. Les bras monstrueux se refermèrent sur lui.

Il était prisonnier d'un impitoyable étau qui chassait l'air de ses poumons et faisait lentement craquer ses côtes. Il se rendait compte qu'il devait se libérer au plus tôt, sous peine d'avoir la cage thoracique broyée, mais déjà ses yeux ne voyaient plus et le grondement de son sang emplissait ses oreilles.

Et soudain, l'étreinte se desserra. Kern aspira profondément, goulûment, l'air merveilleux qui lui rendait la vie. Sa vision s'éclaircit.

Batrix gisait à terre, et sous sa tête, une flaque de sang s'élargissait.

Ryd se tenait près du corps, sa longue main osseuse encore serrée sur la barre de fer qui avait défonsé le crâne de l'homme gorille. Ses yeux noirs enfoncés restaient sans expression.

Il lâcha la barre, fit quelques pas, et ramassa le brûleur au pied de l'arbre. Il revint vers Kern en l'enfonçant dans sa ceinture.

— « Il y a de l'idée dans ce que tu as fait, mon gars, » dit-il. « Moins on est nombreux, plus il y a à partager. »

Et il ajouta :

« Finis un peu de changer ces caisses. Et tâche d'être sage. Figure-toi que je sais piloter. »

Kern comprit soudain ce que cachait le mutisme de Ryd. Il avait sans doute toujours eu l'intention de repartir seul avec le butin. Kern était en sursis jusqu'à ce qu'il ait terminé le chargement. Ensuite, Ryd l'abattrait. Kern avait fait son jeu en attaquant le métis, et lui avait permis de récupérer le brûleur. Il jura, maudissant sa stupidité. Ce long type maigre au nez crochu savait piloter, et il n'en avait jamais soufflé mot. Il avait dû établir son plan de longue date, ayant probablement flairé les possibilités offertes au moment où Pauli lui proposait l'affaire. Il était dangereux, beaucoup plus dangereux que le métis et son âme de serpent, beaucoup plus dangereux que Batrix et sa force brutale, car il était intelligent.

Du piège de couleurs montait à nouveau la plainte, mais cette plainte pleurait maintenant pour Kern autant que pour le rêveur lui-même.

⁂

Il ne restait plus que le piège à charger, et Kern croyait avoir mis au point un plan à peu près valable.

Le piège était lourd, trop lourd pour être hissé par un seul homme jusqu'au sas. Ryd serait obligé de s'approcher pour lui donner un coup de main.

Jusque-là le grand type s'était tenu à l'écart, ses yeux sans éclat surveillant chaque mouvement de Kern. Dans sa face sans expression, son grand nez courbe saillait terriblement, accentuant sa ressemblance avec un vautour.

Kern s'avança nonchalamment vers le piège. Il n'espérait pas prendre Ryd par surprise. L'homme était sur ses gardes, et le serait plus que jamais. Pour réussir, Kern avait besoin de l'aide du rêveur.

Du piège de couleurs monta soudain une onde de joie encore hésitante, et un acquiescement.

Kern sourit. Il avait un allié.

Ryd fit sans se presser le tour du piège, et vint se placer en face de Kern. Ses yeux opaques fouillèrent le visage et le regard jaune de son vis-à-vis. Il murmura :

— « Pas de bêtises, mon garçon ! »

Il se courba. Ses longues mains de squelette se refermèrent sur le piège. Et brusquement, le rêve surgit.

C'était un rêve coloré, extraordinaire, envoûtant comme une drogue. Il dansait au fond des prunelles, enfermant les deux hommes dans un monde jamais vu, monde de lumière et de couleurs, mouvant, chatoyant, sans cesse renouvelé. Il atteignait tous les sens, collait aux fibres de l'être, anéantissant les notions de temps et d'espace.

Les minutes s'écoulèrent.

Puis Kern parvint à secouer l'emprise. Lacérant le rêve, se mouvant à travers des lambeaux de couleurs qui brouillaient sa vision, il atteignit Ryd, et sa main se referma sur la crosse du brûleur.

Aussi soudainement qu'il était né, le rêve disparut.

La flamme bleue siffla.

Il ne restait de Ryd que l'ombre d'un corps dessiné sur le sol, un petit tas de poussière noire et charbonneuse que le vent dispersait.

Les yeux jaunes de Kern, réduits à une mince fente, luisaient comme ceux d'une bête nocturne. Il enfonça négligemment le brûleur dans sa ceinture et sourit. Ses mains s'affairèrent sur le piège, en firent glisser la herse.

Il eut le temps de voir une ombre vaporeuse, légère, à peine bleutée. Un être immatériel, façonné de brouillard, qui transmettait des ondes de joie passionnée, de gratitude émue, presque sanglotante.

De nouveau Kern eut l'impression de communiquer avec une femme, ou plutôt avec une très jeune fille, encore timide et mal assurée. Il tenta d'écarter le flot des remerciements, haussant les épaules, mais ils reprirent avec une violence accrue. Il s'y mêlait une notion bizarre, que Kern n'arrivait pas à saisir, une notion de gratitude plus matérielle, de cadeau.



Kern sifflotait un air à la mode. Le « *Bouvier* » fonçait dans l'espace, lancé en direction de Vénus. Kern avait envie de revoir la ville basse de Daralea.

Il n'était pas mécontent. Une fouille approfondie du paquetage de Pauli lui avait permis de découvrir un joli paquet de crédits, et de plus, le « *Bouvier* » lui appartenait maintenant en propre. Le « *Bouvier* » était sans doute un vieux navire, mais même les vieux navires valent de l'argent.

En sus du « *Bouvier* » et des crédits, l'expédition sur Selenta lui avait rapporté autre chose, mais il l'ignorait encore. Une chose fort précieuse, qui lui rendrait de grands services dans ses aventures à venir. Une faculté télépathique, nouvellement éclose dans son cerveau. Le cadeau du rêveur.

FRITZ LEIBER

Si les mythes m'étaient contés

La persistance des mythes dans les temps modernes pourrait fournir l'objet de longues études, et la S.F. pour sa part a fortement contribué à les réactualiser. Fritz Leiber a imaginé de se pencher sur la mythologie nordique ; il en a retiré l'impression (effrayante) que toute notre société, en proie à la menace atomique, s'y trouve dépeinte. Et il a introduit cette idée dans les rouages d'une subtile histoire de S.F.

Un après-midi, je m'éveillai dans le patio, sur ma chaise-longue, rôti de soleil et délicieusement reposé. J'avais l'esprit clair et, cependant, la brume dorée des rêves m'habitait encore. Je caressai ma barbe et décidai de la couper, décision absurde s'il en fut, car elle était aussi douce au toucher que de la soie et d'un beau gris argenté. C'est alors que je vis venir mon arrière-petite-fille, la tête baissée et arborant un air qui ne me disait rien qui vaille.

Sous son bras maigre, elle transportait un vieux livre gris à la couverture fatiguée, sur laquelle on distinguait vaguement trois cornes dorées entrelacées. Je connaissais ce détail parce que j'avais récemment remarqué la couverture abîmée de ce livre qui traînait sur quelque meuble ; mais je n'avais jamais cherché à vérifier de quoi il s'agissait, bien que j'en aie eu l'intention.

Elle s'arrêta devant moi, leva la tête, rejeta en arrière une longue mèche blonde, eut un bâillement pas très convaincant. Ça ne prenait pas, car je savais qu'elle essayait de m'empêcher d'être trop sur mes gardes. Enfin, elle attaqua :

— « Grand'ppa » (elle prononçait toujours le mot avec une double plosive), « grand'ppa, » répéta-t-elle comme se jetant à l'eau, « pourquoi les géants des neiges parlent-ils toujours russe ? »

— « Eh bien, il me semble que les gens sont plutôt grands en Russie, » dis-je sans me compromettre, « et les hivers n'y sont

guère cléments, comme Napoléon et Hitler ont pu s'en rendre compte pour leur malheur. Et d'abord, comment sais-tu que ces géants des neiges parlent russe ? »

— « Parce qu'ils écrivent B pour V et P pour R, » s'écria-t-elle avec impatience, « et pour le G, ils font une petite potence. »

— « Ça c'est du langage écrit, pas du langage parlé, » commençai-je, mais elle se mordit les lèvres avec fureur et, plongeant ses yeux dans les miens, me demanda d'un air soupçonneux :

— « Grand'ppa, est-ce que tu sais quelque chose sur la mythologie nordique ? »

— « Il aurait fallu dire : « Est-ce que tu es un caïd en... ? » Tu devrais bien parler comme tous ces brillants petits blousons noirs de huit ans, dont les pères ou les arrière-grands-pères sont écrivains, parce que moi, j'en connais des écrivains qui ont fait fortune en recopiant ce que leur petite fille de dix ans disait au téléphone.

— « Oh ! grand'ppa, » interrompit-elle, « il y a vingt ans qu'il n'y a plus de blousons noirs. »

— « Très heureux de l'apprendre, » dis-je. Et quant à ton truc nordique, eh bien, c'est plein d'histoires sanglantes et atroces. Il y a neuf mondes, je crois. Je me souviens du Jotunheim où vivent les géants des neiges, et de l'Asgard où vivent nos héros. »

— « Alors tu admets que ce sont nos héros ? »

— « Heu, oui en quelque sorte. Il y a les Aessir. »

— « Comment ça s'écrit : AEC ? »

— « Non, AES, à moins qu'on mette un C cédille. »

— « A.E., ça peut être mis pour American Empire ? » suggéra-t-elle.

— « Ecoute donc, ce que je te raconte : il y a ces Aesir : Odin, Thor, et Cie. Ils vivent en Asgard où ils s'agitent beaucoup et se cuisent à longueur de temps. Aux frontières de l'Asgard, il y a le pont Bifrost, gardé par Heimdall. »

— « C'est l'orbite de lancement, » interrompit-elle, très excitée. « Bifrost est l'orbite de lancement et Heimdall est la grande station radar qui défend le pays contre les missiles du Jotunheim et des autres nations. »

— « Ça fait trop science-fiction, » dis-je. « Pourtant je crois me rappeler qu'Heimdall voyait à cent kilomètres à la ronde, et entendait pousser l'herbe. »

— « Sonar aussi, » dit-elle. « Radar et hyper-sonar. »

J'éclatai de rire, car c'était vraiment très astucieux. Pourtant un frisson glacé me courait le long de l'échine, car j'avais toujours trouvé que, de nos jours, les mythes nordiques prenaient une signification effrayante : ces mondes hostiles avec leurs armes magiques brandies comme des menaces permanentes contre l'adversaire, jusqu'à ce qu'enfin le conflit éclate, les détruisant jusqu'au dernier à Ragnaroc.

— « Continue, » dit-elle, « raconte tout ce que tu sais. »

— « Eh bien, » dis-je, caressant ma barbe d'argent, « c'est une très vieille histoire. Je ne sais pas comment ça a commencé, mais je sais qu'il est question d'une querelle entre des nains pour savoir qui ferait le plus cadeau aux dieux. »

— « Voilà, ça c'est les savants, » dit-elle d'un ton définitif. « Les nains sont les savants et les ingénieurs. »

— « Si tu veux. Alors, ces cadeaux pour les Aesir, qui étaient les dieux naturellement... »

— « Naturellement, ils le croyaient, c'est normal, » dit-elle d'une petite voix douce.

Je la regardai sans broncher, et continuai :

— « Parmi ces cadeaux se trouvait la Flèche de Glunguir qui touchait toujours le but quel qu'il soit, même si l'archer était maladroit.

Je crois l'avoir entendu dire :

— « Auto-correction de la trajectoire. »

Je poursuivis :

— « Il y avait aussi le navire Skidbladnir qu'on pouvait plier et fourrer dans sa poche. »

— « Cuirassé de poche, » dit-elle sans sourciller. « C'est exactement ça. »

— « Et le Sanglier Gold Bristle qui volait sans jamais s'arrêter en crachant de la lumière, » dis-je, décidé à continuer mon énumération.

— « Ça, c'est un astronef atomique, » dit-elle, « ou photonique peut-être... »

— « Et le marteau de Thor Mjolnir. »

— « Un autre missile, naturellement. Il y en a bien un qui s'appelle Thor, n'est-ce pas ? »

— « Et l'anneau d'or Draupnir qui donnait naissance à huit anneaux semblables toutes les neuf nuits. »

— « Transmutation atomique, » dit-elle songeuse, « à moins que ce ne soit la Société Capitaliste. »

— « Maintenant, écoute-moi bien... » (et je criai très fort, car je voulais finir cette conversation absurde avant qu'elle ne devienne un vrai cauchemar) « écoute-moi, tu emploie des bien grands mots et tu te lances dans des explications bien trop compliquées même pour une gamine montée en graine. »

— « Je suis ta propre petite-fille, non ? » répliqua-t-elle.

Il n'y avait rien à redire à un pareil argument.

— « Bien sûr, bien sûr, » répondis-je, « mais vois-tu, à vivre dans les nuages, te voilà maigre comme un coucou. » C'était vrai, cela me tracassait depuis quel temps temps : sa maigreur et son regard tendu et fièvreux. « Rentre donc à la maison, » continuai-je,

« et ta grand-mère te donnera des tartines de confiture et un bol de lait. »

— « Plus tard, peut-être, » dit-elle. « Parce que maintenant, je veux que tu me racontes tout ce que tu te rappelles des neuf mondes. » Elle s'approcha de ma chaise-longue et, se penchant vers moi, plongea ses yeux intenses dans les miens.

— « Tu m'en demandes trop, » protestai-je, « surtout avec tes interprétations science-fiction ! Tu as l'air d'en savoir plus que moi, alors dis-moi les réponses : pourquoi les géants des neiges parlent-ils toujours russe ? »

Elle se pencha davantage et murmura :

— « Parce que les géants des neiges *sont* les Russes. Tu comprends ? »

— « Bon, » dis-je décidé à entrer dans le jeu. « Admettons que les Russes ont un parler plutôt rude, qu'ils se trimbalent en manteau de fourrure et qu'ils se détruisent eux-mêmes, et qu'ils sont idiots mais constituent une menace permanente exactement comme les géants des neiges. »

Elle acquiesça.

— « Khrouchtchev était le Géant Skyrmir, j'en suis sûre, et le Jothunheim et l'Asgard sont la Russie et l'Amérique, toutes prêtes à renvoyer leurs missiles sur l'adversaire en passant par l'Angleterre et l'Europe, qui doit être le Midgard, naturellement, quoique, parfois, je me demande si les Anglais ne seraient pas plutôt les Vanir. »

Je me sentais de plus en plus angoissé.

— « Alors tu as lu toutes ces inepties dans le livre gris ? Je me souviens maintenant : les trois cornes entrelacées, c'est le symbole d'Odin, n'est-ce pas ? Fais voir. »

— « Plus tard, peut-être, » dit-elle s'écartant pour mettre le livre hors de ma portée. « Maintenant, grand'ppa, il faut retrouver plusieurs faits importants enfouis dans ta mémoire. Il y a une tradition qui montre Odin parcourant le Midgard sous un déguisement. Qui pourrait être Odin, si on considère que Skyrmir est Khrouchtchev ou Abraham Lincoln ? »

De nouveau j'essayai d'entrer dans le jeu.

— « William O'Douglas, » suggérai-je à tout hasard. « Il a voyagé dans le monde entier pour se faire une idée des choses par lui-même et a écrit des tas de livres sur ses voyages. »

Elle secoua la tête.

— « Non, je ne crois pas. Mais, après tout, ce n'est pas si important que ça. Odin était un bon héros. C'est pour ça que tous les Aesir étaient bons ou tout au moins braves et honnêtes dans leurs intentions. Mais l'un d'entre eux ne l'était pas. »

Elle s'arrêta, hésitant un peu, et je frissonnai.

« Loki ne l'était pas, » dit-elle.

Elle me fixa de ses yeux trop grands et le patio sembla vaciller derrière sa silhouette.

« Loki semait toujours la perturbation. C'était un Aesir. Ils l'avaient adopté, et il faisait tout le mal possible. »

— « Bon, maintenant, tu vas t'arrêter, » dis-je, « ou on va se retrouver à Ragnaroc. »

Je ris et lui ébouriffai les cheveux d'une chiquenaude. Mais, en fait, j'avais un peu peur. Voyez-vous, depuis que je m'occupe des mythes nordiques, je n'ai jamais cru une seconde à tout ce fatras qui finit trop bien, avec les fils d'Odin et de Thor qui fondent un nouveau monde après la mort des autres dieux et des géants. J'ai toujours pensé que Ragnaroc est suspendu au-dessus de nos têtes, tragique destin vers lequel l'humanité marche sans repos. Toute autre solution est fausse, c'est là le drame. Et maintenant, je ne veux pas qu'une petite fille aille jeter un coup d'œil sur cet univers de terreur et de désespoir.

Mon accès de gaîté forcée n'avait pas dû être très convaincant, car elle recula encore et dit :

— « Mais, grand'ppa, tu ne vois donc pas qu'il *faut* que nous nous retrouvions à Ragnaroc. C'est le sens de toute l'histoire. Tout se tient parfaitement bien : Midgard, le serpent, enroulé autour du monde au fond de la mer et qui ne sortira qu'à la fin, c'est le sous-marin atomique. Fenris, le loup qui broie sous ses mâchoires la terre et les étoiles, c'est le vol spatial, et les missiles ! Et Surtur qui est arrivé de Muspelheim pour terminer la guerre avec une arme qui a tout détruit, est sans doute le général en chef d'un pays... pas la Russie ni l'Amérique qui ont commencé à lancer des bombes atomiques... Grand'ppa, quel pays était Muspelheim ? Qui était Sutur, et qui était celui qui les a tous trahis ? Qui était Loki ? »

Maintenant, c'était elle qui s'avançait vers moi, avec de grands yeux désespérés et brillants d'une flamme inquiétante. Et c'était moi qui essayais de reculer en me tassant le plus possible dans ma chaise-longue. Avait-elle changé ? Ou bien était-ce moi qui n'avais jamais remarqué auparavant qu'elle avait les joues si creuses et les jambes si maigres zébrées d'écorchures, et que sa robe était en loques ?

« Qui était Loki, grand'ppa ? répéta-t-elle. « Si tu le savais, tu pourrais l'arrêter. Nous ne nous en souvenons pas. Nous avons une amnésie partielle concernant juste cet épisode. Nous avons envoyé le livre et les mythes dans le passé pour que vous sachiez ce qui devait arriver et que vous interveniez. Mais ça n'a servi à rien. Alors nous avons essayé de revenir nous-mêmes dans le passé. Grand'ppa, je t'en prie. »

Elle tendit la main, caressa ma barbe, puis me prit aux épaules et se mit à me secouer rudement. Ses doigts étaient de glace.

« Grand'ppa, qui était Loki ? »

— « Assez ! » criai-je, me dégageant de son étreinte, « assez ! *Je ne sais même pas ton nom. »*

Au moment où je prononçais ces mots, une ombre passa sur le soleil, et une violente vibration ébranla l'atmosphère. Quand je rouvris les yeux, mon arrière-petite-fille avait disparu.

Et ma barbe aussi avait disparu. Il me fallut me frotter le menton à plusieurs reprises pour m'en convaincre.

Alors, je me souvins que je n'avais jamais eu de barbe, et sûrement pas une barbe d'argent. Je me souvins aussi que je n'avais pas d'arrière-petite-fille. En fait, j'ai une petite-fille, mais elle a deux ans !

Ah ! autre chose ! Ma femme et un ménage ami se souviennent d'avoir vu traîner ce livre gris tout abîmé avec le symbole d'Odin sur la couverture, mais personne ne l'a jamais regardé ; et, maintenant, il nous est impossible de remettre la main dessus.

Et voilà ! Je vous ai raconté l'histoire telle qu'elle m'est arrivée. Mais, attendez, j'ai une toute petite correction à faire, et cela me rend songeur.

Je n'ai pas d'arrière-petite-fille, oui... pas encore.

Traduit par Christine Renard.
Titre original : Myths my great-grand-daughter taught me.

COLETTE GOUDARD

Le rendez-vous

Colette Goudard n'a paru en tout et pour tout qu'une fois dans *Fiction*, avec un conte de moins d'une page intitulé *L'homme au visage d'ambre*, et inséré dans un Banc d'Essai. Sa première nouvelle de dimension normale a de la classe, un ton peu commun. Une fois de plus, nous constaterons ce phénomène singulier : presque tous les nouveaux auteurs français qui se révèlent à nous sont actuellement des femmes. Nous n'en tirons aucune conclusion quant à l'avenir du sexe masculin dans la S.F., mais tout de même...

LA pluie précipitait du bord de son chapeau des gouttes rondes, énormes, gonflées comme des baies trop mûres ; sans trêve, avec une régularité de métronome, elles allaient s'écraser lourdement sur les rocs et dans les vallées de son visage. Seul son front était épargné ; il n'y essuya qu'une écume de sueur, légèrement poisseuse, qui s'était formée à la lisière des cheveux.

Des gouttes dévalaient les pentes abruptes de son nez, ricochant ensuite sur l'ourlet bien charnu de sa lèvre ; de minces cascades dégringolaient le long de ses joues pâles, soigneusement rasées (mais où la vigueur du poil se devinait à une ombre verte), pour se rejoindre, après avoir suivi la ligne des mâchoires, à l'endroit du menton, menton scié par un ravin de pluie... C'était la première fois qu'il sentait ainsi la pluie.

La pluie des tropiques.

Tiède, et paraissant sur le point d'une complète liquéfaction, l'univers présent, comme mal défini, donnait envie de quelque chose de sec, de brûlant, de sûr. Envie de fumer. Il décacheta avec soin le dernier paquet de sa provision de voyage. Le tabac puait déjà le moisi ; il prit tout de même une cigarette — le papier avait jauni — qu'il réussit à allumer à l'abri de son trench-coat. Mais vite elle s'éteignit et pendit molle, toute détrempée, au coin de sa bouche.

Son col garanti hermétique laissait filtrer l'eau, imperceptiblement. Il le resserra de nouveau, tirant à fond sur le lacet de plastique rouge, jusqu'à s'en étrangler. En vain. Des filets d'eau coulèrent sur sa poitrine et dans son dos nus avec de répugnants contacts de chenille.

Quant à la toile étanche, couleur d'écorce, elle prenait peu à peu sous l'action de l'eau de curieux reflets argentés, assez semblables à des traces de limace ; ils formaient entre eux de fins réseaux qui se divisaient sans cesse, de plus en plus ténus, comme pour se multiplier : une trame quasi-vivante ! Il était mal à l'aise dans ce cocon brillant, acheté au premier magasin devant lequel s'était tout à l'heure arrêté le taxi-robot. Il regrettait sa vieille combinaison de travail en irium.

La pluie tropicale, épaisse et filante comme un suc, ou comme une sève, tombait à angle droit sur les dalles de béton. Nul vent ne la contrariait dans sa chute ; chaque année, depuis des millénaires, un monde immobile attendait la monstrueuse sécrétion céleste... Il faillit vomir. Une grande rumeur dense montait de la Cité, composée par des milliers de chocs flasques.

Pas le moindre abri le long de ce trottoir dominé par des façades parfaitement lisses. Aucun renfoncement de porte à proximité : les entrées des blocs étaient souvent très espacées les unes des autres. Il en avait vu une quelques centaines de mètres en amont, la prochaine devait être encore loin devant lui.

Il ne cherchait pas d'ailleurs à se protéger du déluge. Il s'en fichait. C'aurait été risquer de s'écarter de l'aire magique où elle allait apparaître dans quelques minutes.

Il attendait sur une portion anonyme de la 734e Avenue, Rive Droite.

C'était à cet endroit précis, que les autres passants ne pouvaient pas isoler de la morne continuité de béton, qu'elle et lui s'étaient regardés pour la première fois. Chacun découvrant les yeux de l'autre comme de nouveaux soleils, comme de nouveaux mondes en pleine genèse qui se rapprochaient de lui à une vitesse inexorable. Leurs regards avaient éclaté au même instant...

Pour leur seconde rencontre — après deux mois de séparation — elle avait préféré lui donner rendez-vous ici, à l'écart des Grands Clubs où se presserait bientôt la foule.

Il y avait deux mois, la Ville, encore inconnue de lui et de son équipage (ils ne savaient que son nom), avait surgi tout à coup dans le viseur de leur fusée, l'occupant en entier, blanche à perte d'horizon sous le soleil devenu gigantesque...

Une voiture qui frôlait le bord du trottoir l'atteignit d'une large giclée d'eau.

Son chronomètre marquait huit heures dix. Elle lui avait dit : « A huit heures environ. N'aie pas peur, je m'échapperai. Il fera nuit. » La nuit planait en effet depuis quelques instants au-dessus de la Ville. De hauts réverbères mauves bleuissaient son visage, lui donnant un aspect minéral... Ses traits semblaient fondre d'ailleurs sous l'érosion de l'eau.

Et il sourit en pensant aux antiques figures de pierre, rongées moussues, qu'elle lui avait fait remarquer, au cours d'une promenade dans les souterrains, parmi les ruines du Temple de l'Ile : allait-il se changer en une de ces terribles gargouilles ?

Dorées et scintillantes, des voitures glissaient devant lui sur la piste, en cisaillant à plus de 300 à l'heure de belles couches d'eau vertes et mauves. Il espérait vaguement que l'une d'entre elles ralentirait à sa hauteur.

Le trottoir luisait en cercle autour de lui, parsemé de petits cratères bouillonnants ; dans son dos, sur les hautes et plates façades, des baies s'illuminaient de rose, de vert, d'orange... Un rectangle de lumière acide tomba sur ses épaules comme pour le désigner avec plus de précision, homme seul dans un espace vide. Les petits cratères d'eau prirent alors, à ses pieds, un relief extraordinaire.

Sa bouche se desséchait, en contraste avec l'humidité ambiante. Les deux pointes de sa langue cognaient contre son palais rigueux ; il déglutissait avec peine. La pluie qu'il but ne calma pas sa soif : elle était si amère qu'il fut obligé de la recracher.

Il se mit à guetter de tout son regard. Comme s'il avait le pouvoir de faire apparaître la fille à l'un des horizons diluviens. Il se demandait comment elle viendrait le rejoindre. Peut-être à bord d'une voiture dorée ? Mais il avait plutôt tendance à l'imaginer courant sous la pluie battante comme dans une forêt, soulevant à chaque pas des herbes fragiles, de courtes fougères d'eau...

Il s'épuisait à suivre sa progression à travers la Ville démesurée.

La pluie charriait maintenant une violente odeur végétale, presque familière : il la respira profondément, avec volupté, souhaitant même que des mousses se mettent à ramper sur ses bottes...

Il s'habituait à la pluie. Il commençait à la trouver belle, douce. Et il se disait qu'elle allait éclore de cette pluie, comme une fleur singulière. Spontanément.

Des 90 millions de gens qui peuplaient la Ville, il ne connaissait qu'elle. Il fallait donc qu'elle vienne.

Il regarda sa montre.

Bientôt l'heure où s'achevait la prohibition quotidienne du jeu et de l'alcool. Le signal attendu était un jet de lumière qui fusait du sommet de la Tour Centrale, montait très haut dans le ciel durant quelques secondes, puis retombait sur la Ville pour s'y répandre en mille directions, suivant mille avenues disposées en forme d'étoile.

Elle lui avait dit que l'Etoile s'épanouissait chaque nuit, étirant ses branches de diamant jusqu'à la limite des jungles, et que depuis des siècles les étrangers venaient de très loin pour la contempler...

Il vit le jet écarter de force les parois mouillées de la nuit, révélant dans sa course de secrètes franges de couleur, des anémones tremblantes, violettes, vertes, oranges... Un spectre qu'il n'avait encore vu qu'en laboratoire. Mais c'était surtout la pure beauté du phénomène qui le fascinait.

Les ténèbres, un instant troublées, se refermaient déjà sur le faisceau lumineux. Presque aussitôt, un point extrêmement brillant apparut dans la perspective Nord-Est de la 734e Avenue.

Il augmentait rapidement de volume, se transformant en une large traînée incandescente — une sorte d'essaim géant constitué par des myriades d'étincelles électriques... Qui déferlait le long de la Rive Gauche (celle réservée par la loi aux Jeux et Loisirs), embrasant sur son passage d'innombrables enseignes de clubs, enseignes énormes, éclatantes, insoupçonnées jusque-là dans l'ombre des façades... Nimbant toute la Rive d'un bleu halo fantastique... Ses yeux avaient mal de tant d'éblouissements, mais il ne pouvait pas s'empêcher de regarder.

Une vraie partie de billard électronique !

Dans les rampes transparentes d'un garage, haut de 42 étages, des voitures s'étaient mises à tourbillonner comme des gouttes d'alcool dans un alambic.

Et la piste de béton, resplendissante sous la pluie qui pulvérisait les couleurs, ressemblait de plus en plus, à s'y méprendre, à un jardin de Mars.

Il se dépouilla de son manteau devenu inutile et en fit une boule qu'il jeta dans le caniveau. Il enleva aussi son chapeau, imbibé comme une éponge. Le courant les emporta vite.

Trois cents mètres en face de lui, le polypier d'une enseigne venait d'émerger de l'obscurité. Bien que les lettres fussent toutes dégoulinantes de pourpre et d'or, il arriva pourtant à les déchiffrer : M.A.X.I.M.'.S. C'était un point de repère qu'il avait pris la

première fois dans l'immensité de l'avenue ; il éprouvait au moins la satisfaction de ne pas s'être trompé d'endroit.

Des taxis-robots — reconnaissables à un pavillon jaune clignotant — ralentissaient devant l'entrée du Maxim's, le temps que s'échappent de leurs portières des silhouettes chatoyantes, légèrement courbées sous la pluie ; parmi elles, il surprit plusieurs fois l'éclat bleuté, caractéristique, d'un scaphandre interstellaire.

Déroulant ses volutes assourdies, un chant s'élevait d'une lointaine « bouche » à musique, comme une plainte.

Il la désirait, elle et son visage, et ses cheveux trempés...

Il la désirait de toute la force de ses fibres. Sans elle, il ne serait jamais qu'un transplanté sur cette planète.

Depuis un moment, la pluie tombait beaucoup moins dru ; ses écrans se levaient un à un sur la Ville.

Plus proche, plus écrasante encore que dans son souvenir, la Tour Centrale se définit nettement sur le ciel très noir, à peine éraflé par les lumières... La visibilité s'améliorant, il put reconnaître à sa base, près du pilier Sud, la célèbre Ruine de Fer, mangée de rouille au cours des âges, et baignant à présent dans la chaude lumière de puissants projecteurs, sous une coupole protectrice de quartz rose.

Avait-elle eu le courage de s'enfuir de son gynécée ? Il n'osait pas encore se poser cette question. Il préférait croire que c'était la pluie qui l'avait retardée jusqu'alors.

La pluie battait décidément en retraite, repoussée par un vent sec, aux rafales courtes, haletantes... Sur l'avenue, des poussières d'eau se soulevaient en trombe.

Il frissonnait. Car des oiseaux, sans doute entraînés par le vent, tourmentaient et caressaient ses cheveux, et frôlaient de leurs ailes soyeuses sa peau rêche...

Il y avait maintenant une heure qu'il attendait.

Il n'avait plus l'espoir de la voir venir. Mais ses longues jambes gainées restaient immobiles sur le trottoir, à la même place, dans un rectangle de lumière crue.

Il ne pouvait plus bouger, d'ailleurs.

Le béton craquait sous ses pieds, ouvrant de profondes crevasses jusqu'au bord de la piste, et lui en profitait pour s'enraciner, pour s'enfoncer, toujours plus bas, dans cette terre grasse et

gluante sur laquelle était bâtie la formidable métropole... Ses racines se propageaient dans toutes les directions, fouillant le sol, le vrillant avec une force convulsive qu'il parvenait de moins en moins à diriger... Elles atteignaient déjà les couloirs et les canaux de la ville souterraine, faisant s'effondrer leurs voûtes sous de violentes poussées de chair...

La piste avait commencé à se disloquer et les voitures allaient en tous sens, comme des scarabées pris de panique.

Mais cela ne le regardait plus.

Dans la nuit moite que le vent desséchait, il ne pouvait pas retenir une exubérante montée végétale, il était obligé de s'y abandonner, de laisser croître librement vers le ciel cette démence verte, furieuse, qui était lui...

Le seul arbre vivant dans cette ville de pierre et de lumière.

Il fit un très léger mouvement, et la Ville, prise tout entière dans le rets de ses racines, se mit à gémir et à trembler... Des immeubles se hissaient sur leurs socles, tandis que d'autres s'affaissaient ; certains éclataient en deux, montrant leur pulpe humaine...

En flots sombres, les gens sortaient de leurs demeures et se répandaient dans les avenues de la Ville... Ils essayaient de jeter des ponts par-dessus les gouffres où se tordaient les racines, ils s'efforçaient d'escalader les blocs épars, ils se précipitaient tous vers la Tour dans l'espoir de s'y réfugier...

Mais celle-ci se fissura de bas en haut, puis s'écroula sur la Ville.

La Ville qui allait être détruite d'un moment à l'autre.

Il n'y pouvait plus rien.

Les tentacules végétaux jaillirent hors de terre en plusieurs points de la Ville, fouettant l'air et s'aggripant aux rares édifices encore intacts pour les briser...

Et là-haut, les branches pleines de feuilles épaisses et bruissantes continuaient à se ramifier, à s'enchevêtrer, à l'infini, comme les poutres mêmes du ciel...

Cette vision lui donna le vertige.

Elle, où était-elle ?

Il avait déserté sa Base pour venir la retrouver sur la planète Terre.

La pluie avait cessé. Il chassa de son visage les dernières gouttes, celles qui roulaient doucement de ses yeux verts.

AVRAM DAVIDSON

Une vengeance théâtrale

Où Avram Davidson nous conte, avec son style et sa finesse caractéristiques, l'histoire d'une forme de spectacle qui aurait pu anéantir la télévision au berceau... si son inventeur avait concentré son esprit sur des fins purement scientifiques.

Les événements qui font l'objet du présent récit survinrent à New York au printemps de 1940. La crise économique était déjà passée, et la Deuxième Guerre Mondiale (pour nous du moins) pas encore commencée. Les violettes sortaient de terre à l'Université et les ménagères aéraient leur literie aux fenêtres tout le long d'Orchard Street — signes précurseurs infaillibles du printemps. La bombe Wilkie se préparait, de même que le Comité d'Opposition à la Guerre Etrangère ; le Consulat de Grande-Bretagne était assiégé de manifestants brandissant des pancartes qui proclamaient LES YANKEES NE MARCHERONT PAS ou encore LAISSEZ DIEU SAUVER LE ROI.

Ce matin-là, Edward Bunsen, de la Société d'Encouragement aux Inventeurs, avait expédié un volumineux courrier concernant certains projets devant être présentés au Bureau des Brevets. D'autre part, il avait rendez-vous pour la soirée avec un des principaux soutiens financiers de la S.E.I. — et au domicile même de cet important personnage.

En règle générale, et dans l'intérêt des actionnaires de la Société, Bunsen ne recevait pas les proposeurs d'inventions. Du moins, pas ceux qui s'annonçaient sans la moindre référence. Les cerveaux fêlés ne manquaient pas, et le temps de Bunsen était précieux. En outre, ces importuns risquaient toujours de se transformer en casse-pieds par la suite : piliers d'antichambre, maniaques des coups de téléphone ou des lettres comminatoires, allant même parfois jusqu'à engager des poursuites judiciaires ! Il va de soi

qu'aucun de ces farfelus n'avait jamais gain de cause. Mais il en résultait toujours une perte de temps et d'argent.

Au surplus, on n'était jamais sûr de rien ! Comme cette fois où la réceptionniste avait éconduit un quidam hagard et volubile. L'homme faisait grand cas d'un produit qu'il transportait dans une vieille boîte à café et qui, selon lui, était appelé à révolutionner l'industrie des cuirs de harnais. Toujours prolixe et gesticulant, l'énergumène était allé frapper à la porte d'une autre société — dont la réceptionniste, elle, se trouvait être la fille d'un grand amateur de chevaux. Elle prit le temps de l'écouter, l'invention fut lancée et révolutionna bel et bien l'industrie des cuirs de harnais.

C'était un risque à courir, l'inévitable revers de la médaille : la S.E.I. l'acceptait pleinement et ses réceptionnistes avaient des instructions en conséquence.

Ce jour-là donc, Bunsen revenait tout juste du restaurant. (Il avait son entrée particulière, ce qui lui évitait de passer par le bureau de réception. De même il avait une ligne de téléphone privée, principalement à cause de son ex-épouse avec laquelle il demeurait en bons termes, mais qui ne se faisait aucune gêne de demander à la standardiste si l'avortement était bien reconnu par la loi à Cuba ; sans parler d'autres questions du même genre, toutes révélatrices d'un grand cœur et de peu de bon sens.) Bunsen venait de brancher l'interphone pour appeler sa secrétaire, quand il entendit un concert de notes cristallines et de rires féminins.

Il en fut plus surpris que choqué. C'était le printemps, certes, mais il n'avait jamais rien constaté de semblable les années précédentes. Il sortit de son bureau et se dirigea vers la réception — non pour y jouer les gros méchants, mais simplement voir de quoi il s'agissait.

Toutes ces dames et demoiselles faisaient foule autour de la table de la réceptionniste, mais la haute taille de Bunsen lui permit de regarder par-dessus leurs têtes. Il vit alors une sorte de boîte — très exactement une sorte de théâtre miniature, véritable modèle réduit, sur la scène duquel un chien minuscule était en train de cabrioler. Ces ébats se faisaient au son d'une ritournelle dont les notes cristallines semblaient provenir d'une vieille boîte à musique. On ne voyait du reste nulle trace de ce dernier appareil, mais cela comptait peu. Ce qui retint d'emblée l'attention de Bunsen, ce fut le chien, un chien qui était à l'échelle exacte du petit théâtre, c'est-à-dire long tout au plus de trois centimètres. Tandis que ces dames et demoiselles multipliaient les oh ! et les ah ! le minuscule animal arrêta soudain ses gambades, trottina jusqu'au bord de la scène et mima tous les mouvements du chien qui aboie. Bunsen vit nettement les mâchoires s'ouvrir et se fermer très vite, mais n'entendit aucun bruit en dehors des notes cristallines de la musique.

Une des employées se redressa. Elle se retourna, aperçut Bunsen et aussitôt s'efforça de prendre une expression méprisante à l'égard du petit théâtre. Mais sans résultat valable : sa moue se fondit dans un large sourire. « Oh ! Mr. Bunsen, il faut que vous voyiez cela ! C'est tellement merveilleux ! »

Tout le monde se retourna en entendant ces paroles et la musique cessa d'un seul coup. Bunsen ne vit plus rien du modèle réduit car Mrs. Wimpold, la comptable, se dressait maintenant entre lui et le bureau comme une tour d'assaut romaine. Mais il entendit une autre voix féminine s'exclamer : « Oh ! Je vous en prie, Mr. Stilwell, encore une fois ! » Bunsen se fraya un passage en avant et put enfin voir l'homme : un quinquagénaire replet dont le visage passablement ridé retombait en bajoues, et dont l'expression était pour l'instant celle du monsieur conscient d'avoir dit ou fait quelque chose de désopilant, mais qui préfère ne pas rire de sa propre drôlerie.

Pour sa part, Bunsen eut l'impression que ce simple premier coup d'œil lui apprenait une foule de choses sur le compte de Mr. Stilwell. A commencer par son appartenance probable, dans le passé, à une société de Rose-Croix. Etant arrivé à cette conclusion que la cosmogonie fiscale et sociale du *Saturday Evening Post* et du *Reader's Digest* était erronée, Mr. Stilwell avait pioché, non dans le Marxisme, mais dans la Technocratie. Il ne buvait pas, mais lorsque cela lui arrivait par aventure, son manque d'habitude apparaissait nettement. Lorsqu'il se sentait souffrant il achetait telle ou telle drogue miracle dont la radio vantait les mérites, se disant que le Gouvernement ne permettrait pas un tel battage s'il n'était pas l'expression de la stricte vérité. Quant à Mrs. Stilwell, elle demeurait certainement une épouse irréprochable, mais n'était peut-être plus tellement persuadée que son mari saurait un jour imposer à ses concitoyens et Leur Montrer de Quoi Il était Capable.

La décision de Bunsen fut vite prise. N'ayant encore jamais eu à trancher en matière de discipline bureaucratique, il choisit de ne pas faire d'esclandre. Il enfreignait ainsi une de ses propres lois, mais bah !

— « Voulez-vous entrer, Mr. Stilwell ? » articula-t-il. Le bonhomme donna d'abord l'impression de peser le pour et le contre. Puis il parut sur le point de dire qu'il n'y voyait pas d'inconvénient, et finalement répondit :

— « Mais oui, monsieur. Une petite seconde. »

Puis, se tournant de nouveau vers ces dames et demoiselles il se confondit en sourires et courbettes exécutés dans un style que Bunsen classa in petto sous l'étiquette « Vieille Armée ». Avec une redondance de *Toutes mes excuses, mademoiselle ! Mille pardons si je vous dérange, madame ! Merci bien, merci beaucoup !* il réussit à se dégager du flot de ses admiratrices pour ranger son petit

théâtre dans un étui-mallette. Puis, sans cesser de multiplier sourires, courbettes et grands coups de chapeau à la ronde, il suivit Bunsen dans le sanctuaire de la S.E.I.

Etant donné que Bunsen traitait davantage sur dossiers que d'après contacts humains, il se trouvait rarement contraint d'agir en rustre. Mais cette fois il n'espérait rien du visiteur et se proposait tout bonnement de l'aiguiller sur la société qui avait naguère si bien lancé le farfelu des harnais. Il offrit un siège à Stilwell, d'où celui-ci lui fit face sans se départir de son petit sourire triomphant.

— « Eh bien, Mr. Stilwell, » suggéra Bunsen. « Si nous parlions un peu de votre invention ? » Tout en parlant, il ouvrait discrètement un de ses tiroirs — celui qui contenait une montre posée bien à plat. (Le procédé du tiroir était en effet plus courtois, à son avis, que le regard donné trop ostensiblement à la pendule murale.)

Mr. Stilwell hocha la tête. « En fait... » Mais comme ce préambule s'accompagnait d'un petit gloussement incongru (du moins, incongru selon Bunsen), il ressemblait davantage au mot « En-fer... »

« Je préférerais, si je puis ainsi m'exprimer, laisser l'œuvre parler d'elle-même. M'autoriserez-vous à vous faire une petite démonstration ? » Il ressortit le modèle réduit de sa mallette et entreprit de l'installer devant Bunsen. Tel quel, le petit théâtre représentait déjà un fort joli travail d'artisan. Entre deux savantes recherches pour vaincre l'inertie et découvrir la formule du mouvement perpétuel, Mr. Stilwell avait dû fabriquer de très belles cages pour oiseaux.

— « Quel bois avez-vous employé ? » demanda Bunsen.

— « De l'acajou, monsieur. Tout ce qu'il y a de plus beau comme acajou. » Ce disant, Mr. Stilwell effleura un bouton du doigt. Le rideau se leva immédiatement, laissant apparaître l'intérieur du théâtre miniature. Un intérieur qui restait complètement noir.

— « Acajou du Honduras, sans doute ? Ou du Honduras britannique ? » En fait, Bunsen se souciait fort peu de savoir d'où provenait l'acajou. Les paroles qu'il prononçait n'avaient pour but que de masquer la stupeur avec laquelle il regardait cette avant-scène lilliputienne plongée dans l'obscurité. Car le petit théâtre se trouvait exposé en plein à la lumière du bureau (les tubes de néon étant juste au-dessus de la table de Bunsen). Il n'y avait donc aucune raison possible pour que l'intérieur de la scène restât plongé dans le noir — et c'était cependant le cas. Bunsen tendit la main, et comme Stilwell ne semblait pas s'y opposer, il hasarda timidement un doigt au bord de la scène. Non. Il n'y avait là rien qui pût logiquement arrêter la lumière du bureau. Bunsen ne ressentit qu'un très léger picotement dans son index — mais si léger, que ce n'était peut-être qu'un effet de son imagination. L'expression « *ténèbres palpables* » lui passa par l'esprit et dispa-

rut avant même qu'il eût le temps d'y réfléchir. Stilwell ne fit aucun commentaire. (Peut-être n'avait-il rien remarqué ?) Il appuya sur un deuxième bouton, puis sur un troisième. La ritournelle égrena de nouveau ses notes cristallines (Bunsen estima que la boîte à musique se trouvait probablement logée dans le socle du théâtre) et le petit chien réapparut pour se remettre aussitôt à cabrioler. La minuscule silhouette semblait suivie par les feux de la rampe...

...A cela près, qu'il n'y avait pas de feux de rampe.

Rien que l'éclairage normal du bureau, l'obscurité totale de la scène miniature et la minuscule tache lumineuse qui accompagnait le chien dans ses pirouettes plus ou moins heureuses. D'un geste brusque, Bunsen avança encore une fois la main — et son doigt ne rencontra rien de palpable. Mais il ressentit de nouveau le très léger picotement (ce n'était donc pas une illusion) et la silhouette du petit chien parut s'estomper à l'endroit où l'index de Bunsen l'effleura. Il eut un frisson horripilé, comme lorsque l'on fait crisser un bâton de craie sur un tableau noir ou que l'on râcle du métal contre du ciment. Le dossier ouvert devant lui traitait d'un procédé destiné à réduire le pourcentage d'huile dans le jus de citron pressé — et tout cela lui semblait soudain à des milliers de kilomètres du spectacle qu'il avait sous les yeux.

— « Ahhh... Mr. Stilwell... »

— « Oui, monsieur ? »

Bien qu'il eût fort envie d'aller prendre un verre d'eau glacée au rafraîchissoir du bureau, Bunsen décida de passer outre. « Mmmm... Y a-t-il autre chose encore, ou simplement ce numéro de chien savant ? »

Mr. Stilwell sourit. « Oh ! après réglage en conséquence, on peut obtenir tout ce que l'on veut, voyez-vous. Absolument tout. Par exemple, des lions avec leur dompteur, des éléphants dressés, la Musique de la Marine de Guerre, de l'opéra, du théâtre parlé, des drames de vengeance... » Ici, Mr. Stilwell fit entendre encore une fois son petit gloussement. « Mais, n'est-ce pas ? mes moyens sont pour l'instant... assez limités. En fait... »

— « Très juste. Eh bien, c'est parfait, Mr. Stilwell. Ce que je viens de voir me suffit. »

Mr. Stilwell appuya successivement sur chacun des trois boutons. La tache lumineuse disparut. Le rideau retomba avec un faible bruit de tissu froissé. La musique s'arrêta. Et les deux hommes se regardèrent un instant sans parler — Stilwell avec son petit air suffisant, Bunsen visage de bois.

— « Et que proposeriez-vous pour votre invention ? » demanda enfin Bunsen. « J'entends, pour son utilisation pratique ? »

Les grosses lèvres de Mr. Stilwell se pincèrent, comme si le bonhomme réfléchissait avant de répondre. « Eh bien... disons pour commencer une source de distraction familiale. Ensuite peut-être, un instrument de publicité à mettre en vitrine... Tenez, parlons un peu de cette fameuse télévision dont (je n'exagère pas !) on nous rebat les oreilles depuis des années. » Et Mr. Stilwell se pencha vers Bunsen d'un air à la fois confidentiel et supérieur. « Eh bien, nous en sommes encore loin ! Qui sait même si nous en verrons jamais la réalisation ? Et ce n'est pas tout, Mr. Bunsen. Prenez encore les Anciens... » (En fait, le visage de Bunsen montrait qu'il ne savait pas du tout quels Anciens prendre, ni à quelle époque les prendre.) Mr. Stilwell eut un bon sourire. « Disons plutôt la Sagesse des Anciens. Le Continent Mu. L'Atlantide. Lémuria. Le vieux mythe des miroirs parlants... mais il vaudrait sans doute mieux que je ne m'écarte pas du sujet. Bref, mon siège est fait : une chimère, voilà ce que je pense, moi, de cette mirifique télévision. Mais mon petit théâtre vaut largement toutes les télévisions du monde — et le voici là, devant vous, bien palpable. » Et le bonhomme conclut, mi-sérieux, mi-plaisant : « Vous connaissez le proverbe : Un tiens vaut, ce dit-on... »

Bunsen acquiesça d'un signe de tête, puis : « Je ne vous demanderai pas de m'expliquer dès ce soir le principe sur lequel repose votre système, ni de me confier aucun schéma. La décision que prendra la S.E.I. d'accepter ou de refuser votre petit théâtre, vous vous en doutez, ne dépend pas uniquement de moi. »

Stilwell effectua un bref plongeon. « Je comprends, cher monsieur. Vous êtes naturellement tenu d'en référer à vos associés, à vos commettants. Je comprends très bien — et du reste, je ne m'attendais pas à plus pour aujourd'hui. Voyons... et si je vous laissais mon petit théâtre ? Pour le leur montrer vous-même ? Je pourrais repasser à vos bureaux... disons dans huit jours. Entendu ? Ah ! oui, que je n'oublie pas le fonctionnement. Rien de plus simple. Voyez, pour les boutons, de haut en bas : musique, rideau, spectacle, fin du spectacle, baisser du rideau, arrêt de la musique. Suis-je suffisamment clair ? Parfait. »

Bunsen essaya une fois les différents boutons et Stilwell lui montra comment ranger le petit théâtre dans son étui-mallette. Puis, après un dernier plongeon, le bonhomme prit congé. Avant même que la porte se fût refermée, Bunsen avait déjà commencé à rattraper le temps perdu. Tout le problème revenait à recueillir jusqu'à la dernière goutte de jus sucré sans laisser passer la moindre goutte d'élément amer. Il fallait donc que l'écorce...

*
**

Sa journée de bureau enfin terminée, Bunsen alla dîner à son petit restaurant habituel, puis reprit sa voiture pour gagner Westchester, où habitait Nicholas Black. Il s'agissait de Nicky Black, le fameux Nicky du temps de la Prohibition, cette Expérience pétrie de Bonnes Intentions. Black était maintenant « retiré des affaires », plus riche que jamais, et aussi respectable qu'on le pouvait souhaiter à Washington — encore que ses habitudes personnelles n'eussent en rien souffert de son nouveau mode de vie et de la soixantaine approchante. Nicholas Black était le plus gros actionnaire de la S.E.I. — et n'avait pas lieu de s'en plaindre.

Pendant qu'il traversait le Bronx, Bunsen envisagea soudain la possibilité de prendre Stilwell au passage pour l'emmener jusque chez Black. Se fiant à l'inspiration il tourna sur sa gauche et roula vers l'adresse que mentionnait la fiche remplie en début d'après-midi par la réceptionniste. Il y arriva bientôt. C'était une maison en bois de deux étages avec mansardes. La rue semblait d'ailleurs presque uniquement composée de ce genre de constructions, d'aspect assez minable et toutes, depuis longtemps, transformées en appartements. Certaines présentaient des boutiques en rez-de-chaussée. Celle où demeurait Stilwell possédait dans sa cour un arbre manifestement très malade et sur le tronc duquel on avait cloué une pancarte annonçant MRS. MUNGO, CORSETS. Bunsen passa en revue les noms indiqués à la porte : Mungo, Goldberg, Mac Cooey, Hart, plus une étiquette parfaitement vierge sous laquelle, toutefois, une main malhabile avait coincé un papier avertissant un certain Joey que *Maman était partie voir tante Irma*. Or, d'après la fiche de la réceptionniste, Mr. Stilwell se prénommait Edgar — et c'était pourtant bien l'adresse qu'il avait donnée. Peut-être n'y demeurait-il qu'à titre de sous-locataire ? Bunsen haussa les épaules et appuya sur le dernier bouton, celui de Mrs. Mungo. Dans un sens, cette dame devait être une personnalité du coin. A elle d'en accepter les avantages et les inconvénients.

Bunsen attendit le bourdonnement de la minuterie, ouvrit la porte et vit une seconde porte ouverte à l'autre bout du corridor. Il en sortit d'abord un puissant arôme de saucisses aux choux en train de mijoter, puis une tête de femme dont les mâchoires semblaient mastiquer quelque chose. A voir cette tête, on aurait dit qu'elle sortait de chez un apprenti fabricant de poupées (et Bunsen se prit à chercher des bavures de colle forte sous la frange des cheveux filasse). « Mr. Stilwell, s'il vous plaît ? » Cette fois un corps suivit la tête, et le visiteur put constater que Mrs. Mungo n'usait pas de ses propres articles pour le beau sexe.

Elle déglutit, fronça les sourcils et fit un pas vers Bunsen. « Mais il n'habite plus ici, » dit-elle.

— « C'est pourtant bien l'adresse qu'il a donnée, » insista Bun-

sen pour la forme. Et il s'apprêta à tourner les talons. Comme la S.E.I. n'allait pas retenir l'invention du bonhomme, peu importait qu'il eût indiqué une adresse ancienne. A chacun ses petites manies cachottières ! En revanche, Mrs. Mungo ne semblait pas pressée de clore l'entretien. Elle procéda à un rapide nettoyage de dents avec sa langue et chaloupa jusqu'à la porte d'entrée.

— « Pas possible, » déclara-t-elle. « Ils ont déménagé tout de suite après les malheurs de Louise. »

Bunsen amorça un mouvement vers la sortie. Il ne tenait pas plus que cela à connaître les ennuis privés du ménage Stilwell, mais Mrs. Mungo avait enfin réussi à s'interposer entre lui et la porte. A moins de tenter une prise de judo, il ne restait plus qu'à demeurer sur place pour écouter.

— « Je me doute que vous les connaissez, je ne vous apprendrai donc rien de neuf, monsieur, mais tout de même... quelle affreuse chose, n'est-ce pas ? Et encore, moi je dis qu'il a très bien pris cela, oui monsieur, comme un vrai galant homme ! « Je te pardonne tout, Louise, » qu'il criait. Parce que je les entendais comme vous m'entendez, monsieur, d'une pièce à l'autre ! « Je te pardonne tout, » qu'il criait. « Tout a été de ma faute, je n'ai pas pu te donner ce que tu méritais ! » Oui, ça, il était le premier à le reconnaître. « Je te pardonne ! » Et elle, elle lui répondait, et il fallait entendre comme elle pleurait, comme elle sanglotait ! « Mais moi, » qu'elle disait, « moi, je ne pourrai jamais me pardonner ! » Elle sanglotait, oui monsieur !... Pour ce qui est de savoir où ils sont maintenant, je regrette bien, mais ils ne l'ont pas dit. » A cet endroit, une note de rancœur passa dans la voix de Mrs. Mungo. « Quand même, ils auraient bien pu, vu la façon dont nous nous connaissions, Louise et moi. C'est tout de même moi, monsieur, moi qui l'ai trouvée dans sa cuisine, la tête dans le fourneau à gaz ! » La main de Mrs. Mungo tamponnait l'endroit où se situait jadis sa poitrine. « J'avais entendu le petit chien qui gémissait, alors je suis passée à travers la fenêtre. Et vous pouvez croire que si, moi, je... »

Mais Mrs. Mungo en avait trop dit, beaucoup trop dit, et comme elle venait de se déplacer mal à propos, laissant un passage suffisant entre elle et le mur, Bunsen parvint à se faufiler vers la porte. « Je suis désolé de vous avoir dérangé, » dit-il avec beaucoup de sincérité. Puis il fila à grands pas, dans la crainte de se voir coursé et ramené de force par Mrs. Mungo. Qu'avait donc bien pu faire Louise de si affreux ? Quelque menu larcin au supermarché du coin, sans doute : une demi-livre de bacon que l'on glisse subrepticement dans le réticule, mais pas assez prestement pour échapper

aux sbires du magasin. Au surplus, bon sang ! Bunsen n'en avait cure.

Il embraya à destination de Westchester.



Comme tout le monde, Nicholas Black avait une grande maison confortable et bien entretenue dans une banlieue où les grandes maisons bien entretenues ne manquent pas. Un couple de serviteurs discrets, qui assuraient à eux seuls tous les soins domestiques, vivaient avec lui Black n'avait du reste pas de parents proches.

Il accueillit Bunsen d'un « Salut, Ed ! » bien senti et remarqua tout de suite la mallette que portait le visiteur. « Tu aurais pu demander un coup de main à Carl. C'est un truc que tu as l'intention de me montrer ? »

— « Quand on aura terminé les comptes, oui. » Bunsen promena un regard appréciateur à travers la vaste pièce luxueusement meublée et fut tout aise de constater qu'il n'y avait ce soir-là nulle trace de ces aimables visiteuses dont la rencontre n'était pas prévue pour lui. Nulle paire de gants ne traînait sur le sofa, nul sac à main de prix sur le fauteuil, aucune étole de vison. Trois ou quatre mois plus tôt, Bunsen s'était trouvé tout bête en voyant dans un coin une paire d'escarpins d'un modèle bon marché. Nicholas Black n'était pas du genre à s'intéresser aux femmes qui achètent des escarpins marrons à Prisunic. Du reste, les chaussures n'étaient plus là quand Bunsen avait pris congé.

Une heure s'écoula, entièrement consacrée au bilan mensuel de la S.E.I. Puis Bunsen repoussa les papiers en vrac. « Et maintenant, » proposa Black, « tu vas prendre un petit quelque chose avant de me faire voir ce qu'il y a dans cette mallette. » Pour sa part, il ne buvait jamais quand il était question de finances. Le verre fut bientôt rempli et accepté par Bunsen qui le vida à moitié avant de sortir le petit théâtre.

— « Ce que tu vois là est l'œuvre d'une espèce d'original qui prétend que la télévision est une chimère. »

Black émit un grognement. « Tout ce que je souhaite, moi, c'est que nous mettions de l'argent dans cette chimère, » répondit-il. « Elle inondera le marché avant que beaucoup de gens s'y attendent. »

Le théâtre miniature était maintenant prêt à fonctionner, et Black montrait la mine déconfite du chat qui vient de rater le canari. « Ce qui m'intéresse avant tout, » reprit Bunsen, « c'est

l'éclairage. » Il appuya sur le bouton qui commandait le lever de rideau. « Ou plutôt le système employé pour laisser la scène dans le noir... Tiens, veux-tu diriger la lampe en plein dessus ? Là... tu vois ? La scène reste complètement obscure. Je ne sais pas si tu te représentes l'usage que l'on pourrait tirer du procédé ? Eclairer seulement un secteur donné en laissant tout le reste de la région dans le noir. »

Black hocha lentement la tête et concentra toute son attention sur le petit théâtre. Bunsen déclencha la musique, puis pressa le troisième bouton pour faire commencer le numéro de cabrioles.

— « Ce chien n'offre aucun intérêt, » ajouta-t-il.

— « Quel chien ? » demanda Black. Mais Bunsen ne trouva rien à répondre, car il n'y avait nulle trace de chien sur la scène. En revanche, il voyait un minuscule personnage — un homme tout habillé en vert — qui dansait, ou plutôt, qui effectuait des gambades entremêlées d'entrechats. Autant qu'on en pouvait juger d'après la silhouette, l'homme n'était plus très jeune. Et son visage apparaissait masqué.

— « Je pense qu'il doit tenir le rôle de Robin des Bois. » Le minuscule personnage arborait en effet une toque garnie d'une plume, et on lui voyait un arc et un carquois en bandoulière. « C'est drôle... la dernière fois, c'était un numéro de chien... Au fait, il m'a dit qu'après réglage on pouvait obtenir n'importe quoi... Tiens, regarde le spot lumineux. Tu le vois ? »

Black repoussa Bunsen d'un geste impatienté. « Mais oui, mais oui. » Sur la scène miniature, une deuxième silhouette humaine venait soudain d'apparaître.

— « S'il s'agit de la Belle Marian, » plaisanta Bunsen, « elle me semble un tantinet boulotte pour le rôle. »

Avec des gestes lents et maladroits, les deux minuscules personnages effectuèrent toute la danse. Puis ils se saluèrent l'un l'autre, ôtèrent leurs masques et s'approchèrent de la rampe pour saluer le public. Bunsen se pencha davantage. Il venait soudain de remarquer les chaussures que portait la femme. Une paire, semblait-il, d'escarpins marrons. Alors il chercha à mieux distinguer leurs visages.

Les mots se formèrent dans son esprit. Mais bon sang ! c'est lui... Toutefois, la minuscule figure n'avait plus, ou presque plus, son expression suffisante. Les traits semblaient maintenant figés par la peur ou la haine, un rictus découvrait les dents... Déjà Bunsen se détournait du petit théâtre pour avertir Black, mais avant même qu'il ait pu traduire en paroles ses pensées, il vit son compagnon partir en avant, s'effondrer vers la table, le visage violacé.

— « *Louise !* » hurla Nicholas Black.

Tout se passa ensuite à la vitesse de l'éclair. La danseuse minuscule se couvrit la face d'une de ses mains, tandis que l'homme en vert saisissait son arc et y ajustait une flèche prise à la même seconde dans son carquois. Bunsen ne sut jamais si le trait partit vraiment, car il lança aussitôt son poing en avant et envoya le théâtre rouler sur le tapis. Mais quand il se tourna de nouveau vers Black il le vit immobile dans le fauteuil, les yeux grands ouverts, la bouche béante...

*
**

« Je l'avais pourtant bien prévenu ! » ronchonna le docteur un peu plus tard en retirant son stéthoscope. « Combien de fois ne lui ai-je pas répété qu'il ne pouvait plus continuer comme il le faisait... à se croire toujours un jouvenceau ? Mais il n'en faisait qu'à sa tête. Il riait ou me fichait à la porte, suivant qu'il était bien ou mal luné ! « Je fais ce que je veux, mon cher, » me disait-il. Eh bien, qu'il l'ait voulu ou non, il n'a pas tardé à faire sa valise. Vous me dites qu'il est tombé comme une masse ? Ça n'a rien de surprenant. »

Le jour se levait quand Bunsen put enfin partir. Une fois chez lui il déballa une nouvelle fois le petit théâtre et appuya sur les boutons. Mais en vain. Rien n'apparut sur la scène. De guerre lasse, il prit un couteau et un tournevis et réussit à ouvrir le socle. Il n'y trouva rien — du moins, rien qui ressemblât de près ou de loin à un mécanisme quelconque : une simple plaque d'ambre, un cristal qui provenait peut-être tout bonnement d'un vieux poste de radio, une fiole de mercure qui avait dû se briser quand Bunsen avait fait tomber le théâtre, deux ou trois longues tresses de cheveux blonds, et c'était tout. Autant dire rien, ce qui s'appelle rien...

Les détectives privés au service de la S.E.I. ne retrouvèrent aucune trace des Stilwell. Tout porte à croire qu'ils étaient retournés d'où ils étaient venus — de ce monde minable où l'on végète dans de pauvres appartements meublés, où l'on reprend espoir à chaque emploi nouveau (« Tenez, monsieur, un de nos représentants s'est fait 125 dollars la semaine dernière en vendant nos Produits Watkins !), où l'on disserte à perte de vue et avec redondance sur la Sagesse des Anciens, et où un puissant arôme de saucisses aux choux vous protège de la curiosité d'autrui...

Quant à ce qui s'était passé exactement entre Nicholas Black et les Stilwell, on ne put jamais aller plus loin que les conjectures. Il fut impossible de trouver le moindre indice valable.

Depuis lors, Bunsen s'est vainement efforcé de remettre le théâtre miniature en état. Il a essayé de remplacer la fiole de

mercure. Souvent, toutes portes closes, il passe des heures à ausculter l'appareil, à presser les boutons les uns après les autres. Il y perd ses peines. Les années ont passé. Le temps file. Il en arriverait presque à se persuader que rien de tout cela n'est vrai, et pourtant il sait bien qu'il n'a pas rêvé. Mais le théâtre d'Edgar Stilwell a donné une seule fois en représentation un « drame de vengeance » — et son rideau ne s'est jamais relevé depuis.

Traduit par René Lathière.
Titre original : Mr. Stilwell's stage.

ENVOIS DE MANUSCRITS

En raison de l'abondance des manuscrits français que nous recevons et du nombre de nouvelles retenues pour les numéros à venir, nous prions les auteurs de *bien vouloir s'abstenir désormais, et jusqu'à nouvel ordre,* de nous en adresser.

Nous nous excusons à l'avance de ne pouvoir répondre à ceux qui ne tiendraient pas compte de cette recommandation.

Rappelons également que les manuscrits non retenus ne sont pas rendus, sauf s'ils ont été accompagnés de timbres.

P. M. HUBBARD

La brique d'or

Peut-on faire du neuf avec du vieux ? En musique, un Stravinsky s'inspirant successivement — et entre autres — de Bach, Pergolèse, Tchaïkovsky et Rossini, les a recréés et a fait du Stravinsky. Dans le fantastique classique, le nom de Montague Rhodes James est resté inégalé. Mais on voit ici P.M. Hubbard, auteur contemporain, écrire un récit qu'aurait pu signer Montague James s'il vivait de nos jours. Nous avouons pour notre part trouver passionnants et fructueux ces échanges entre l'ancien et le nouveau.

PENHARROW est un de ces petits villages de pêcheurs comme on en trouve tant sur les côtes de Cornouailles. Il y a longtemps que ses habitants n'attendent plus rien de la mer. Certes elle est toujours là, et le port est là, lui aussi, ceinturé de ce même granit dont sont bâties les maisons aux toits d'ardoises du pays, lourdes comme du plomb. Il y a bien quelques bateaux dans le port, et il leur arrive de prendre la mer quand il fait beau. Certains d'entre eux poussent même le zèle jusqu'à pêcher des maquereaux et des homards qui leur rapportent quelque argent. Mais, là n'est pas la véritable source de revenu. C'est de la ville que vient l'argent, de Londres, de Birmingham, de Manchester, où on gagne des fortunes qu'on vient dépenser à Penharrow. On a l'âme encore bien naïve en Cornouailles. On remercie le Ciel de ses bienfaits et on ne cherche pas plus loin. Les habitants de Penharrow, tout comme les autres, ont le commerce dans le sang, mais ils ont su maintenir, malgré tout, les qualités traditionnelles. C'est ainsi qu'ils traitent leurs visiteurs avec courtoisie et équité, car on est hospitalier en Cornouailles, même lorsqu'il s'agit d'argent. Les touristes de Londres, de Birmingham ou de Manchester aiment bien en avoir pour leur argent, et c'est pourquoi, ils retournent avec plaisir à Penharrow, et il en sera toujours ainsi, tant que la Cornouailles gardera sa simplicité et saura se défendre des ambitions dangereuses.

Un après-midi — c'était le Vendredi Saint — ma famille partit faire une excursion dans les collines et je restai seul pour la journée. Si je parle de ma famille, c'est que cela fait sérieux, cela rassure en quelque sorte et donne plus de poids à mes paroles. Quoique, à y bien réfléchir, le mariage soit plutôt une bonne école pour ce qui est de déguiser la vérité. J'allais sortir le canot et irais flâner dans les baies des alentours. Et, ma foi, s'il faisait assez chaud, je me risquerais à nager un peu.

Quand le soleil brille sur la Cornouailles, l'air y est délicieusement doux à Pâques, mais le Gulf Stream ne s'y fait guère sentir, et il n'y a que des masochistes ou des gens d'esprit particulièrement aventureux pour prendre un bain à cette saison. Je ne suis ni l'un ni l'autre, aussi préférais-je flâner à ma guise dans mon bateau, ce qui me permettrait de songer d'avis, selon mon humeur. C'est pourquoi, l'idée d'aller canoter dans une baie toute proche me souriait tout particulièrement.

J'aperçus le dundee, au moment où je sortais du port. Il était muni d'un moteur, mais la grand'voile et l'artimon étaient ferlés aux mâts et il y avait un foc roulé à l'avant. C'était vraiment un beau bateau. Tout noir, même le toit de la cabine. Il devait bien faire dans les vingt tonnes. Peut-être lui trouvais-je alors quelque chose de sinistre, mais je me souviens surtout avoir pensé qu'il n'avait pas du tout l'aspect d'un bateau de plaisance, mais bien plutôt celui d'un navire où l'on vit et où l'on travaille. Et il avait un je ne sais quoi d'inquiétant. Un marin d'occasion tel que moi ne doit perdre aucune possibilité de s'instruire, aussi me dirigeai-je de son côté.

J'en étais encore assez loin lorsque je m'aperçus qu'il s'était arrêté. Un homme sortit du cockpit, courut à l'avant et mit l'ancre juste au moment où le reflux entraînait le bâtiment. Le câble se tendit et le bateau, arrêté dans son élan, se mit à se balancer doucement. La manœuvre avait été accomplie avec dextérité et compétence. J'étais assis au milieu de mon canot, la barre en mains, l'avant à bonne profondeur dans l'eau. Je sais qu'il est amusant de s'asseoir à l'arrière et de faire lever le nez à son canot, mais je n'en vois pas l'intérêt, et il y a belle lurette que j'ai passé l'âge de faire l'imbécile dans un bateau ou ailleurs. A l'avant du dundee, l'homme me regardait venir.

Ce fut une de ces étonnantes rencontres de l'âme comme il en arrive quelquefois avec des inconnus. Je m'avançais vers lui, et il me regardait venir, et l'eau verte battait les flancs de son navire à une cadence égale. Si je m'écartais de ma route, j'aurais l'air de vouloir l'éviter, si je continuais sur ma lancée, il me faudrait longer le bâtiment et engager la conversation. Et je n'aurais voulu faire ni l'un ni l'autre.

L'homme était entièrement vêtu de noir. On ne voyait que ses

mains et sa figure qui étaient étonnamment blanches. Je ne veux pas dire que c'était un « homme blanc » dans le sens racial du terme, je veux dire qu'il était absolument pâle : sa peau était livide, dénuée de toute couleur, si bien que ses yeux semblaient deux trous d'ombre, de même que ses narines qui m'apparurent comme deux cavités noires dans un mur blanc quand il leva la tête. Cela semblait curieux pour un homme vivant sur un bateau. Je ne vois plus aussi bien de loin que lorsque j'étais jeune, mais je remarquai pourtant qu'il avait le visage mince, les traits fins, et les cheveux coupés très courts. Soudain, la solution m'apparut clairement. J'allais l'éviter et je lui ferais un signe cordial de la main tout en m'éloignant.

Je ne me souviens pas si j'en étais encore loin, lorsque, brusquement, il sourit en me regardant. Et je ne m'écartai pas. Le sourire avait tracé une ligne sombre comme une profonde déchirure dans le blanc visage immobile. Et ce sourire, qui, pourtant, n'avait rien de séduisant, m'attira avec autant de force que si l'homme m'eût appelé. Maintenant, je ne pouvais éviter la conversation. Son visage m'apparaissait de plus en plus nettement, mais ne semblait pas plus beau pour autant. Je m'avançai aussi près que possible, et immobilisai le canot.

— « Voulez-vous acheter une brique d'or ? » dit-il d'une voix légèrement aiguë en se penchant par-dessus bord.

Je m'accrochai au câble de son ancre, et mon petit canot se balança doucement. Je levai la tête et nos regards se rencontrèrent. J'eus alors l'impression qu'il ne m'avait pas quitté des yeux depuis qu'il m'avait aperçu. Il ne cessait de sourire. Il était absolument blanc.

— « Je pourrais vous troquer cet or contre des actions sur un puits de pétrole très riche et encore inconnu, » proposai-je. « A moins que je vous donne un collier de perles dont je veux me défaire. Nous trouverons bien quelque chose. »

— « Attendez, » dit-il sans que son sourire eût changé, et il s'éloigna.

Il devait y avoir des écoutilles à l'avant, car il ne revint pas par le pont. Il me tendit un paquet, de la forme d'une brique, mais nettement plus petit. L'objet était soigneusement enveloppé dans un fort papier brun et attaché d'une sorte de corde épaisse, grosse comme la mèche d'un fouet.

« Attention, » dit-il, « c'est lourd, tenez-le bien. »

C'était en effet si lourd que je faillis le laisser échapper. Avec effort, je déposai l'objet sans encombre dans le fond du canot entre mes pieds. Je relevai la tête. L'homme ne souriait plus, mais semblait vouloir continuer la conversation.

« Vendez-le pour le mieux et donnez-m'en la moitié, si vous voulez. Pas la peine de faire un reçu. »

— « Pourquoi n'allez-vous pas le vendre vous-même ? » demandais-je.

J'aurais voulu être à cent lieues, mais je ne pus m'empêcher de poser cette question tant elle me semblait évidente.

— « Je ne peux pas quitter le navire, » répondit-il, « pas pour le moment, du moins. Mais c'est très bien comme ça. Je sais que je peux vous faire confiance. »

Il n'y avait rien à répondre à ça.

— « Où croyez-vous qu'on puisse vendre une brique d'or à Penharrow ? » demandai-je après quelques instants de silence.

— « Nulle part, mais à Clanbridge, ce sera facile. Essayez Clanbridge demain. Je reviendrai ici lundi vers cette heure-ci. »

— « Puis-je vous faire quelques courses ? Avez-vous besoin de sucre ou de conserves ? »

— « Non merci. Seulement l'argent. J'ai tout ce qu'il me faut. »

— « Bien, » dis-je après quelques instants. « Je vous comprends car moi aussi, j'en suis exactement au même point. J'ai tout ce qu'il me faut, mais je n'ai pas d'argent. »

— « A lundi, donc. »

Il disparut. Je lâchai le câble et m'éloignai. J'étais déjà loin quand je réalisai soudain que je ne savais pas le nom du bateau noir.

La baie était déserte et le soleil tombait droit sur l'eau transparente et verte. Je coupai le moteur et laissai glisser le canot avec le flux jusqu'à ce que l'avant fût profondément enfoncé dans le sable. L'arrière flottait sur cinquante centimètres d'eau. Je quittai mes chaussures et roulai mes jeans au-dessus de mes chevilles (il ne faisait pas encore assez chaud pour sortir en short). Je ne pensai au paquet que lorsque je fus debout, et me penchai en avant pour le ramasser. Pour la seconde fois, son poids me surprit et je vacillai. Le bateau pivota sur lui-même et se balança violemment. Je lâchai le paquet et tombai assis lourdement au milieu du canot, tandis que la brique d'or s'enfonçait d'un seul coup dans l'eau. Je ne peux vraiment pas décrire cela d'une autre manière. Normalement, si on laisse tomber un paquet dans la mer, il frappe la surface dans une gerbe d'eau et flotte un moment avant de s'enfoncer doucement, surtout dans l'eau de l'Atlantique qui est très dense. Mais ce paquet-là tomba sur le sable comme s'il n'y avait pas eu de liquide. Je le voyais très nettement ; l'air sortait en gargouillant des plis du papier.

Je le retirai et le transportai jusque sur la minuscule plage. Puis, je m'escrimai sur les nœuds. La corde mouillée rendait l'opération difficile. Je ne coupe jamais une ficelle s'il y a le moindre espoir de défaire les nœuds. Le papier imbibé d'eau laissait voir

par endroit quelque chose de brillant. Enfin les nœuds cédèrent, et j'enlevai le papier. De nos jours, on ne manie plus guère l'or, et c'est bien dommage, car c'est sa beauté qui en a fait un symbole de richesse et l'étalon international de la valeur monétaire. Ce bloc était froid comme du marbre et semblait étonnamment dense. Cela avait bien l'air d'être de l'or, mais il m'était impossible de me prononcer.

Cette brique n'avait pas la taille de celles qu'on emploie actuellement, mais ressemblait plutôt par ses dimensions à ces petites briques romaines qu'on a découvertes dans les ruines de Verulamium, et dont on a construit la tour rose de l'Abbaye de Saint-Alban. Ce n'était pas vraiment lisse. La surface présentait un grain assez gros, un peu comme du bois. Je m'emparai de cette idée et m'y agrippai désespérément (mon incrédulité avait été repoussée jusque dans ses derniers retranchements et cela ne me plaisait pas). Je me mis donc à penser avec obstination que c'était un bloc de bois, maquillé en brique d'or et lesté de plomb. Je nageai un peu, si préoccupé que je ne remarquai même pas que l'eau était dangereusement froide bien que le soleil fût éblouissant. Quand je me décidai à regagner Penharrow, le dundee avait disparu.

Je mis le paquet dans un tiroir de ma commode, et, jugeant que cela ne concernait en rien ma femme, je ne lui en dis pas un mot. Il m'eût été impossible de faire partager à qui que ce fût mon excitation mentale. Plus tard, j'allai prendre dans le coffre de la voiture une scie à métaux que j'y avais vue traîner ; puis je m'enfermai le plus secrètement possible, et, sûr de ne pas être dérangé en un tel lieu, sciai un coin du bloc. La lame entama le métal sans faire le moindre bruit. Le bloc entier paraissait bien être de l'or et présentait toujours le même grain. Je recueillis soigneusement la sciure précieuse sur un papier, en fis une boule que je jetai dans la cuvette des w.c. avec une nonchalance superbe.

Clanbridge fait figure de ville importante en Cornouailles. J'y emportai la minuscule pyramide que j'avais sciée et allai la déposer sur le comptoir d'un respectable joaillier qui vendait des bagues de fiançailles et des montres suisses.

— « Pouvez-vous me dire ce que c'est ? » demandai-je. « Je veux dire : quel métal est-ce ? »

Un jeune homme brun au regard intense, vêtu à la mode de Londres, mais ayant gardé une pointe d'accent local, prit une loupe, examina soigneusement la pyramide.

— « C'est de l'or, » murmura-t-il enfin. « C'est ce que vous pensiez ? »

— « Je voulais en être sûr. »

Il appela un vieux monsieur que j'avais aperçu dans le fond du magasin et dont les yeux brillaient de la même flamme inquiète.

— « Mr. Tremayne, » dit le jeune homme. « Ce monsieur voudrait savoir si c'est bien de l'or. »

Mr. Tremayne me jeta un regard pénétrant et se retira avec mon échantillon dans une petite arrière-boutique. Il revint bientôt, portant la pyramide dans le creux de sa main. Son visage était grave.

— « C'est de l'or, » dit-il, « de l'or très pur en vérité. Pas de l'or de joaillier, comprenez-vous. Il est trop fin et trop cher. »

Il me rendit mon bien, attendant mes explications.

— « Ça vaudrait combien ? » demandai-je.

Il me donna le poids exact de mon échantillon et le cours de l'or. Etant donné le train de vie modeste que nous menions, nous aurions pu en vivre pendant pas mal de temps.

— « Il y a du sel sur la surface, » dit le joaillier. « On l'a trouvé en mer, je suppose. »

J'acquiesçai d'un signe de tête, mais ne répondis pas. Je voyais très bien où il voulait en venir. La Cornouailles a recueilli sur ses côtes au cours des siècles plus de trésors qu'aucune autre côte au monde, et le vieux rêve tient toujours. Actuellement, on pense encore aux épaves gorgées de richesses et aux gallions espagnols échoués dans quelque fond. Je me demandais maintenant si telle n'était pas l'explication. Peut-être l'homme à la peau blanche avait-il trouvé un trésor et cherchait-il à l'écouler sans attirer l'attention. Mais cela laissait la porte ouverte à de nombreuses questions.

Je remerciai poliment Mr. Tremayne et partis sans explications. C'était cruel de le laisser ainsi sur sa faim, mais je n'avais pas le choix. J'avais encore plus envie de savoir que lui. Je me demandais s'il en parlerait, mais cela n'avait guère d'importance, de toute façon.

Je fis un calcul approximatif pour déterminer le poids et la valeur de la brique entière et parcourus Clanbridge à la recherche d'un joaillier important et moins respectable que Mr. Tremayne. Enfin, je trouvai exactement ce qu'il me fallait. C'était une petite boutique de Tregantle Street. L'homme sortit de derrière son comptoir, rasant les murs et l'œil fuyant. Je posai la brique devant lui, annonçai son poids et demandai le prix qu'on m'en offrait. Il ne répondit pas à cette dernière question, mais discuta du poids. Nous pesâmes l'objet sur une balance ordinaire. Je l'entendais haleter à côté de moi pendant tout le temps que dura l'opération. Au premier prix qu'il me proposa, je lui dis que c'était pure folie, et, après maint atermoiement, acceptai une somme égale aux deux tiers de sa valeur. Il avait l'argent sur lui... des billets crasseux mais authentiques. Je fourrai le paquet dans ma poche et quittai

le marchand qui haletait plus fort que jamais. Ce doit être le seul qui ait gagné quelque chose dans cette affaire.

Le lundi après-midi, j'allai retrouver le bateau noir, amarré au large de la baie. C'était une mer d'huile et il y avait juste assez de brise pour pousser mon canot. Le soleil était brillant et presque chaud. Je n'ai rien d'un marin, mais je suis bon timonier. Le reflux m'entraînait vers l'ouest au large de la baie, et il me fallut une bonne demi-heure de manœuvres pour réussir à placer le canot le long de la coque du dundee sans faire le moindre bruit et sans le heurter. On aurait entendu voler une mouche.

Il n'y avait pas signe de vie à bord. Je m'apprêtais à appeler, quand je me souvins que je ne savais pas le nom du bateau noir, car il n'était pas inscrit sur la coque. J'amarrai le canot, et quand je montai à bord du dundee, mon élan fit s'éloigner ma coquille de noix, le câble tendu à bloc. Je regardai avec déplaisir la distance qui maintenant m'en séparait. Le navire me donnait bel et bien la chair de poule. Tout y était propre, clair et parfaitement entretenu, mais il n'y avait personne et une odeur anormale flottait dans l'air. Les écoutilles étaient fermées.

J'étais pieds nus, et je m'aperçus soudain que je m'avançais vers le cockpit sur la pointe des pieds. Ce fut seulement quand j'y arrivai que j'entendis un bruit lointain et étouffé. C'était une sorte de bourdonnement aigu et ininterrompu. J'eus l'impression que c'était bien une voix humaine, mais le langage, lui, n'avait rien d'humain, à ce qu'il me semble. Je réalisai sans émotion aucune que mes cheveux s'étaient dressés sur ma tête. J'avais lu cela dans des histoires d'épouvante, mais je ne l'avais jamais expérimenté moi-même. Une nausée me tordait l'estomac. Parfois, dominant le bourdonnement, j'entendais la voix aiguë et nette de l'homme à la peau blanche, bien qu'il me fût impossible de comprendre les paroles. Cela n'avait pas l'air d'être de l'anglais. Je sortis les billets de ma poche et posai le paquet entier sur le surbau du cockpit. Je ne voulais pas en garder un sou. Je m'apprêtai à repartir, lorsque l'écoutille avant s'ouvrit brusquement, et l'odeur la plus effrayante que j'aie jamais sentie me monta aux narines, me suivant jusque sur le pont bien lavé et inondé de soleil. J'ai vécu des années aux Indes et j'ai fait la guerre dans l'infanterie, mais, jamais, jamais je n'aurais imaginé quelque chose de semblable. Mon corps se révoltait tout entier, et mon esprit instinctivement se défendait comme s'il se fût trouvé devant l'incarnation même du mal.

L'écoutille principale s'ouvrit derrière moi, et j'entendis la voix de l'homme à la peau blanche. Il jurait. Puis une tête et des épaules émergèrent : une tête et des épaules qui semblaient revenir d'un tombeau. C'était un homme, du moins je le suppose. De rares poils de barbe étaient disséminés sur son visage, et ce visage était

complètement desséché. Seuls le crâne et les os frontaux semblaient tenir encore. Partout ailleurs, l'ossature s'était affaissée, le faisant ressembler à un ballon crevé qui s'enfonce et s'aplatit par endroits.

L'homme blanc surgit, me bouscula et poursuivit l'être en brandissant une barre de fer. « *Redde baculum, redde bacculum,* » cria-t-il d'une voix menaçante. Les yeux qui se levèrent vers lui étaient sombres, brillants et absolument semblables à ceux d'un singe. Il y eut un bruit de vêtements froissés et l'odeur se fit plus forte. Je la reconnus alors ; c'était une odeur de pourriture. De ce tas de vêtements couverts de motifs colorés émergea une sorte de patte de lézard serrée sur un bâton blanc, semblable à la baguette d'un chef d'orchestre.

L'homme à la peau blanche leva la barre de fer. Mais j'attrapai son bras par-derrière et le tirai vers moi. Nous tombâmes ensemble sur le pont et j'entendis l'écoutille se refermer. L'air redevint respirable. L'homme à peau banche se dégagea et sauta sur ses pieds. Il resta là, debout, immobile devant l'écoutille fermée, avec le regard désespéré d'un homme arrivé aux limites du désespoir. La sueur perlait sur son visage de cire et il y avait un peu de salive au coin de ses lèvres livides. Il reprit son souffle et parla d'une voix faible et plus aiguë encore qu'à l'ordinaire.

— « Allez au diable. Pourquoi a-t-il fallu que vous vous en mêliez ? »

— « Vous alliez lui écraser le crâne avec ça, » dis-je désignant la barre de fer.

— « Mais comprenez donc, » s'écria-t-il d'une voix tremblante d'émotion, presque au bord des larmes, « comprenez donc, il est à moi, il m'appartient. Depuis quatre cents ans, » ajouta-t-il sans emphase, comme s'il énonçait un fait anodin.

Nous étions debout l'un en face de l'autre, lui et moi, sur le pont lavé de soleil, sur ce navire noir qui se balançait doucement, tandis que le doux clapotis des vagues sur la coque parvenait à nos oreilles. C'était les seuls bruits : cela et sa respiration haletante. Et il y avait cette phrase absurde. Ma raison se rebellait.

— « Quatre cents ans, non, non, ce n'est pas vrai ! »

— « Si, » dit-il, « ma famille. Ils l'ont ramené du Levant. Ils avaient découvert ce qu'il savait faire. Tout le monde s'y efforçait plus ou moins à cette époque-là. Mais lui savait. Depuis, il ne nous a pas quittés. Mais on ne peut pas lui faire confiance. Vous avez pu vous en rendre compte. Il ne veut pas faire son travail. Il faut que je l'y force. Il commence à se faire vieux, vous savez. »

Je pensai au crâne effondré, aux yeux simiesques.

— « Il *est* vieux. Pourquoi ne le laissez-vous pas mourir en paix ? »

— « Mourir ? » cria-t-il la voix vibrante d'exaspération. « Et

pourquoi mourrait-il alors que ça fait quatre cents ans que nous le gardons avec nous. »

— « Que vous le gardez prisonnier. Et pourquoi dans ce navire ? »

— « Mais à cause de l'eau. L'eau... Vous ne comprenez donc pas ? Nous ne pouvons pas le garder à terre. »

J'étais toujours immobile en face de l'homme à peau blanche sous le soleil de Cornouailles, et il essayait le plus sérieusement du monde de m'expliquer le point de vue du patron d'un alchimiste qui avait trouvé le grand secret alors que les autres inventaient par erreur la porcelaine, la poudre à canon ou le sulfate de soude, et dont le plus grand exploit maintenant était d'être encore en vie.

Un rayon de lumière plus intense me fit cligner les yeux, et je m'aperçus que le soleil se reflétait sur le toit de l'écoutille qui manitenant étincelait, jaune comme de l'or, brillante comme un miroir.

L'homme le remarqua en même temps que moi. Il haleta, puis bondit, et disparut dans le cockpit, la barre de fer à la main. Il y eut un moment de silence, puis une horrible cacophonie : des coups sourds et ce bourdonnement inhumain, et la voix aiguë de l'homme à peau blanche parlant ce langage que je n'avais jamais entendu. Puis je l'entendis crier : un long cri inarticulé, de pure terreur, qui s'arrêta brusquement comme si un trappe s'était refermée sur le son, l'étouffant à jamais.

Le silence se fit à nouveau. Je savais que l'écoutille allait s'ouvrir de nouveau, livrant passage à cet être de cauchemar. Je courus jusqu'au câble qui retenait mon canot. Le nœud s'était malheureusement resserré. Je me cassai un ongle. Je m'agenouillai et me mis au travail, pleurant d'exaspération. C'est alors que je réalisai que le navire avait cessé de se balancer et s'enfonçait lentement. Je regardai mon canot en dessous de moi.

Enfin, le nœud céda brusquement. Je tirai le canot vers moi, m'y jetai et poussai de toutes mes forces sur la coque du dundee qui ne dépassait plus guère la surface. Puis je me mis à ramer avec l'énergie du désespoir pendant une vingtaine de mètres. Alors je m'arrêtai et regardai du côté du bateau noir.

Il sombrait verticalement, d'un seul mouvement tranquille, comme si quelque force monstrueuse eût été en train de le tirer au fond, avec une puissante régularité. Et il étincelait au soleil. Quand l'eau fut au niveau du pont, l'écoutille avant s'ouvrit et quelque chose de sec comme une feuille morte sortit et resta là, accroupie.

Je me souvins alors, qu'une fois, quand j'étais petit, j'avais jeté un vieux morceau de brique dans une rivière. Elle était poreuse et pleine d'air. Les trous minuscules pompaient l'eau lentement. Quand elle s'enfonça, une araignée sortit d'une crevasse et resta là,

balançée par le mouvement de l'eau, trop légère pour sombrer. Elle avait filé vers le bord en glissant sur la surface liquide.

Comme je l'ai dit, l'eau est profonde au large de la baie de Penharrow, et le haut mât du dundee étincelant disparut silencieusement et complètement dans les eaux vertes. Il n'en resta rien, si ce n'est un étrange tas de vêtements rougeâtres qui flottait en tournoyant à la surface de l'eau. Je le regardai, m'attendant à le voir sombrer d'une minute à l'autre, quand, soudain, il remua et s'éloigna, grattant de ses griffes la surface de cette eau verte, trop propre pour accepter de l'engloutir.

Je ne crois pas que je reviendrai à Penharrow cet été. Je trouverai bien un moyen de persuader ma famille qu'il est grand temps pour nous d'essayer un autre endroit. Je n'ai aucune envie de faire du bateau ou de nager dans ces eaux-là. Et s'il m'arrive d'aller à Clanbridge, je ne veux pas risquer d'y rencontrer Mr. Tremayne ou le joaillier au regard sournois de Tregantle Street. J'aimerais pourtant savoir si on parlera alors d'un certain navire au trésor, échoué au large de Penharrow sous les falaises. Et s'il se trouve quelqu'un qui s'y intéresse assez pour entreprendre des recherches, je pourrai lui montrer un endroit qui vaudrait la peine d'être fouillé. Mais l'eau y est profonde et les courants puissants. Ce n'est pas un amateur qu'il faut pour ce genre de travail, mais un plongeur professionnel muni de l'équipement nécessaire. Il trouvera, si je ne me trompe, un navire de vingt tonnes tout en or, et, quelque part à bord, un homme également en or, une longue barre d'or à la main, la bouche grande ouverte. Et le plongeur peut bien garder tout cela pour lui s'il le désire, ce n'est pas moi qui irait lui en réclamer la moindre parcelle. Navire d'or ou navire de bois, cela m'importe peu, et je ne veux plus en entendre parler.

Traduit par Christine Renard.
Titre original : The golden brick.

JEAN CASSOU

La fille du roi d'Angleterre

Nous avons déjà révélé (voir *Fiction* 109 : *Le monstre*) la parenté de certains écrits de Jean Cassou avec l'insolite ou le fantastique. Cet excellent écrivain, connu surtout comme romancier et historien, est en effet l'auteur de trois recueils de nouvelles qui rentrent dans notre domaine : *Sarah, De l'Etoile au Jardin des Plantes* et *Les enfants sans âge*. C'est avec plaisir que nous pouvons vous offrir un second texte illustrant cet aspect de son œuvre.

A Jacques Chenevière.

LE prince de Galles pressa l'accélérateur : il voulait arriver avant le soir au château de Chisleham qui est comme on sait, la résidence d'été de la famille royale. L'auto roulait le long des haies d'églantines et des champs de blés fauves. Et par-delà l'odeur de la campagne, le prince de Galles pressentait l'odeur de Chisleham ou plus exactement cette odeur particulière qu'on respire à la fin extrême de l'après-midi. Ces appartements rustiques et frais, et qui n'ont pas été habités de tout le reste de l'année, répandent alors un parfum de grenier, de tapisserie un peu moisie, de vieux bouquins et de vieille pomme. S'il arrivait assez tôt, le prince de Galles aurait le temps de prendre un bain, puis de retrouver, à l'heure du whisky et des magazines, la familiarité charmante d'une cour en vacances qui se met à l'aise, loin des tracas, dans les délices d'un perpétuel week-end.

Mais en entrant dans la cour du château le prince de Galles perçut une agitation insolite et bien différente de ce à quoi il s'attendait. Le roi lui-même parut sur le perron et lui fit de grands signes, afin qu'il se pressât. La reine le suivait, rouge et les yeux en larmes. Derrière eux, le chancelier de l'Echiquier, le président du Conseil, l'attorney général, le premier lord de l'Amirauté, bref tout le ministère qu'on avait peut-être fait venir de Londres en avion, comme pour une réunion extraordinaire. Peut-être y avait-il la guerre ? « Ah ! » pensa le prince de Galles, « on ne peut donc pas être tranquille ! »

— « Votre sœur... » murmurèrent ensemble le roi et la reine.

— « Ma sœur ? »

— « Oui, votre sœur Elisabeth, princesse royale d'Angleterre. »

— « Eh bien ? »

— « Elle est partie. »

— « Bon, » fit le prince de Galles. « Ce n'était pas la peine de convoquer le ministère. Elle reviendra, le malheur n'est pas grand. Qu'appelez-vous partie ? Partie en promenade ? »

— « Partie en promenade hier soir, oui, et nous ne nous sommes pas inquiétés, » expliqua la reine. « Votre sœur a toujours été un peu fantasque. Mais ce matin la police nous a appris qu'elle était partie pour tout de bon et pas seule, hélas ! »

— « Avec qui ? » demanda le prince de Galles.

— « O honte ! » gémit le roi. « Honte sur moi et sur elle ! Partie, mariée, déshonorée. »

— « Mariée ? »

— « Oui, mariée, elle s'est mariée avant de quitter le sol anglais. Et à présent elle est en France. Que voulez-vous faire ? N'était-elle point majeure, maîtresse de ses actes ? Ne sommes-nous pas un peuple libre ? Oh ! que ne suis-je mort vingt fois avant d'avoir vu pareille abomination ! Que va dire la presse ? En France, partie en France, avec... »

— « Dieu du Ciel, avec qui ? » hurla le prince de Galles. « Achèverez-vous de me dire avec qui ? »

— « Je vais vous le dire, » fit le roi à voix basse. « Avec un commis voyageur français. »

— « Je comprends, » murmura le prince de Galles. « Ces hommes sont de grands séducteurs. J'en ai rarement rencontré, mais on dit qu'ils possèdent un charme irrésistible. Et puis ma sœur a toujours été si fantasque. Ah ! » conclut-il, « voilà assurément un événement d'importance. Bonjour, messieurs. »

Il traversa les rangs des ministres, qui chuchotaient entre eux avec des mines consternées, salua l'archevêque de Westminster prostré dans un fauteuil, la tête entre les mains, et monta dans ses appartements. Oui, l'odeur était bien là, fidèle et chère comme un souvenir d'enfance, mais le prince de Galles la retrouva sans plaisir. Elle lui paraissait à présent injuste, menteuse et inopportune. Une chambre était ouverte sur le couloir. Le prince de Galles s'arrêta : c'était justement la chambre de sa sœur. Il entra. Tout était silencieux ; les chaises d'osier, légères et estivales, étaient à leur place. Le prince de Galles pensa à sa sœur. Sans doute ne l'avait-on jamais bien comprise. Il ne suffisait pas de dire qu'elle était fantasque. Elle avait, pourquoi ne pas l'avouer ? une sorte de génie. Elle mettait en tout une passion effrénée et ne pouvait jouer au tennis sans se fâcher, qu'elle perdît ou qu'elle gagnât. Le prince de Galles s'assit dans un des feuteuils d'osier et renifla

autour de lui. Sur une planche il y avait quelques livres de poètes, les uns anglais, les autres français ou allemands. Et pendue au mur, une peinture, de celles qu'on appelle cubistes. Oui, Elisabeth avait toujours été étrange. Pourtant, un commis voyageur...

« Ils doivent se tromper, » pensa le prince de Galles. « Il doit s'agir plutôt d'un ténor italien. Ordinairement c'est avec les ténors italiens que... Un commis voyageur français ? Qui a pu inventer une fable pareille ? Le chancelier de l'Echiquier sans doute. Il est si bête ! Un commis voyageur français... Certes ces gens passent pour très heureux en amour, mais pas au point de plaire à une princesse d'Angleterre. Et ma sœur est si raffinée ! »

Il descendit et demanda de nouvelles explications.

— « Monseigneur, je vais vous donner sur le scandale toutes les informations que vous pourrez désirer, » fit le chancelier de l'Echiquier en s'avançant.

— « Mais non, pas vous, » répondit le prince de Galles en l'écartant. Et s'adressant au premier lord de l'Amirauté : « Est-on bien sûr qu'il s'agisse d'un commis voyageur français ? Sait-on la marque qu'il représentait ? »

— « Un savon de Marseille, » répondit le premier lord.

— « Horrible ! » fit le prince de Galles. « Et a-t-on d'autres détails ? »

— « L'homme est jeune, » dit le premier lord. « Brun, musclé, audacieux, peut-être dangereux. Né dans le Midi de la France. »

— « A Marseille, sans doute, comme son savon, » hasarda le prince de Galles.

— « Non, monseigneur, aux environs d'Agen. J'ignore cette ville: ce n'est pas un port. Mais on assure qu'elle est un repaire d'aventuriers et de gens sans scrupule. L'homme en question est peut-être le chef d'une bande. D'ailleurs, nous attendons d'autres renseignements. »

***

Voici, en réalité, ce qui s'était passé.

La jeune princesse était sortie en auto la veille. Aux environs de Windhurst, un pneu avait éclaté. La princesse s'aperçut alors qu'elle n'avait pas de pneu de rechange. Elle s'était assise sur le marchepied de sa voiture et avait attendu qu'il se passât quelque chose.

Il était quatre heures de l'après-midi et il faisait très chaud. De l'autre côté de la route s'étendait une vaste prairie bourdonnante, fleurie de coquelicots. Pas une maison n'était visible à l'horizon, pas la moindre ferme, pas la moindre auberge. Au bout d'un moment une auto s'avança, une mauvaise auto, un vrai clou, gris de poussière et conduit par un jeune homme, brun, sans

veston et les manches retroussées. L'auto passa, puis comme saisie d'un remords, s'arrêta.

Le jeune homme tourna la tête.

— « Une panne ? » cria-t-il.

— « Crevé, » répondit la princesse.

Le jeune homme descendit de sa voiture et s'approcha :

— « Voulez-vous que je vous amène jusqu'au prochain village ? »

Il avait un accent étranger. Les mains dans les poches, les jambes écartées, il s'était planté devant la princesse et la regardait avec curiosité. Ses bras nus, nerveux étaient brûlés par le soleil. A son poignet gauche une montre-bracelet étincelait.

— « Montez dans ma voiture, » fit-il. « Elle n'est pas très belle, mais elle est solide et tient bien la route. Où vous rendiez-vous ? »

— « Je suis princesse d'Angleterre, » répondit Elisabeth, « et il m'importe peu d'aller ici ou là. Et vous, où alliez-vous ? »

— « A Londres, où je compte m'embarquer pour la France. »

— « Vous êtes parisien ? »

— « Non, je suis d'Agen. »

— « Comment dites-vous ? »

— « Agen, » répéta le jeune homme.

La princesse se leva et le suivit. Il s'installa à son siège et elle s'assit à côté de lui. De sa main nerveuse il avait saisi le volant. Une chaleur fumante et saine émanait de toute sa personne comme d'un jeune cheval. Sa chemise blanche, sa montre-bracelet, ses cheveux noirs et lustrés, tout en lui brillait sous le soleil, dans l'immensité de la route.

— « Croyez-vous, » demanda la princesse, tandis que l'auto démarrait, « croyez-vous que nous allons bientôt rencontrer un village ? »

— « Sans aucun doute. »

— « Et si nous traversions le village sans nous arrêter ? »

— « Nous en rencontrerions un autre, puis un autre, et nous finirions par arriver à Londres.

— « Je déteste Londres, » dit la princesse.

— « Moi aussi, » répondit le jeune homme en riant. Et ses dents blanches brillèrent à leur tour. La princesse pensa qu'elle avait affaire à un jeune loup, un peu vulgaire sans doute, comme tous les Français, vulgaire, noirâtre, pareil au tabac que fume cette vilaine petite race, mais drôle, agile, heureux de vivre et de porter en soi quelque chose d'ensoleillé et de pétillant. Elle demeura un instant silencieuse, se contentant de respirer profondément, tandis que la chaleur pesait sur elle et que l'auto poursuivait sa course lisse, facile, enivrante. Le jeune homme, non plus, ne disait plus rien. Les premières maisons d'un village apparurent. Le jeune homme regarda sa compagne du coin de l'œil, mais comme elle

demeurait impassible, il continua. L'auto traversa le village sans s'arrêter.

— « Cher, » murmura enfin la princesse, « c'est réellement délicieux de rouler ainsi. »

Il feignit de se tromper et, au lieu de presser l'accélérateur, pressa de son gros soulier jaune le petit pied de la princesse. Puis de sa voix chaude et de son mauvais accent il demanda :

— « Est-ce vrai ce que vous m'avez dit tout à l'heure ? »

— « Quoi ? »

— « Que vous étiez princesse d'Angleterre ? »

— « Absolument vrai. »

— « Alors vous allez me permettre de vous embrasser. »

— « Volontiers, mais à une condition : ne parlez plus anglais, cela m'écorche les oreilles. Causons en français. »

— « C'est donc vous qui m'écorcherez les oreilles, » répondit-il en français. « Mais ça ne fait rien. »

Et il l'embrassa. Puis il lui expliqua qu'il était représentant d'une fameuse marque de savon de Marseille, qu'il avait parcouru toute l'Angleterre, qu'il rentrait maintenant dans son pays. D'abord à Paris où il devait régler quelques affaires, puis chez sa mère, une bonne vieille paysanne des environs d'Agen qu'il n'avait pas revue depuis près d'un an et chez qui il comptait se reposer jusqu'à la fin de l'été.

Là dessus il avait de nouveau embrassé la princesse, et l'auto ne s'était arrêtée qu'à Londres. Les deux jeunes gens s'étaient mis en quête d'un pasteur qui les avait mariés sur-le-champ, et sans plus attendre, ils avaient pris le bateau du soir et avaient passé toute la journée du lendemain dans une chambre d'hôtel, à Calais.



A présent ils roulaient dans la campagne française. Ils approchaient d'Agen. La princesse Elisabeth sentait que le soleil qu'elle avait connu jusqu'ici n'avait rien de commun avec ce soleil intense et bleu, ce soleil de diamant qu'à présent elle traversait. Et la campagne, les vergers, les ondulations des collines, toute la terre tournait aux sons d'une musique de fête et de richesse. Le monde avait revêtu sa plus jeune tunique. La princesse ouvrait de grands yeux. A côté d'elle, penché sur son volant, Raoul Esquerre — tel était le nom de son mari — parlait, chantait, sifflait, devenait de plus en plus exubérant à mesure qu'il se rapprochait de sa patrie.

— « Tu vas voir ma mère, » dit-il, « ce qu'elle est sympathique. Mais toute vieillotte et petiote. Un souffle la renverserait. Mais si fine, aussi ! Tu ne peux pas te faire une idée de ce qu'elle est fine ! Et tu verras les poules aussi — et notre champ de maïs donc. Es-tu contente, au moins ? Eh ! Elisabeth ! »

— « Si je suis contente ? » s'écria Elisabeth. « Oh chéri ! Comment pouvez-vous demander une chose pareille ? Je suis émerveillée. Jamais je n'avais imaginé qu'un jour je serais si contente. »

— « Voilà qui va bien, » fit Raoul.

Au détour d'un coteau, un village apparut, tout rouge et tout blanc dans la verdure. Elisabeth battit des mains. Enfin l'auto s'arrêta devant une grille fraîchement peinte, et une petite vieille bondit en avant, le visage ridé comme un pruneau, mais propre et avenante sous sa coiffe de satin noir. Elle portait un bavolet blanc et tendait ses bras vers son fils en poussant de petits cris aigus.

— « Eh bien, maman, eh bien, mamounette ! » faisait Raoul Esquerre en secouant sa poussière comme un chien qui s'ébroue. « Allons, laisse. Il faut que je te présente la jeune madame Esquerre. Et tu sais, » ajouta-t-il en levant le doigt, « c'est une princesse ! »

— « Tu es marié ? » s'écria la petite vieille. Et ce furent de nouveaux cris. Puis elle se précipita vers la princesse et l'examina des pieds à la tête.

« Allons, » fit-elle en l'embrassant, « elle est brave. Tu as bien choisi. Viens ici que je t'embrasse encore, mon boulon. Tu es un boulon. »

— « A présent, » fit Raoul en prenant les mains de sa femme, « viens voir les poules. »

— « Ah ! elles sont bien braves, elles aussi, » s'écria la vieille. Elle ouvrit la porte du poulailler et cria : « Tenez, voici la Noirette. Celle-ci c'est la Croquette. Eh ! Croquette, viens ici saluer le boulon et sa mignonne femme. Viens, Croquette ! Et toi, Mouillette ! Et l'Andouillette que j'oubliais ! Et les poissons ! Vous n'avez pas vu les poissons ! »

Elle les conduisit à un bassin de rocaille où nageaient quelques poissons rouges.

— « Ils sont gentils, » dit la princesse.

— « Oui, mais très turbulents, » proclama la vieille. « Ils font un vacarme de tous les diables. »

— « C'est vrai, » observa la princesse. « On ne s'entend pas. »

— « Ah ! boulon, » poursuivit la vieille, « tu m'as amené une bonne bru, tiens ! Je savais toujours que tu ferais une belle fin, et tu l'as faite. Mais vous devez être fatigués, mes pauvres enfants. Montez donc dans votre chambre, pendant que je prépare de quoi manger. »

— « Comme tout est pur ! Comme tout est large ici, vaste et pur ! » murmura la princesse en entrant dans sa chambre. Elle ouvrit la fenêtre toute grande et demeura un long moment extasiée, les yeux fixés sur les feuilles des arbres fruitiers qu'une brise frémissante et chaude faisait incessamment miroiter.

— « Elisabeth ! » cria, dans le jardin, la voix de Raoul.

Elle descendit, souriante. Sous les ombrages, des rafraîchissements l'attendaient. Raoul emplissait les verres de vin blanc et de limonade. La vieille découpait un saucisson. Et un hamac était suspendu aux branches de deux arbres.

— « C'est pour moi, ce hamac ? » demanda-t-elle.

— « C'est pour toi, petite, » dit la vieille. « Installe-toi, mets-toi à ton aise. »

— « Quel bonheur ! » soupira la princesse en s'allongeant dans le hamac.

La soirée fut charmante, la nuit plus délicieuse encore. Il était dix heures du matin quand la princesse s'éveilla. La place était vide à côté d'elle : Raoul devait être debout depuis longtemps. La princesse se leva, fit sa toilette, mit sa robe la plus simple et la plus fraîche et descendit au jardin.

— « Te voilà, petite, » lui dit sa belle-mère. « As-tu dormi au moins ? Le boulon ne t'a pas attendu : il a déjà fait un tour du côté des poulettes, mais il n'a pas voulu boire le petit déjeuner sans toi. Hé, boulon ! »

— « C'est votre fils, n'est-ce pas, que vous appelez ainsi ? » demanda la princesse.

— « Oui, c'est un petit boulon. Je l'appelle aussi mon bouton, mon bouillon, mon couton, mon coulon, mon... »

— « Arrête ! » cria Raoul en apparaissant sous les feuillages. « Tu as la langue bien pendue, mamounette, mais tu vas tenir des propos qui ne sont pas pour les oreilles d'une princesse d'Angleterre. Tiens, Elisabeth, mets-toi, je veux dire assieds-toi sur cette chaise et prenons le déjeuner. »

Le déjeuner pris, Elisabeth se promena un peu dans le jardin, au bras de son époux, puis vers onze heures, celui-ci se dégagea doucement :

— « Je te quitte, » dit-il. « Je vais dans le pays boire l'apéritif avec les camarades. A tout à l'heure. »

Il l'embrassa et s'en fut d'un pas élastique. Il portait, ce matin-là, des espadrilles blanches et semblait à peine toucher le sol.

Ses amis étaient déjà tous réunis au cabaret lorsqu'il entra. Ils le regardèrent longuement, d'un air étrange, avant de l'accueillir, et l'un d'eux, le plus hardi, lui dit :

— « Eh ! Raoul, c'est vrai, ce qu'on raconte ? Que tu as enlevé la fille du roi d'Angleterre ? Il y a déjà un photographe qui est venu. »

— « Un photographe ? » fit Raoul, les sourcils froncés.

— « Oui, un Américain qui veut te prendre. C'est pour un journal de New York. Tiens, le voilà. »

Le photographe entra et les amis durent s'écarter afin de laisser Raoul poser seul, assis à la table du cabaret, devant les bouteilles,

puis debout sur le seuil de la porte, enfin à califourchon sur la fenêtre.

Les jours commencèrent à couler. La princesse Elisabeth, seule ou avec son mari, faisait des promenades dans la campagne. Les gens, sur leur passage, criaient :

— « Eh ! bonjour ! »

Ou bien :

— « Adieu ! »

Puis ils se retournaient et les examinaient avec une curiosité avide. Cela gênait un peu Raoul, mais la princesse ne s'en souciait pas. Elle passait en revue toute chose et s'instruisait des travaux de la campagne. Elle supportait moins aisément sa belle-mère. Après s'en être amusée, elle ne pouvait plus la voir sans une sorte d'obscur déplaisir, et, en elle-même, elle souhaitait sa disparition.

— « Quel âge avez-vous donc, chère mamounette ? » lui demandait-elle. « Je l'oublie toujours. Vous paraissez si jeune ! Quatre-vingt-douze ans ? C'est magnifique ! Et vous n'avez jamais été malade ? »

— « Jamais, » répondait la vieille.

Par contre la princesse gardait beaucoup de sympathie pour Raoul. Une seule chose la choquait un peu en lui : c'est que vers quatre heures de l'après-midi, en guise de goûter, il mangeât des croûtons de pain trempés dans l'huile et frottés d'ail.

Parfois elle allait se promener seule dans la campagne, un carton à dessin sous le bras, et assise à l'ombre d'un bosquet, copiait le paysage. Puis le crayon lui échappait des mains, ses yeux se fermaient, elle se laissait aller à s'allonger sur l'herbe, et elle rêvait longuement, jusqu'à la tombée du jour. Le cri des coqs, dans la plaine, l'aboiement des chiens, le bruit des feuillages, se confondaient dans une vaste et vague rumeur qui la berçait, et elle s'imaginait qu'elle s'envolait vers des contrées plus singulières encore que celle-ci qu'elle venait de découvrir et où elle savait bien qu'elle n'achèverait pas sa vie. Ces autres contrées, y emmènerait-elle Raoul ? Il lui avait accordé un si bel été qu'elle pensait que c'était de son devoir de le récompenser et de le rendre possesseur à son tour de quelque nouvel empire. D'autres fois elle se représentait filant toute seule, et elle éprouvait une amère volupté à imaginer la déconvenue de Raoul et les consolations de sa belle-mère :

— « Ne pleure pas, boulon... Cette petite, elle n'était pas de notre milieu. Elle a dû retourner à sa cour d'Angleterre. »

Elle se comparait à ces petites héroïnes de contes de fées, qui traversent toute sorte d'aventures et sont recueillies tantôt dans des châteaux agréables et d'où la fatalité les arrache trop vite, tantôt dans des milieux hostiles où elles subissent les plus atroces persécutions. Mais il arrive aussi qu'elles se trouvent prisonnières d'une musaraigne ou d'une famille de grenouilles, c'est-à-dire de

gens ni bons ni méchants, seulement différents, et fiers de leur différence, non pas cruels, mais seulement un peu égoïstes et un peu vaniteux. On pourrait évidemment s'entendre avec eux et considérer qu'il y a pire malheur que de séjourner dans leur maison et de suivre leurs mœurs. Mais il est bon, cependant, de leur échapper à la fin et de s'avancer vers une nouvelle étape. Le chapitre qui raconte comment on s'est trouvé chez eux n'est pas un des plus tristes de l'histoire, mais ce n'est pas un des plus amusants. C'est un de ces chapitres qu'il faut lire et qui allongent l'histoire, qui la font plus dense, plus riche, plus variée, mais dont on ne garde ensuite qu'un souvenir indécis. Et quand l'héroïne a franchi le tunnel de ce chapitre, on pousse un léger soupir, à la fois mélancolique et satisfait, comme pour dire : « Allons, c'est la vie ! »

Elisabeth savait qu'elle dépasserait le chapitre des Esquerre. Mais elle ne savait pas comment. D'ailleurs il ne faut pas croire qu'elle se tourmentât à ce sujet. Après s'être comparée à une héroïne de contes de fées, elle se comparait aussi à ces voyageurs qui passent des vacances dans un hôtel pas très confortable, mais offrant par ailleurs des avantages qu'il serait injuste de méconnaître.



Un jour qu'elle dormait ainsi, toute seule dans la campagne, elle comprit, en voyant, à son réveil, un homme debout devant elle, que la vie tournait une page et passait au chapitre suivant. L'homme était grand, vêtu d'une façon négligée, le gilet ouvert, la cravate mal nouée, mais sa physionomie indiquait de l'intelligence et de la noblesse. C'était peut-être un ange, en tout cas le messager d'une puissance inconnue. Il considérait Elisabeth en souriant et lorsque, les yeux un peu hagards, elle se souleva sur un coude comme pour lui parler, il enleva son chapeau, et ce fut lui qui parla :

— « Princesse, » dit-il, « voilà longtemps que je vous cherchais. »

— « Vous ne voulez pas me photographier ? » demanda la princesse avec inquiétude.

— « Ce serait inutile, » répondit l'homme, « car j'ai déjà sur moi plusieurs de vos photographies. Me permettez-vous de m'asseoir à côté de vous ? Cette mousse paraît si molle, si délicieuse ! N'ayez pas peur : je ne souhaite que de causer un peu avec vous. »

— « Asseyez-vous, monsieur, » fit la princesse.

Et elle ajouta :

« Pourquoi portez-vous des photographies de moi ? »

— « Pour vous reconnaître. Ne vous ai-je pas dit que je vous cherchais ? Rassurez-vous : ce n'est pas monsieur votre père qui

m'envoie, ni personne de son entourage. Ce sont des gens bien plus obscurs, mais, excusez-moi, beaucoup plus intéressants. »

— « Oh ! » fit la princesse, « n'allez pas croire que je m'ennuie après ma famille. »

— « Vous ne désirez pas avoir de ses nouvelles ? »

— « Je voudrais avoir des nouvelles, mais je ne sais de qui. J'avoue que je me sens parfois un peu troublée. Je ne regrette nullement ce que j'ai fait, ni ne me soucie de savoir ce qu'on en pense. Néanmoins je ne suis pas entièrement satisfaite. Comprenez-vous cela ? »

— « Parfaitement. »

— « Il me semble, » poursuivit la princesse, « qu'on peut m'atteindre encore. Le mieux serait d'aller au devant des difficultés, d'écrire à tout le monde, d'expliquer, de m'expliquer. Cela rétablirait une sorte de lien. Mais je ne veux pas. J'aime mieux rester là à me promener, à dormir, à faire comme si j'étais sûre qu'on ne s'occupe plus de moi. Je sais bien que c'est très dangereux, cette façon d'agir, ou plutôt de ne pas agir. Mais je suis si paresseuse ! »

— « Voyez-vous, » dit l'homme, « il vous faudrait des amis. »

— « Peut-être, » soupira la princesse pensivement. Puis : « Qui êtes-vous ? » demanda-t-elle. « Vous habitez le pays ? »

— « Je l'habite en ce moment, » répondit l'homme. « Mais c'est à cause de vous, parce que j'y suis venu pour affaires, en somme. Par devoir. Ordinairement j'habite des endroits où rien ne m'appelle. Je fais comme si j'étais obligé d'y vivre : c'est merveilleux ! »

Il poursuivit :

« Je pars dans mon auto, je file devant moi et, brusquement, je pense : « Pourquoi n'habiterais-je pas ici ? Cet endroit est extraordinaire. J'y vivrais seul, j'y ferais d'étranges rencontres, j'y prendrais des habitudes. » Alors je m'arrête : j'achète une immense maison ou bien je loue une chambre minuscule, et j'y vis un an, deux ans. C'est ainsi que dans toute l'étendue de l'univers j'ai choisi, pour y vivre, des endroits prodigieux. »

— « Et quel est, » demanda la princesse, « l'endroit qui vous a le plus longtemps attaché ? »

— « Alfortville, » répondit l'homme.

La princesse s'esclaffa :

— « Alfortville ? Mais ce n'est pas un endroit ! Cela n'existe pas ! »

— « Justement. »

— « Mais voyons, Alfortville, n'est-ce pas dans la banlieue de Paris ? Mais c'est un endroit affreusement banal ! »

— « Je n'habitais pas Alfortville même, mais une petite maison sur la route. N'avez-vous donc pas remarqué que, à peine vous avez quitté Paris ou Londres, le premier bout de campagne que

vous apercevez vous frappe d'une émotion plus forte et plus singulière que si vous découvriez l'Afghanistan ou l'Afrique Centrale ? Là-bas sur la route d'Alfortville j'ai connu des papillons plus éclatants et plus libres que ceux des plus hauts sommets, et en me faisant tout petit, tout petit et extrêmement patient, j'ai fait ma promenade du soir le long de terrains vagues emplis d'étincelles, de mystères et de vapeurs. Même, une nuit, j'ai assisté à un crime. Croyez-vous que j'eusse gagné à le chercher plus loin ? Et un si beau crime ! Si ardent, si parfait. Il y avait des palissades, une femme qui s'enfuyait et qui, comme moi, n'était pas du pays, qui, comme moi, était venue installer là quelque chose de solitaire et de marécageux. Cette femme, je l'ai revue plus tard. Et voyez comme le destin est admirable : c'est elle qui m'a donné ce qui encore vous manque aujourd'hui. »

— « Des amis ? »

— « Des amis, oui, elle m'a fait connaître des amis. Et désormais cet univers fantastique qui nous entoure, insoutenable et qu'on ne peut aborder qu'ainsi, par tout petits morceaux, cet univers est peuplé. Désormais, quand je suis dans un café d'Alfortville ou dans la salle d'attente de la gare d'Alfortville, je puis envoyer une carte postale à quelqu'un. A quelqu'un qui habite Téhéran et à quelqu'un qui habite Saint-Malo. Et alors je me porte beaucoup mieux, je me sens rassuré. »

— « Oui, oui, voilà ce qui me manque, » fit la princesse en se levant et en s'écartant de l'inconnu. « Moi, je ne me sens pas très rassurée. »

L'inconnu se leva à son tour, s'approcha de la princesse et la fixa d'un regard insistant.

— « Il faut, » dit-il, « que vous soyez des nôtres. Nous avons besoin de vous. »

— « Pour quoi faire ? » demanda timidement la princesse.

— « Rasseyons-nous, » dit l'homme. « A moins que vous ne préfériez marcher. Oui, il se fait tard. Je vais vous accompagner un peu. N'ayez pas peur, je ne vous veux aucun mal. Mais vous êtes la femme dont nous avons besoin. Ah ! comme ils seront heureux, lorsque je leur dirai que je vous ai enfin trouvée ! »

— « De qui parlez-vous ? De vos amis ? »

— « De mes amis, oui. »

Il reprit :

« N'aimez-vous pas les histoire où... »

— « Ah ! » cria impétueusement la princesse, « j'aime toutes les histoires ! »

— « Je le savais, » dit l'homme d'une voix grave. « Je le savais. Toutes les histoires... Mais n'aimiez-vous point particulièrement celles où il s'agit de trouver quelque chose ? Quelque chose de rare qui existe quelque part on ne sait où, et on peut alors dérouler

dans sa tête toute la mappemonde, on ne saurait deviner où se trouve cette chose, mais on se dit qu'il n'est pas impossible qu'elle se trouve quelque part. Car tout n'a pas été visité, tout n'a pas été inventorié. Ou si mal, d'une façon si négligente, si superficielle ! N'avez-vous jamais désiré vous voir chargée de trouver une de ces choses, soit la fleur qui parle, soit l'eau couleur d'or, le livre aux images qui bougent, l'oiseau qui vous appellera du nom de votre mère, le trésor qui est au cœur d'un jardin et auprès duquel on ne pénètrera qu'à une certaine heure, dans une fin d'après-midi toute suspendue, alors que rien ne bougera dans l'air et que le gravier lui-même se taira sous vos pas ? N'avez-vous jamais rêvé qu'il vous fallait absolument, sans plus tourner la tête en arrière, partir à la recherche de quelque chose de semblable et, arrivée dans une ville étrangère, interroger les gens sur cette chose, interroger les vieilles femmes, les allumeurs de réverbères, les herboristes, et puis sonner à la porte de la bibliothèque de la ville ou réveiller le curé et constater que vous aviez fait fausse route, mais qu'un espoir s'est allumé ailleurs, dans un autre coin du monde, au bout d'une forêt ? N'avez-vous... »

— « Si ! » cria la princesse en battant des mains. « Si ! J'ai voulu tout cela ; je l'ai toujours voulu. N'est-ce donc point pour cela que je suis née princesse ? Mais on me disait toujours que c'était pour autre chose. »

— « Et justement, » fit l'homme, « nous avons besoin, pour notre entreprise, d'une princesse de sang royal. Aussi, quand j'ai lu dans les journaux ce que l'on appelait votre équipée, j'ai tout de suite pensé que c'était vous, vous qui nous étiez destinée. Et j'ai immédiatement télégraphié à Téhéran. A présent la nouvelle s'est répandue dans le monde entier. »

— « Dans le monde entier ? »

— « Des feux de joie l'ont annoncée sur les plateaux du Thibet, en Chine, sur les bords de l'Amazone, partout.

— « Vos amis sont donc nombreux ? »

— « Nous sommes déjà très nombreux, mais il ne faut pas le répéter. »

— « Et quel est, comment dirais-je, le but de votre association ? Cherchez-vous quelque chose, vous aussi ? L'oiseau qui chante ou qui parle ? »

— « Nous cherchons... » dit l'homme. Et il regarda autour de lui. Ils étaient seuls, tous les deux, à la lisière d'un petit bois transparent, où l'œil se perdait dans un dédale de trons clairs et de frisons de feuillages étouffés. De l'autre côté s'étendaient des champs de blé et de maïs. Au loin sur la route, une voiture, chargée de foin, diminuait lentement. L'homme se pencha à l'oreille de la princesse et murmura tout bas :

« Nous cherchons la rose. »

— « La rose ? » demanda la princesse.

L'homme fit oui de la tête, d'une façon expressive et en arquant les sourcils. Puis il mit un doigt sur ses lèvres et se prit à rire comme s'il venait de communiquer là un secret joyeux et surprenant.

— « Alors, » reprit-il, « vous comprenez : pour diriger nos travaux, pour soutenir notre espoir, il nous faut une princesse. Il y avait longtemps qu'on demandait une princesse, mais on ne la trouvait pas. Une princesse de sang royal, et vierge. »

— « Vierge ? » fit Elisabeth. « Ah ! cela, c'est une condition que... »

Et elle rougit. L'homme réfléchit un instant, puis il haussa les épaules.

— « Enfin, » dit-il, « on ne peut pas tout avoir. Je pense qu'il suffira que vous soyez de sang royal. C'est surtout le sang qui importe dans l'affaire, puisqu'on doit vous sacrifier. »

— « Oh ! » s'écria la princesse. « On doit me sacrifier ? »

— « Oui, mais beaucoup plus tard. Quoi ? Vous y voyez un inconvénient ? Songez à tout ce qui vous attend auparavant, toutes ces années, ces longues années de secret, de domination, d'amour... Votre présence dans le monde, et pour vous, notre présence à nous, vos innombrables serviteurs, répandus partout, dans l'attente de la rose... Ah ! Et j'aurai été le premier, moi, le premier à vous saluer ! Moi... »

Ses yeux s'emplirent de larmes et, s'agenouillant devant la princesse, il baisa le bord de sa robe.



Quelques années plus tard, en creusant une route dans les Alpes, des ouvriers mirent au jour un cercueil de cristal et, dedans, le cadavre d'une jeune femme, soigneusement embaumé et paré d'une couronne royale. C'était la princesse Elisabeth d'Angleterre : elle était morte à cause de la rose, mais personne n'en savait rien. Le gouvernement britannique refusa de l'ensevelir à Windsor, mais Raoul Esquerre, d'Agen, son légitime époux, réclama le cadavre et le fit enterrer en Agénois, auprès du corps de sa vieille mère, morte, elle-même, depuis peu. Raoul Esquerre mourut à son tour, et lorsqu'on voulut descendre son cercueil dans le caveau de famille, on s'aperçut que celui-ci avait été violé. La princesse avait de nouveau disparu. On présume, sans que rien de précis d'ailleurs ait autorisé pareille présomption, que la princesse a été transportée dans un pays des hauts plateaux, replacée dans son cercueil de cristal, et qu'elle est là, immobile, solitaire, à jamais consacrée par le froid. Pendant l'hiver, les neiges recouvrent entièrement le cercueil. Mais elles fondent au printemps, et le cercueil apparaît, ruisselant, doré, semblable à un regard qui s'ouvrirait au fond d'un lac.

Le Rayon des Classiques

W.F. HARVEY

La bête à cinq doigts

La « bête » dont il va être question ici a intéressé, intrigué, fasciné nombre de conteurs et de romanciers. Gérard de Nerval, Guy de Maupassant, Jean Lorrain, Mathilde Serao, Maurice Renard, W.-W. Jacobs, voire Jean Ray, Thomas Owen, Jacques Sternberg et Georges Langelaan, s'en sont, entre autres, inspirés. Plus récemment encore, un nouveau venu, Sylvain Latour (voir le compte rendu de son recueil dans notre n° 80), lui a consacré un récit qui n'est pas sans offrir de bien troublantes analogies avec la présente « *Bête à cinq doigts* ».

Nous ne savons, pour notre part, qu'assez peu de choses de son auteur, William Fryer Harvey. Et nous ne connaissons guère de lui, en plus de l'étrange histoire qui va suivre, qu'une brève nouvelle, « *August's heat* » (Chaleur d'août) dont la concision et la chute elliptique atteignent à un effet surprenant. Né en Angleterre, dans le Yorkshire, en 1885, d'une famille de quakers, W.-F. Harvey achève ses études classiques au Balliol College d'Oxford ; puis il se rend à Leeds et y passe avec succès un doctorat en médecine. Divers métiers, dont celui d'éducateur, le sollicitent et l'occupent alors, cependant qu'il commence à écrire ses premiers récits d'horreur et de mystère. Au cours de la première guerre mondiale, il sert dans la *Royal Navy,* avec le grade de lieutenant, à titre de chirurgien de marine. Par la suite, s'étant marié, il vit quelque temps en Suisse, puis rentre en Angleterre, s'installe d'abord à Weybridge et, finalement, à Letchworth où il meurt le 4 juin 1937.

Nous avons relevé dans différentes bibliographies de langue anglaise les titres de huit de ses ouvrages : il y a là des romans, cinq recueils de nouvelles étranges ou fantastiques et une autobiographie qu'il a abondamment illustrée de sa main, mais que nous n'avons pas pu consulter. L'un des cinq recueils s'intitule « *The beast with five fingers* » (La bête à cinq doigts) ; et c'est naturellement de ce volume qu'est extraite l'histoire qu'on va lire et qui renouvelle avec bonheur, en le poussant à l'extrême, un thème qu'on pouvait croire

pleinement exploité. Rappelons enfin que Robert Florey a réalisé à Hollywood, en 1947, un film inspiré de : « *La bête à cinq doigts* » et qu'on a pu voir sous ce titre à Paris.

Je crois bien que cette histoire a commencé avec Adrian Borlsover, que j'ai rencontré alors que j'étais encore un enfant et lui, déjà un vieil homme. Mon père l'avait prié de passer chez nous à propos d'une souscription ; et, avant de prendre congé, Mr. Borlsover avait posé sa main droite sur ma tête en manière de bénédiction. Je n'oublierai jamais l'appréhension avec laquelle je regardai son visage, ni que ce fut là la première fois que je me rendis compte que des yeux pouvaient fort bien être noirs, magnifiques, ardents et, cependant, ne rien voir.

Car Adrian Borlsover était aveugle.

C'était un homme extraordinaire, issu d'une famille singulièrement excentrique. Les rejetons mâles des Borlsover ne paraissaient toujours avoir épousé, pour quelque obscure raison, que des femmes fort ordinaires ; et cela pourrait peut-être expliquer qu'il n'y eut point chez eux de génies et qu'ils ne comptèrent qu'un seul fou. Mais il n'empêche qu'ils étaient les grands champions des petites causes, les commanditaires libéraux de sciences extravagantes, les fondateurs de sectes turbulentes et revendicatrices, et les guides éclairés qu'on pouvait suivre de confiance dans les chemins détournés de l'érudition.

Adrian faisait autorité en matière de fécondation des orchidées. Il avait assez longuement vécu à Borlsover Conyers, qui était le berceau de sa famille ; jusqu'au jour où le délabrement de ses poumons l'avait contraint à chercher un climat plus clément dans une station balnéaire ensoleillée de la côte sud. C'est là que je l'avais vu. Il y secondait à l'occasion l'un ou l'autre des deux pasteurs locaux. Mon père disait que c'était un prédicateur de grande classe et que ses longs sermons passionnés parvenaient à éclairer des textes que beaucoup tenaient pour incompréhensibles. « Et c'est bien là, » ajoutait-il, « la meilleure preuve que rien ne vaut un verbe vraiment inspiré quand il s'agit d'expliquer les dogmes. »

Adrian Borlsover était extrêmement habile de ses mains. Son écriture était fort belle. Il illustrait personnellement ses travaux scientifiques ; il gravait sur bois et avait sculpté le retable qui constitue encore à ce jour la principale curiosité du temps de Borlsover Conyers. Il avait un tour de main particulier pour découper des silhouettes qui amusaient les jeunes filles, ainsi que pour confectionner des cochons et des vaches de papier qu'il donnait aux petits enfants. De plus, il

avait inventé et construit quelques instruments à vent fort compliqués.

Adrian Borlsover perdit l'usage de la vue vers cinquante ans. Il s'adapta presque immédiatement, et de façon surprenante, à ce nouvel état de choses. Il apprit très vite à lire en Braille. Son sens du toucher était tellement extraordinaire qu'il lui permit de continuer à s'intéresser à la botanique. Il lui suffisait de passer ses longs doigts souples sur une fleur pour aussitôt l'identifier, encore qu'il lui arrivât parfois de se servir également de ses lèvres. J'ai retrouvé plusieurs lettres de lui dans la correspondance de mon père : malgré l'irrégularité qui se peut voir dans le tracé de leurs lignes, il est absolument impossible, à les lire, de soupçonner qu'elles aient été écrites par un aveugle. Vers la fin de sa vie, on disait d'Adrian Borlsover que son sens du toucher s'était à ce point développé qu'il tenait du prodige. On disait également que, dès qu'il tenait un ruban entre ses doigts, il en pouvait dire la couleur. Mon père n'a jamais voulu confirmer ni démentir la chose.

Adrian Borlsover était célibataire. Son frère aîné, Charles, s'était marié sur le tard et avait laissé un fils, Eustace. Ce dernier vivait à Borlsover Conyers, dans la sombre demeure ancestrale du temps des George (1), où il pouvait travailler en paix à réunir les matériaux d'un futur grand ouvrage sur l'hérédité.

Tout comme son oncle, c'était un homme remarquable. Les Borlsover avaient toujours été des naturalistes-nés ; mais Eustace possédait, en propre et au plus haut point, la faculté de systématiser ses connaissances. Après des études universitaires faites en Allemagne, et une fois ses diplômes obtenus, il avait travaillé à Vienne, à Naples, et voyagé durant quatre ans en Amérique du Sud et en Orient, amassant dans le même temps un monceau de matériaux pour une nouvelle étude sur le processus des mutations.

Il vivait seul à Borlsover Conyers, en compagnie de Saunders, son secrétaire, un curieux homme qui jouissait dans le pays d'une réputation passablement douteuse, mais de qui les éminentes qualités de mathématicien, jointes à un indiscutable sens des affaires, étaient inestimables pour Eustace.

L'oncle et le neveu se voyaient fort peu. Les visites d'Eustace — faites généralement en été ou au cours de l'automne — ne dépassaient guère une semaine. Toujours fastidieuses, elles se traînaient presque aussi lentement que la chaise roulante dans laquelle on poussait le vieillard le long de la plage ensoleillée. Pourtant les deux hommes éprouvaient, à leur manière, un attachement réciproque et sincère ; mais il était clair que leur intimité aurait été beaucoup plus grande s'ils avaient partagé les mêmes vues en matière de religion. Adrian s'en tenait aux vieux dogmes évangéliques qui étaient ceux de sa jeu-

(1) C'est-à-dire du temps des rois George 1er, George II et George III dont les trois règnes successifs ont couvert la presque totalité du XVIIIe siècle.

nesse ; son neveu, lui, avait sérieusement envisagé, des années durant, d'embrasser le bouddhisme. Les deux hommes avaient cependant en commun cette défiance, cette circonspection propres aux Borlsover, et que leurs ennemis nommaient tout bonnement de l'hypocrisie. Pour Adrian, il se défiait surtout des choses et des travaux qu'il n'avait point achevés ; mais, pour Eustace, le mur de sa vie privée, que nul ne franchissait jamais, dissimulait sûrement quelque chose de bien plus secret qu'il n'y paraissait.

Deux ans avant la mort de son oncle, il découvrit que celui-ci pratiquait l'écriture automatique de façon stupéfiante. En fait, le vieil homme la pratiquait inconsciemment ; et son neveu n'en dut la révélation qu'au hasard. Ce jour-là, Adrian lisait assis dans son lit. Et l'index de sa main gauche suivait le relief des caractères Braille, quand Eustace remarqua tout à coup qu'un crayon que le vieillard tenait dans sa main droite se mouvait lentement sur la page opposée. La chose l'intrigua : il se trouvait près de la fenêtre ; il se leva et vint s'installer près du lit. La main droite continuait son manège, et il put alors voir qu'elle traçait des lettres et que ces lettres formaient des mots. Il put aussi lire ce qu'elle écrivait.

Elle écrivait : « *Adrian Borlsover, Eustace Borlsover, Charles Borlsover, Francis Borlsover, Sigismund Borlsover, Adrian Borlsover, Eustace Borlsover, Saville Borlsover. B comme Borlsover. L'honnêteté est la meilleure des politiques. La Belle Belinda Borlsover.* »

« Comme c'est étrange ! » se dit Eustace.

« *Le roi George III,* » écrivait la main, « *monta sur le trône en* 1760. *Foule : un des noms de la multitude ; une légion d'individus. Adrian Borlsover, Eustace Borlsover.* »

— « Il me semble, » dit à ce moment Adrian en refermant son livre, « que vous feriez bien de profiter du dernier soleil de l'après-midi pour faire un petit tour. Ce serait une bonne chose. »

— « C'est aussi mon avis, » répondit Eustace en ôtant le volume des mains de son oncle. « De toute façon, je ne vais pas aller bien loin. Et en rentrant, je vous lirai ces articles de « *La Nature* » dont nous avons parlé. »

Il sortit et s'assit dès que possible, à l'abri du vent, pour examiner à loisir le livre qu'il avait emporté. Il y releva, presque à chaque page, un fatras tracé au crayon, et qui ne voulait pas dire grand-chose : des rangées de lettres majuscules ; des mots brefs ; d'autres longs ; des phrases entières aussi. On aurait dit un cahier d'écriture. En fait, c'était surtout à cela qu'on pensait en feuilletant le volume. Après l'avoir soigneusement examiné une dernière fois, Eustace se rendit compte — car la chose sautait aux yeux — que l'écriture était nettement meilleure à la fin qu'au début.

Il prit congé de son oncle le 30 octobre, en lui promettant de revenir au début de décembre. De toute évidence, le don d'écriture du

vieillard progressait rapidement ; et, pour la première fois, une curiosité très vive s'ajoutait au devoir de la visite projetée.

Pourtant, à son retour, il fut tout d'abord fort déçu : son oncle avait beaucoup vieilli ; il était constamment distrait, préférait qu'on lui fît la lecture et dictait presque toute sa correspondance. Ce ne fut que la veille de son départ qu'Eustace eut de nouveau l'occasion d'observer le phénomène qui l'avait tant étonné.

Adrian Borlsover était assis dans son lit ; et il somnolait doucement, adossé à des oreillers. Ses deux mains reposaient sur la couverture, la gauche serrant la droite. Eustace prit un cahier vierge, un crayon et plaça le tout à portée de la main droite du vieillard. Les doigts se saisirent avidement du crayon, puis le lâchèrent afin de s dégager de la main gauche qui les serraient.

« Peut-être vaudrait-il mieux que je tienne cette main, ce serait plus sûr, » se dit Eustace en surveillant le crayon. Celui-ci se mit presque immédiatement à écrire.

« *Présomptueux Borlsover, toujours à violer la nature sans la moindre nécessité, toujours follement excentriques et d'une insatiable, d'une coupable curiosité.* »

— « Qui êtes-vous donc ? » demanda Eustace à voix basse.

— « *Cela ne vous regarde pas,* » écrivit la main d'Adrian.

— « Est-ce mon oncle qui écrit ? »

— « *Pourquoi pas le mien !* »

— « Est-ce quelqu'un que je connais ? »

— « *Gros malin ! Vous me verrez bientôt.* »

— « Quand ? »

— « *Quand le pauvre Adrian sera mort.* »

— « Où vous verrai-je ? »

— « *Demandez plutôt où vous ne me verrez pas.* »

Les doigts lâchèrent le crayon et se promenèrent trois ou quatre fois sur le papier. Puis, l'ayant repris, ils écrivirent ceci : « *Quatre heures moins dix. Enlevez ce cahier, Eustace. Adrian doit absolument ignorer que nous nous occupons de choses pareilles. Il ne sait pas de quoi il retourne ; et je ne veux pas lui brouiller les idées au pauvre cher homme.* Au revoir ! (1) »

Adrian Borlsover s'éveilla en sursaut.

— « Ah ! » dit-il, « je viens encore de rêver. Oui, un curieux rêve où il était question de villes confédérées, de cités oubliées. Vous y étiez mêlé, Eustace, mais je ne sais plus à quel titre. Défiez-vous de certaines curiosités, de certaines inclinations douteuses, Eustace. Et surtout, soyez extrêmement circonspect dans le choix de vos amis. Votre grand-père, lui... »

Une brusque quinte de toux l'interrompit. Eustace remarqua que la

(1) En français dans le texte.

main écrivait toujours, et il s'arrangea pour prendre le cahier sans attirer l'attention de son oncle. « Je vais allumer le gaz, » dit-il, « et sonner pour le thé. »

Ce faisant, il passa de l'autre côté du lit et put ainsi lire la dernière phrase que la main venait d'écrire : « *Trop tard, Adrian ! Nous sommes déjà une paire d'amis, n'est-ce pas, Eustace Borlsover ?* »

Le lendemain, Eustace prit congé. Il lui sembla, au moment du départ, que son oncle était plus faible que d'habitude. Le vieil homme lui parla de sa vie et lui dit avec découragement qu'elle n'avait été qu'une longue faillite.

— « Ne dites donc pas de sottises, mon oncle, » coupa son neveu. « Vous avez triomphé de vos difficultés mieux qu'aucun homme sur cent mille ne l'aurait fait. Chacun s'étonne encore de l'extraordinaire persévérance dont vous avez fait montre en apprenant à votre main comment remplacer vos yeux. Pour moi, cela a été la révélation des possibilités de la rééducation. »

— « De l'éducation, plutôt... Oui, l'éducation, » répéta rêveusement Adrian, comme si ce mot avait éveillé en lui tout un monde de pensées. « L'éducation, c'est une bonne chose, bien sûr, pour autant qu'on sache à qui et dans quel but on la dispense. Mais avec certaine catégorie d'homme — la plus basse, — avec certains esprits sordides, je doute grandement de ce qu'elle peut donner. Là-dessus, au revoir, Eustace ! Il est bien possible que je ne vous revoie jamais plus. Vous êtes un vrai Borlsover, avec tous les défauts de la famille. Mariez-vous, Eustace. Epousez une brave fille, une fille de bon sens. Et s'il arrivait effectivement que je ne doive plus vous revoir, sachez que mon testament est d'ores et déjà déposé chez mon notaire. Je ne vous y ai rien laissé, car je vous sais largement pourvu. Mais j'ai pensé que vous aimeriez peut-être avoir mes livres... Ah ! une dernière chose : vous savez qu'il arrive souvent, quand vient la fin, de ne plus avoir toute sa tête et d'exprimer alors des désirs bizarres, des volontés saugrenues. Si cela était, Eustace, je vous demande de les tenir pour nuls et non avenus. Adieu ! »

Il lui tendit la main ; Eustace la prit. Elle demeura dans la sienne un peu plus longuement qu'il ne s'y attendait, puis elle la serra avec une vigueur qui le surprit. Il y avait dans son toucher quelque chose d'indéfinissable, d'intime, comme une sorte de complicité.

— « Voyons ! mon oncle, » dit Eustace, « vous avez encore de longues et bonnes années devant vous. »



Deux mois plus tard, Adrian Borlsover était mort.

Eustace se trouvait alors à Naples ; et il apprit la triste nouvelle en lisant le « *Morning Post* », le jour même des funérailles de son

oncle. « Pauvre vieux ! » se dit-il. « Je me demande où je vais bien pouvoir caser tous ses livres. »

La question se posa avec plus d'acuité encore quand il se retrouva trois jours après au beau milieu de sa bibliothèque, à Borlsover Conyers. C'était une immense pièce — manifestement plus commode qu'agréable — qu'un Borlsover, grand admirateur de Napoléon, avait fait édifier l'année de Waterloo. On l'avait aménagée à la façon des bibliothèques universitaires, avec de grands rayons en saillie qui étaient autant de niches profondes et poussiéreuses, autant de tombeaux parfaits où reposaient les haines séculaires de contreverses oubliées, les passions mortes de vies désormais obscures. A l'une des extrémités de la pièce, derrière le buste de quelque ecclésiastique inconnu du XVIIIe siècle, s'élevait un affreux escalier de fonte en colimaçon qui aboutissait à une galerie surchargée de rayons, presque tous bourrés de volumes.

« Il va falloir que j'en parle à Saunders, » se dit Eustace. « Et il y a de grandes chances pour que ma salle de billard disparaisse bientôt sous les livres du pauvre Adrian. »

Ce soir-là, pour la première fois depuis plusieurs semaines, les deux hommes se retrouvèrent dans la salle à manger.

— « Bonsoir ! » dit Eustace qui se tenait devant la cheminée, les mains dans les poches. « Comment va le monde, Saunders ?... Fichtre ! jolie tenue de gala ! En quel honneur ? »

Il portait quant à lui une vieille veste de chasse. En fait — il l'avait au reste dit à son oncle lors de sa dernière visite, — il ne voyait pas la nécessité de porter le deuil. Et quoiqu'il affectionnât d'ordinaire les cravates de ton neutre, il en arborait une, ce soir-là, d'un rouge particulièrement agressif. Il l'avait choisie sciemment, pour scandaliser Morton, le maître d'hôtel, et l'amener à soulever à l'office la question de savoir si la domesticité devait ou non prendre le deuil. En l'occurence, Eustace se montrait plus Borlsover que nature.

— « Le monde va comme d'habitude, » répondit Saunders. « On ne peut plus lentement. Quant à ma tenue de gala, elle s'explique par une invitation que j'ai reçue du capitaine Lockwood, pour son bridge de ce soir. »

— « Comment comptez-vous y aller ? »

— « Je sais, l'auto est en panne. Et si vous n'y voyez pas d'objection, je vais demander à Jackson de me conduire chez le capitaine avec le dog-cart. »

— « Je vous en prie, mon cher. Nous partageons en commun trop de choses, et depuis trop longtemps, pour que je sois en mesure d'objecter quoi que ce soit à votre requête de ce soir. »

— « Vous trouverez votre courrier dans la bibliothèque, » reprit Saunders. « J'en ai pris connaissance, à l'exception de quelques lettres personnelles que je n'ai pas ouvertes. Il y a aussi une boîte de bois,

avec un rat ou quelque chose de ce genre à l'intérieur. C'est sûrement cette fameuse bestiole qui a six doigts de pied, vous savez, et que Terry nous envoie pour que nous la croisions, comme convenu, avec notre lapin albinos qui n'en a que quatre, lui. Je ne me suis pas risqué à l'ouvrir, cette boîte, car j'ai eu peur de me salir. Mais pour ce qui est de la bête, à en juger par les bonds qu'elle fait, je pense qu'elle doit crever de faim. »

— « Je vais voir de quoi il retourne, » dit Eustace, « cependant que le capitaine et vous-même vous escrimerez à gagner honnêtement quelque menue monnaie. »

Le dîner achevé, Saunders parti, Eustace passa dans la bibliothèque. Bien qu'on y eut allumé du feu dans la cheminée, la pièce était loin d'être gaie. « Bah ! » dit Eustace en tournant les commutateurs, « je vais donner toute la lumière. »

Et, comme le maître d'hôtel entrait apportant le café, il ajouta :

— « Morton, donnez-moi un tournevis ou n'importe quoi pour ouvrir cette boîte. Je ne sais trop quel animal elle renferme, mais il fait un raffut de tous les diables... Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce que vous attendez ? »

— « Je voulais dire à monsieur que le facteur m'a fait remarquer, en me remettant la boîte, qu'ils avaient fait des trous dans le couvercle, à la poste, pour que la bête puisse respirer, parce qu'ils avaient peur qu'elle étouffe. C'est tout, monsieur. »

« Curieux, » se dit Eustace en commençant à ôter les vis, « oui, curieux que celui qui a mis la bête dans la boîte ait oublié qu'il lui fallait de l'air. Quel crétin ! Je vais demander à Morton de m'apporter une cage pour la mettre dedans. Non, je vais immédiatement m'en occuper moi-même. »

Il prit alors un énorme livre très lourd, le posa sur le couvercle dont il venait de retirer la dernière vis, et se rendit dans la salle de billard. Quand il en revint avec une cage vide, il entendit un bruit de chute, puis quelque chose courir sur le parquet.

« Nom d'un chien ! La bête vient de filer. Comment la retrouver maintenant, dans cette fichue bibliothèque ? »

La poursuite lui semblait vaine. Mais il tenta tout de même de repérer l'animal au bruit de sa fuite, et il lui parut qu'il courait derrière les livres, le long des rayons. Pourtant il lui fut impossible de le localiser avec précision. Cela étant, il se résigna à prendre connaissance de son courrier, en attendant la suite des événements. Il y avait de fortes chances pour que la bête, rassurée, finisse par réapparaître. Comme à l'accoutumée, la plupart des lettres étaient très méticuleusement classées. Toutefois, ainsi que l'avait dit Saunders, quelques-unes restaient encore à ouvrir.

Que se passait-il ? Les hideux lampadaires du plafond venaient de s'éteindre, avec deux déclics percutants.

« Les fusibles ont dû sauter, » pensa Eustace en se dirigeant vers les commutateurs de la porte. Mais il s'arrêta brusquement et tendit l'oreille : on aurait dit qu'à l'autre bout de la pièce quelque chose rampait sur les marches de l'escalier de fonte. « Parfait ! » se dit-il, « s'il se réfugie dans la galerie, je le tiens. » Il se hâta de redonner la lumière, traversa la pièce et gravit l'escalier. Il en poussa la porte, — une petite porte que son grand-père avait fait installer au haut des marches, de façon à ce que les enfants pussent courir et jouer dans la galerie en toute sécurité. Il en poussa la porte ; mais il ne vit rien. Alors, sans plus s'attarder en d'inutiles recherches, Eustace regagna son bureau, près de la cheminée.

Comme la bibliothèque était lugubre ! Et comme elle manquait d'intimité ! Les quelques bustes, rapportés de ses voyages, par un Borlsover du XVIII[e] siècle avaient peut-être fait belle figure dans le bâtiment primitif, mais, dans celui-ci, ils étaient ostensiblement déplacés. Et, en dépit de lourdes tentures de damas rouge et des grandes corniches dorées, il semblait à les voir que la pièce fût glaciale.

Soudain deux lourds volumes tombèrent avec fracas de la galerie ; et, comme Eustace levait les yeux, deux autres les suivirent.

« De mieux en mieux ! » dit-il. « Tu vas me payer ça en jeûnant quelques jours, mon joli ! Et nous allons pouvoir faire de bonnes petites expériences sur le métabolisme des rats privés d'eau. Continue ! Continue ! Fiche donc tout par terre ! Je tiens le bon bout. »

Et il revint à sa correspondance. Il y trouva une lettre du notaire de la famille, qui lui parlait de la mort de son oncle et de l'importante collection de livres que ce dernier lui avait léguée.

« *Le défunt,* » spécifiait-elle, « *a formulé une requête qui nous a beaucoup surpris. Comme vous le savez, Mr. Adrian Borlsover avait laissé des instructions très précises pour que sa dépouille soit inhumée, à Eastbourne, le plus simplement possible. Il avait exprimé le désir qu'il n'y ait ni fleurs ni couronnes. Il voulait aussi que ses proches et amis ne se croient pas tenus de porter le deuil. La veille de sa mort, nous avons reçu une lettre de lui qui annulait ces dispositions. Il souhaitait que son corps soit embaumé. (Il nous donnait l'adresse du spécialiste avec qui nous devions traiter : Pennifer, à Ludgate Hill.) Il nous priait, par ailleurs, de vous faire parvenir sa main droite, comme vous l'aviez, disait-il, expressément demandé. Les autres dispositions concernant ses funérailles demeuraient inchangées.* »

« Bon Dieu ! » s'exclama Eustace, « qu'est-ce qui a bien pu pousser le vieux bonhomme à faire une chose pareille ?... Mais que diable se passe-t-il donc là-haut ? »

Il y avait quelqu'un dans la galerie. Quelqu'un qui venait de tirer le cordon de l'un des stores, lequel s'était relevé et enroulé avec un bruit sec. Oui, il y avait sûrement quelqu'un, car un second store venait aussi de se relever. Et ce quelqu'un devait faire le tour de la gale-

rie, à en juger par les derniers stores qui se relevaient l'un après l'autre, livrant passage au clair de lune.

« Je ne sais trop de quoi il s'agit, » se dit Eustace, « mais je veux en avoir le cœur net. » Et il s'élança dans l'escalier de fonte. Il en atteignait tout juste le sommet quand la lumière s'éteignit pour la seconde fois ; et il entendit de nouveau courir le long de la galerie. A la lueur de la lune, il se hâta silencieusement vers l'endroit d'où provenait le bruit, tout en cherchant de la main l'un des commutateurs. L'ayant enfin trouvé, il redonna la lumière.

A moins de cinq mètres devant lui, une main humaine rampait sur le parquet. Eustace la regarda, sidéré. Elle se mouvait vivement à la façon d'une chenille arpenteuse, ses doigts s'allongeant et se repliant alternativement. Le pouce, tel un crabe, paraissait entraîner le tout. Tandis qu'il regardait, trop abasourdi pour seulement esquisser un mouvement, la main atteignit un tournant et disparut. Eustace se précipita. Il ne la vit plus ; mais il pouvait l'entendre comme elle se frayait un passage derrière une rangée de livres de l'un des rayons. Un vide y marquait la place d'un épais volume manquant. Dans sa crainte de voir la main lui échapper, Eustace se saisit du premier livre venu et en boucha le trou. Puis il vida deux autres rayons de leur contenu, en retira les planches, les appuya contre ledit livre et les y maintint pour plus de sûreté.

« J'aimerais bien que Saunders soit de retour, » se dit-il, « car je ne viendrai jamais à bout de cette chose tout seul. » Mais il était à peine un peu plus de onze heures, et Saunders ne rentrerait probablement pas avant minuit. Eustace ne savait que faire ; il craignait d'abandonner la galerie, ne fut-ce qu'un instant, pour descendre sonner le maître d'hôtel. Morton avait coutume de venir s'assurer chaque soir, vers onze heures, que toutes les fenêtres étaient bien fermées. Mais il pouvait cependant ne pas venir. Eustace ne se décidait toujours pas à quitter son poste. Enfin, il entendit en bas un bruit de pas.

— « Morton ! » appela-t-il, « Morton ! »

— « Monsieur ? »

— « Est-ce que Mr. Saunders est rentré ? »

— « Pas encore, Monsieur. »

— « Bon. Apportez-moi un cognac. Faites vite ! Je suis ici dans la galerie, nigaud. »

— « Merci, » dit Eustace en vidant son verre. « N'allez pas encore vous coucher, Morton. Il y a tout un tas de livres qui sont tombés par accident sous la galerie : ramassez-les, et montez les remettre en place. »

Morton n'avait encore jamais vu Mr. Borlsover aussi causant que ce soir-là.

— « Approchez, Morton, » lui dit Eustace, une fois les volumes essuyés et remis en rayon. « Tenez donc un peu ces planches à ma pla-

ce. La bête s'est échappée de sa boîte ; et je l'ai pourchassée à travers toute la pièce. »

— « Il me semble que je l'entends grignoter les livres, monsieur. J'espère qu'ils ne sont pas de grande valeur... Ah « voilà la voiture, je pense. Je vais descendre appeler Mr. Saunders. »

L'impatience d'Eustace, sa nervosité, lui faisaient croire que Morton était sorti depuis déjà cinq bonnes minutes ; mais en fait, quand il revint avec Saunders, il ne s'en était point écoulé plus d'une.

— « C'est bien, » dit-il, « vous pouvez disposer, Morton. Je suis en haut, Saunders. »

— « Qu'est-ce que vous fabriquez donc ? » demanda celui-ci, les mains dans les poches et sans se hâter autrement. La chance lui avait souri toute la soirée ; et il était aussi satisfait de lui-même qu'il l'avait été des vins du capitaine Lockwood. « Que se passe-t-il ? Vous m'avez l'air bougrement ennuyé. »

— « C'est un coup de mon vieux diable d'oncle, » répondit Eustace. « Je ne peux pas vous expliquer cela maintenant. Sa main n'a pas cessé de me tarabuster durant toute la soirée. Je l'ai tout de même coincée derrière ces livres. Venez vite m'aider à l'attraper. »

— « Qu'est-ce qui vous prend, Eustace ? A quoi jouez-vous ? »

— « Il s'agit bien d'un jeu, pauvre idiot ! Si vous ne me croyez pas, ôter un de ces livres, allongez la main et tâtez. »

— « D'accord ! » dit Saunders. « Mais laissez-moi retrousser mes manches. Toute cette poussière est vieille de plusieurs siècles, non ? » Il enleva sa veste, s'agenouilla, ôta un des volumes indiqués et étendit la main. « Hé ! oui, » reprit-il, « il y a quelque chose. On dirait un moignon, un drôle de moignon avec des pinces de crabe... Ah ! non, pas de ça, mon vieux ! » Et il retira précipitamment sa main. « Passez-moi un livre. Maintenant, il ne pourra plus filer. »

— « Qu'est-ce qui vous arrive ? » s'enquit Eustace.

— « Quelque chose s'est agrippé à ma main et ne voulait plus la lâcher. J'ai senti comme un pouce et un doigt. Donnez-moi un peu de cognac. »

— « Comment allons-nous la sortir de là ? »

— « On pourrait peut-être essayer avec une épuisette ? »

— « Aucune chance. Elle est bien trop futée. Voyez-vous, Saunders, elle peut même faire le tour de cette galerie plus vite que nous, alors... Mais il me vient une idée : les deux volumes qui se trouvent à chacune des extrémités du rayon où elle s'est réfugiée sont de grand format et touchent le mur ; les autres sont plus petits. Je vais les retirer progressivement, cependant qu'au fur et à mesure vous rapprocherez l'un des grands livres de l'autre, de façon à coincer la chose en fin de course. »

C'était indiscutablement la meilleure solution. Et l'espace où se terrait la main se rétrécissait à vue d'œil. Elle était on ne peut plus

vivante. Ses doigts cherchaient frénétiquement, désespérément, une issue. Finalement, ils parvinrent néanmoins à la coincer entre les deux grands livres.

— « A défaut de chaleur et de sang, » dit Saunders, « il y a des muscles. On dirait vraiment une main. Mais il s'agit vraisemblablement d'une hallucination collective. J'ai du reste lu quelque chose là-dessus. »

— « Ne dites donc pas de bêtises ! » s'exclama Eustace en blémissant de colère. « Prenez plutôt la chose, et descendez-là. Nous allons la remettre dans sa boîte. »

Cela ne fut pas facile ; mais ils y réussirent en fin de compte.

— « Resserrez bien les vis à fond, » dit Eustace. « Je préfère ne courir aucun risque. Mettez la boîte dans mon vieux bureau ; c'est un meuble qui ne me sert plus guère. Voici la clé. Dieu merci ! la serrure est encore en parfait état. »

— « Charmante soirée ! » commenta Saunders. « Maintenant, j'aimerais bien en savoir un peu plus sur votre oncle. »

Ils ne se couchèrent pas de la nuit. Saunders n'avait pas sommeil. Eustace, lui, voulait tout ensemble expliquer et oublier. Et puis il n'osait pas s'avouer qu'il avait peur ; d'une peur qu'il n'avait encore jamais éprouvée : la peur de devoir suivre seul le long corridor qui menait à sa chambre.

⁂

— « Quoi que cette chose puisse être, » dit, le lendemain matin, Eustace à Saunders, « j'aimerais que nous n'en parlions plus. Et comme rien ne nous retient ici pour les dix prochains jours, prenons l'auto et allons faire un tour dans la région des lacs. »

— « Oui, et nous n'y verrons personne d'autre que nous, et nous nous y ennuierons à mourir. Très peu pour moi, merci ! Pourquoi ne filerions-nous pas plutôt à Londres ? Filer est bien le mot qui convient, non ? Nous avons eu une sacrée frousse, tous les deux. Secouez-vous un peu, Eustace, et retournons voir la main. »

— « Comme vous voudrez, » répondit Eustace sans enthousiasme. « Voici la clé. »

Ils se rendirent dans la bibliothèque et ouvrirent le bureau. La boîte s'y trouvait toujours, telle qu'il l'y avait déposée la nuit précédente.

— « Qu'est-ce que vous attendez ? » demanda Eustace.

— « J'attends que vous vous portiez volontaire pour ôter le couvercle. Toutefois, comme vous me semblez encore assez ému, permettez-moi de le faire à votre place. Je ne crois pas que nous assistions au même charivari qu'hier soir. »

Il ôta le couvercle et prit la main.

— « Froide ? » s'enquit Eustace.

— « Tiède. Au toucher, un peu au-dessous de la température normale du sang. Souple et douce aussi. Si cela tient à l'embaumement, c'est une sorte d'embaumement que je n'ai encore jamais vue. C'est la main de votre oncle ? »

— « Oh ! oui, c'est bien sa main, » dit Eustace. « Je reconnaîtrais ses doigts longs fuselés entre mille. Remettez-la dans sa boîte, Saunders. Ne revissez pas le couvercle. Je vais refermer le bureau à clé, et il n'y aura guère de chance qu'elle puisse se sauver... Je vous propose un compromis : nous allons aller passer une semaine à Londres ; et si nous partons avec l'auto aussitôt après le déjeuner, nous nous arrêterons pour la nuit à Grantham ou bien à Stamford. »

— « D'accord ! » répliqua Saunders. « Demain, il fera jour... et nous aurons complètement oublié cette espèce de bête. »

En fait, s'ils ne l'avaient pas encore oubliée le lendemain, il convient cependant de dire qu'à la fin de la semaine ils en avaient tiré une très gentille histoire de fantôme. Une très gentille histoire qu'ils contèrent complaisamment à des amis londoniens qu'Eustace avait conviés à un petit souper fin.

— « Vous ne pensez tout de même pas nous faire avaler cela, Mr. Borlsover ? » se récria l'un d'eux. « C'est trop épouvantable ! »

— « Je vous jure que je n'invente rien ; et Mr. Saunders pourrait vous confirmer la chose. N'est-ce pas, mon vieux ? »

— « Tant que vous voudrez, » répondit Saunders. « C'est une longue main, très fine, et elle m'a empoigné comme ça. »

— « Taisez-vous, Mr. Saunders ! Taisez-vous ! C'est horrible ! Racontez-en plutôt une autre ! Une vraie, une histoire qui fasse froid dans le dos. »

— « Eh bien ! voilà du nouveau ! » s'exclama le lendemain Eustace, en tendant une lettre à Saunders alors qu'ils étaient à table. « Cela vous concerne : Mrs. Merrit nous quitte dans un mois, si j'ai bien compris. »

— « C'est absolument idiot de sa part, » dit Saunders. « Elle parle toujours à tort et à travers. Voyons un peu ce qu'elle raconte. »

« *Cher Monsieur,* » lut-il, « *cette lettre pour vous faire savoir que je vous rends mon tablier du mardi 13 courant et que je vous quitte dans un mois. Il y a longtemps que je trouve que la maison est trop grande pour moi, mais quand Jane Parfit et Emma Laidlaw s'en vont sans seulement dire au revoir après avoir fichu le trac aux autres bonnes, tellement qu'elles n'osent plus se quitter d'un pas, ni même descendre seules un escalier de peur d'y écraser une espèce de crapaud à moitié gelé ou bien de l'entendre galoper la nuit dans les corridors, je ne peux que vous répéter que c'est pas une maison pour moi. Aussi, Mr. Borlsover, il faut que je vous demande de chercher une autre gouvernante qui ne verrait pas d'objection à travailler dans une de ces grandes mai-*

sons dont les gens disent — notez que je n'en crois rien, ma pauvre mère ayant toujours été bonne wesleyenne (1) — *que c'est des maisons hantées.*

Votre bien dévouée,
Elizabeth Merrit.

P. S. — Je vous serais très obligée de présenter mes respects à Mr. Saunders. Et j'espère qu'il soigne bien son rhume. »

— « Saunders, » dit Eustace, « vous vous êtes toujours magnifiquement débrouillé avec les domestiques. Vous n'allez pas laisser partir cette pauvre vieille Mrs. Merrit ? »

— « Bien sûr que non, » répondit Saunders. « Ce n'est probablement là qu'un appel du pied pour que vous augmentiez ses gages. Je vais lui écrire sur-le-champ. »

— « Pas la peine. Rien ne vaut une explication de vive voix. Nous avons bien profité de Londres ; nous rentrerons demain matin. D'ailleurs il vous faut soigner votre grippe, sinon elle risque de vous retomber sur la poitrine ; et alors cela peut demander des semaines de soins et d'attentions. »

— « Parfait ! Pour ce qui est de Mrs. Merrit, j'en fais mon affaire. »

Mais Mrs. Merrit était bien plus obstinée que Saunders ne l'avait pensé. Elle était très ennuyée d'apprendre que le rhume du secrétaire n'allait pas mieux, et que la toux l'avait tenu éveillé toute une nuit à Londres. Elle était vraiment très ennuyée. Elle était prête à le changer de chambre et à l'installer dans une autre mieux aérée et plus au sud. Elle lui porterait même un bon bol de lait bien chaud avant qu'il ne s'endorme. Oui, elle ferait tout cela avec plaisir. Mais elle partirait tout de même à la fin du mois.

— « Essayez toujours de lui proposer une augmentation, » conseilla Eustace.

Cela ne servit à rien. Mrs. Merrit s'entêta. Au reste, elle connaissait une Mrs. Goddard qui avait servi chez Lord Gargrave et qui ne demanderait pas mieux que de la remplacer, surtout aux toutes dernières conditions.

— « Qu'est-ce qui se passe donc avec les bonnes, Morton ? » demanda, ce même soir, Eustace au maître d'hôtel qui leur apportait le café dans la bibliothèque. « Pourquoi Mrs. Merrit tient-elle tellement à nous quitter ? »

— « J'allais justement en parler à monsieur. Mais je dois d'abord dire quelque chose : quand j'ai lu le petit mot où monsieur me demandait d'ouvrir son bureau et d'en sortir la boîte, j'ai forcé d'autant plus volontiers la serrure du meuble — comme monsieur m'avait au

(1) Du nom de John Wesley (1703-1791), pasteur et théologien protestant anglais, fondateur de la secte religieuse des méthodistes ou « wesleyens ».

reste dit de le faire — que le rat ne cessait de mener grand train et qu'il devait mourir de faim. J'ai donc sorti la boîte, et je me préparais à mettre la bête dans une cage que j'avais apportée, quand elle a fait un bond et s'est sauvée. »

— « Que me racontez-vous là ? Je n'ai jamais rien écrit de pareil. »

— « Je demande pardon à monsieur, mais il s'agit d'un mot que j'ai trouvé là, sur le parquet, le jour où monsieur est parti avec Mr. Saunders. Je l'ai encore dans ma poche. »

Le billet, écrit au crayon, semblait effectivement de la main d'Eustace. Et on y entrait immédiatement dans le vif du sujet.

« *Prenez un marteau, Morton,* » lut Eustace, « *ou n'importe quel autre outil et fracturez-en la serrure du vieux bureau de la bibliothèque. Puis sortez la boîte qui se trouve dedans. Je ne vous en demande pas davantage. Son couvercle est déjà dévissé. Eustace Borlsover.* »

— « Et vous avez ouvert le bureau ? »

— « Oui, monsieur. Et comme je m'apprêtais à le mettre dans la cage, l'animal a sauté sur le parquet et s'est sauvé. »

— « Quel animal ? »

— « Celui qui était dans la boîte, monsieur. »

— « A quoi ressemblait-il ? »

— « Je ne saurais le dire à monsieur, » répondit Morton avec embarras. « J'avais le dos tourné, et il était déjà au milieu de la pièce quand je l'ai aperçu. »

— « De quelle couleur était-il ? » s'enquit Saunders. « Noir ? »

— « Oh ! non, monsieur. Blanc grisâtre. Il rampait d'une drôle de façon, monsieur. Et je ne crois pas qu'il avait une queue. »

— « Qu'avez-vous fait alors ? »

— « J'ai essayé de l'attraper, sans aucun succès, monsieur. Et puis j'ai mis des ratières un peu partout, et j'ai fermé la bibliothèque à clé. Mais quand Emma Laidlaw est venue faire les poussières, elle a laissé la porte ouverte ; et je pense qu'il a dû s'échapper. »

— « Et vous croyez que c'est cette bête qui a effrayé les bonnes ? »

— « Pas exactement, monsieur. Elles disaient — vous savez comment elles sont — que c'était une main qu'elles avaient vue. Emma a même une fois marché dessus, au bas de l'escalier. Elle a crû que c'était un crapaud à moitié gelé, un crapaud blanc. Pour Parfit, elle venait tout juste de finir sa vaisselle. Il était déjà trop tard ; on n'y voyait plus très clair. Et elle s'essuyait machinalement les mains dans le coin de l'évier, avec le torchon du rouleau, quand elle s'est brusquement aperçue qu'elle essuyait aussi une troisième main — et avec autant de soin que s'il s'était agi d'une des siennes. Une troisième main qui était beaucoup plus froide. »

— « Ridicule ! » s'exclama Saunders.

— « C'est bien ce que je lui ai dit, monsieur ; mais elle n'a rien voulu savoir. »

— « J'espère que vous ne croyez pas à de pareilles balivernes ? » dit Eustace en se tournant brusquement vers le maître d'hôtel.

— « Moi, monsieur ? Bien sûr que non ! Je n'ai rien vu. »

— « Ni rien entendu ? »

— « Ah ! pour ça, je dois dire à monsieur... Oui, des fois on entend sonner à des heures indues et, quand on ouvre, il n'y a personne... Et puis lorsqu'on veut baisser les stores ou fermer les persiennes, monsieur, on s'aperçoit que quelqu'un d'autre vient déjà de le faire. Mais comme je l'ai dit à Mrs. Merrit, un jeune singe peut faire des choses bien plus extraordinaires que ça. Et puis nous savons tous que monsieur héberge toujours quelques animaux bizarres. »

— « C'est bien, Morton, vous pouvez disposer. »

— « Que dites-vous de cela ? » demanda Saunders quand ils se retrouvèrent seuls. « Je veux parler du mot que vous êtes censé avoir écrit. »

— « Oh ! c'est bien simple, » répondit Eustace. « Regardez le papier dont on s'est servi : il y a des années que je ne l'emploie plus ; mais il en reste sans doute encore quelques feuilles et enveloppes dans le tiroir de mon bureau. Or, nous avons refermé ce meuble sans revisser le couvercle de la boîte ; alors la main en est sortie, a trouvé un crayon et a rédigé le petit mot. Puis elle l'a fait glisser à travers une fente du tiroir ; et il est tombé là où Morton l'a ramassé. C'est clair comme le jour. »

— « Mais la main ne peut pas écrire ! »

— « Elle ne peut pas ? » s'exclama Eustace. « On voit bien que vous ignorez certaines choses que j'ai vues, moi. »

Et il raconta alors à Saunders tout ce qui s'était passé à Eastbourne.

— « Parfait ! » dit Saunders, « cela explique l'étrangeté de ce legs. En fait c'est la main qui, de son propre chef et à l'insu de votre oncle, a écrit au notaire pour lui demander de vous être envoyée. Votre oncle n'a strictement rien à voir là-dedans. Mais on peut tout de même supposer qu'il n'ignorait pas tout à fait cette écriture automatique et même qu'il la redoutait. »

— « Alors qui est-ce, si ce n'est mon oncle ? »

— « Je pense que certains vous diraient qu'il s'agit d'un esprit désincarné. Un esprit qui s'est tyranniquement attaché à votre oncle pour profiter de ses dons d'éducateur et se préparer, par la même occasion, un petit corps bien à lui. Maintenant qu'il l'a, ce petit corps, il l'utilise pour vivre enfin de sa vie propre. »

— « Oui, mais qu'allons-nous faire ? »

— « Nous allons ouvrir l'œil, » répondit Saunders, « et essayer d'attraper la chose. Si nous n'y parvenons pas, il ne nous restera plus qu'à attendre sa dernière heure. Ce n'est jamais que de la chair et du sang ; elle n'est point immortelle. »

Il ne se passa rien durant deux jours. Mais le troisième, Saunders la surprit qui glissait sur la rampe de l'escalier du vestibule. Pétrifié de stupeur, il laissa s'écouler une bonne seconde avant de se précipiter à sa poursuite et de se convaincre qu'elle lui avait échappée. Trois jours plus tard, en pleine nuit, Eustace qui se trouvait seul dans la bibliothèque, occupé à écrire, l'aperçut à l'autre bout de la pièce, posée sur un livre dont elle tournait les pages et qu'elle semblait lire. Toutefois, avant même qu'il ait eu le temps de se lever, elle avait flairé le danger et s'était mise à grimper le long des rideaux de damas. Eustace l'observait d'un air farouche, cependant qu'elle s'agrippait avec trois de ses doigts au faîte d'une corniche, tout en faisant mine de le narguer de l'index et d'un pouce frétillant.

« Je sais ce que je vais faire, » se dit-il. « Je vais l'obliger à sortir de la maison, et je lancerai les chiens à ses trousses. »

Il s'ouvrit de ce projet à Saunders.

— « Fameuse idée, » admit celui-ci. « Mais nous n'allons pas attendre qu'elle se décide à prendre la porte. Nous allons amener les chiens ici. Les deux fox-terriers et le bâtard irlandais du gardien. Ils tombent sur les rats comme la foudre. Votre épagneul n'est absolument pas doué pour ce genre de sport, lui. »

On fit entrer les chiens. Le bâtard s'attaqua d'enthousiasme aux pantoufles de la maisonnée, tandis que les deux fox virevoltaient dangereusement entre les jambes de Morton, comme il servait à table. Mais ils furent tout de même les bienvenus, car une sécurité précaire vaut encore mieux que pas de sécurité du tout.

Quinze autres jours s'écoulèrent qui n'apportèrent rien de nouveau. Quinze autres longs jours au bout desquels la main fut finalement attrapée. Non point par les chiens, mais bien par Peter, le perroquet gris de Mrs. Merrit. L'oiseau avait pour habitude d'ôter de temps à autre les clavettes qui maintenaient sa mangeoire et de sortir de sa cage par l'ouverture ainsi pratiquée. Une fois libre, Peter ne manifestait pas le moindre désir de regagner sa prison et se promenait par la maison des jours durant. Après six semaines de captivité consécutives, il venait de découvrir une nouvelle manière d'enlever ses clavettes et, s'étant faufilé dans le cabinet de travail d'Eustace, il en explorait à loisir les forêts brodées des rideaux et chantait à tue-tête des hymnes à la liberté, tout en voletant des corniches à une longue tringle de fer où l'on pendait des tableaux.

— « N'essayez pas de l'attraper, » dit Eustace à Mrs. Merrit comme elle entrait cet après-midi-là dans son cabinet de travail, avec un escabeau. « Il vaut mieux le laisser faire à son idée. Et si vous ne lui donnez rien à manger, Mrs. Merrit, si vous ne laissez traîner ni bananes ni graines de tournesol, il regagnera sa cage de lui-même quand il aura faim. Vous vous faites vraiment trop de mauvais sang pour lui. »

— « Entendu, monsieur. Je vois qu'il n'y a rien à faire pour le moment ; il est là-haut sur votre tringle à tableaux. Aussi, si ça ne vous dérangeait pas trop, je vous demanderais de ne pas fermer la porte à clé quand vous quitterez votre cabinet, et j'apporterais sa cage ici cette nuit. Je mettrais un bout de viande dedans. Il aime tellement ça qu'il en ébouriffe toutes ses plumes. On dit que quand on fait cuire... »

— « C'est bon, Mrs. Merrit, « coupa Eustace qui était en train d'écrire. « Je vous promets de lui donner un coup d'œil de temps en temps. »

La gouvernante sortie, la pièce redevint silencieuse ; mais pas pour longtemps.

— « Grattez le vieux Peter, » cria soudain l'oiseau. « Oh ! oui, grattez le pauvre vieux Peter ! »

— « Vas-tu te taire, oiseau de malheur ! »

— « Pauvre vieux Peter ! Grattez le pauvre Peter ! Oh ! oui, grattez-moi, grattez-moi ! »

— « Si je t'attrape, il y a beaucoup plus de chances pour que je te torde le cou. »

Eustace leva les yeux vers la tringle de fer : la main s'y tenait accrochée par trois de ses doigts et grattait doucement de l'index la tête du perroquet. Il sonna ; puis il courut à la fenêtre et la ferma d'un coup sec. Le perroquet effrayé par le bruit battit des ailes pour s'envoler, et les doigts de la main s'agrippèrent convulsivement à son cou. Peter poussa un cri perçant et se mit à voleter à travers la pièce, décrivant, sous le poids qui s'accrochait à lui, des cercles désordonnés qui s'abaissaient à chaque tour davantage. Finalement le perroquet tomba ; et Eustace vit les doigts et les plumes rouler sur le parquet en une mêlée inextricable. La bataille cessa brusquement, tandis que les doigts serraient violemment le cou du volatile. Celui-ci roulait des yeux blancs ; il suffoquait, et l'on entendit un faible gargouillement. Mais avant que les doigts aient eu le temps de lâcher leur proie, Eustace s'en était saisi.

— « Envoyez-moi Mr. Saunders tout de suite, » dit-il à la bonne qui était accourue à son coup de sonnette. « Dites-lui de venir immédiatement. »

Puis il s'approcha de la cheminée où flambait un grand feu de bois. Une vilaine blessure aux lèvres déchiquetées, qu'avait faite le perroquet, lacérait le dos de la main qu'il tenait à bout de bras. Mais il n'en suintait pas la moindre goutte de sang. Eustace remarqua avec répugnance que les ongles avaient continué de pousser et qu'ils étaient ternes et longs.

« Je vais brûler cette saleté, » se dit-il. Mais il n'y parvint pas. Il tenta bien de la jeter dans les flammes, mais sa propre main se refusait à le faire. Et c'est ainsi que Saunders le trouva, pâle, irrésolu, avec encore la main fortement agrippée à ses doigts.

— « Je l'ai enfin attrapée ! » cria-t-il avec un accent de triomphe.

— « Parfait ! Laissez-moi la regarder. »

— « Non, elle pourrait s'échapper de nouveau. Allez plutôt me chercher un marteau et des clous, et un bout de planche quelconque. »

— « Vous pourrez la tenir tout seul ? »

— « Oui. Elle se tient tranquille pour l'instant. On dirait que son combat avec le pauvre Peter l'a épuisée. »

— « Et maintenant, » s'enquit Saunders en revenant avec les objets demandés, « qu'allons-nous faire ? »

— « Clouer cette chose sur la planche, d'abord, afin qu'elle ne puisse plus se sauver. Puis nous l'examinerons à loisir. »

— « Je préfère que vous le fassiez vous-même, » dit Saunders. « Cela m'est bien égal de vous aider quand il s'agit d'un cobaye, parce que j'apprends toujours quelque chose. Et puis aussi parce qu'il ne risque pas de se venger, le cobaye. Mais avec cette main, c'est différent. »

Eustace brandit le marteau.

— « Bon Dieu ! » s'écria-t-il hystériquement. « Regardez-la, regardez-la donc ! »

La main se tordait dans les convulsions de l'agonie. Elle se tortillait, frétillait, sous la morsure du clou, comme un ver au bout d'un hameçon.

— « Bien, » dit Saunders, « voilà qui est fait. Je vous laisse avec elle, maintenant. »

— « Non, non ! » se récria Eustace. « Ne partez pas, au nom du Ciel ! Ne partez pas ! Aidez-moi, mon vieux. Cachez-moi cette main, cachez-la vite ! Jetez un torchon dessus. N'importe quoi... Voilà !... » Ce disant, il arracha la housse d'un fauteuil et en enveloppa la planche. « Maintenant prenez le trousseau de clés qui est dans ma poche, et ouvrez le coffre-fort. Sortez ce qu'il y a dedans. Oh ! bon Dieu, elle recommence à s'agiter. Ouvrez vite ! » Il jeta le paquet à l'intérieur du coffre et en claqua la porte. « Nous allons la laisser là-dedans, » reprit-il, « jusqu'à ce qu'elle en crève. Et que Deu me damne si je rouvre jamais ce sacré coffre ! »

⁂

Mrs. Merrit partit à la fin du mois. Sa remplaçante, Mrs. Handyside, régentait visiblement les servantes d'une main plus ferme. Aussi, dès qu'elle déclara sans ambages qu'elle n'était pas femme à écouter des sornettes, les bavardages se firent plus rares et finirent même par cesser tout à fait.

« Je ne serais guère surpris de voir Eustace se marier un de ces jours, » se dit Saunders. « Mais j'aimerais tout de même bien que cette joyeuse cérémonie n'ait lieu que le plus tard possible. Je le

connais trop intimement pour espérer que la future Mrs. Borlsover puisse avoir quelque sympathie pour moi. Et ce sera de nouveau l'éternelle histoire : une amitié nouvelle, lente à s'épanouir — le mariage — et une autre, très ancienne, oubliée en un instant. »

Mais, malgré l'ultime recommandation de son oncle, Eustace ne se maria pas. Trop d'habitudes, et trop anciennes, s'opposaient à une expérience de ce genre. Pourtant il était un peu plus gai, moins renfermé, et montrait même un penchant marqué à tenir sa place dans la société locale et à y faire figure.

C'est alors que le vol eut lieu. Les cambrioleurs avaient dû s'introduire dans la maison en passant par la serre. Leur butin fut des plus maigres ; ils quittèrent les lieux en emportant seulement quelques couverts dérobés à l'office. Et si le coffre-fort du cabinet de travail avait bel et bien été forcé et vidé de son contenu, cela n'ajouta guère au bénéfice de leur expédition ; car, ainsi que Mr. Borlsover le déclara à l'inspecteur de police, il y avait déjà six mois qu'il n'y renfermait plus ni argent ni quoi que ce soit de valeur.

— « Eh bien ! vous avez eu une sacrée chance de vous en tirer à si bon compte, » s'exclama l'inspecteur. « D'autant qu'à voir la façon dont ils ont opéré, c'étaient sûrement des as. Ils ont dû être dérangés au début de leur besogne, sans ça... »

— « Oui, » reconnut Eustace, « j'ai eu de la chance. »

— « Je ne doute pas, » reprit l'inspecteur, « que nous ne finissions par retrouver leur trace. Je viens de vous dire que ce n'étaient pas des débutants : la manière dont ils se sont introduits chez vous et dont ils ont ouvert le coffre le confirme. Mais il y a quelque chose qui m'intrigue ; l'un des bonshommes n'a pas pris la précaution d'enfiler des gants. Et je me demande bien ce qu'il comptait fabriquer, car j'ai relevé ses empreintes sur le vernis tout frais de toutes les fenêtres des pièces du bas. Elles sont très nettes. »

— « De quelle main ? » s'enquit Eustace. « De la droite, de la gauche, ou des deux ? »

— « Rien que de la droite. C'est tout de même curieux. Il devait être drôlement culotté ; et je suppose que c'est lui qui a écrit ce petit mot, monsieur, » dit l'inspecteur en tirant de sa poche un bout de papier. « Voici ce que ça dit : « *Je suis sorti, Eustace Borlsover ; mais je serai bientôt de retour.* » Il doit s'agir de quelque gibier de potence tout juste évadé de prison. Et il ne nous sera pas difficile de le retrouver. Avez-vous déjà vu cette écriture, monsieur ? »

— « Non, » dit Eustace. « Je ne connais personne qui écrive comme cela. »

— « Je ne compte pas m'éterniser ici, » déclara Eustace à Saunders tandis qu'ils déjeunaient. « J'ai beaucoup plus travaillé que je ne le pensais ces six derniers mois ; et je ne veux plus courir le risque de revoir cette affreuse chose. Je vais partir cet après-midi. Dites à

Morton de préparer ma valise. Et rejoignez-moi après-demain à Brighton avec la voiture. Ah ! n'oubliez pas d'emporter les deux fameux billets. Nous les examinerons ensemble. »

— « Vous vous absentez pour longtemps ? »

— « Je ne sais pas encore exactement ; mais prenez vos dispositions pour un assez long séjour. Nous n'avons guère soufflé cet été ; et j'ai vraiment besoin d'un peu de vacances. Je vais louer quelque chose à Brighton. En y venant, vous ferez sûrement étape à Hitchin. Alors je vous y télégraphierai, à l'« *Hôtel de la Couronne* », l'adresse de Brighton. »

La maison de Brighton pour laquelle il se décida dominait la mer. A vrai dire, il la connaissait pour y avoir déjà séjourné. Le propriétaire en était un de ses anciens condisciples de Cambridge, discret, silencieux, et que secondait un remarquable cuisinier. Le petit appartement choisi se trouvait au premier étage. Ses deux pièces principales — des chambres à coucher — donnaient sur l'arrière de la maison et communiquaient entre elles. « Mr. Saunders s'installera dans la plus petite, » dit Eustace, « bien que ce soit la seule à posséder une cheminée. Quant à moi, je prendrai l'autre, la plus grande, car elle ouvre directement sur la salle de bains. Au fait, je me demande bien à quelle heure il va arriver, avec la voiture ? »

Saunders arriva vers sept heures du soir. Il était gelé ; il était de mauvaise humeur ; il était sale.

— « Nous allons faire allumer du feu dans la salle à manger, » dit Eustace, « et demander à Mrs. Prince de défaire vos valises pendant que nous dînerons. La route n'était pas trop mauvaise ? »

— « Epouvantable ! On nageait littéralement dans la boue, et un sale petit vent n'arrêtait pas de souffler. Dire que nous sommes en juillet. Chère vieille Angleterre ! »

— « Comme vous dites, » renchérit Eustace. « Et je crains fort que nous n'ayons rien de mieux à faire que de quitter ce fichu pays pour quelques mois. »

Ils rentrèrent un peu après minuit.

— « Tout de même ! Avec ce splendide pardessus doublé de fourrure que vous avez sur le dos, » dit Eustace, « vous ne devriez pas sentir le froid, Saunders. Vous ne vous refusez vraiment rien ! Et ces gants, dites ? On ne doit pas avoir l'onglée avec ça ? »

— « Ils ne sont guère pratiques pour conduire. Enfilez-les, vous verrez bien. »

Ce disant, Saunders les lança, du seuil de sa porte, sur le lit d'Eustace et retourna vider ses valises. L'instant d'après, Eustace hurlait de terreur.

— « Bon Dieu ! » criait-il, « elle est dans le gant « Venez vite, Saunders, venez vite ! » Il y eut alors un bruit mou. Eustace venait

de se débarrasser de la main. « Je l'ai jetée dans la salle de bains, » hoqueta-t-il. « Elle a rebondi contre le mur ; elle est tombée dans la baignoire. Venez vite m'aider ! »

Déjà Saunders, s'éclairant d'une bougie, se penchait sur la baignoire. Elle était là : racornie, mutilée, sourde, aveugle, ignoblement trouée en son milieu... Elle rampait ; elle chancelait ; elle tentait de s'agripper à la paroi glissante de la baignoire, et retombait tout aussitôt.

— « Restez là, » dit Saunders. « Je vais vider une boîte à faux-cols ou quelque chose de ce genre, et nous allons essayer de la coincer avec. Je vais faire vite ; elle ne risque pas de filer. »

— « Elle file déjà, » cria Eustace. « Elle est en train de filer ; elle grimpe le long de la chaîne de vidange... Non, tu ne vas pas faire ça, sale bête, détritus !... Venez vite, Saunders ; elle me glisse entre les doigts. Elle est gluante ; je ne peux pas la tenir. Bon Dieu, quels ongles !... Fermez donc la fenêtre, imbécile ! Trop tard ! elle vient de filer. »

On entendit quelque chose s'écraser sur le pavé, sous la fenêtre ; et Eustace s'évanouit.

⁂

Il garda le lit quinze jours.

« Je ne vois pas bien ce que Mr. Borslover peut avoir, » dit le docteur à Saunders. « Je suppose qu'il a dû éprouver un choc nerveux, une très forte émotiton... Le mieux, c'est que je vous envoie une garde-malade. Et surtout, faites bien ce qu'il vous demande : ne le laissez pas seul dans le noir. Un conseil, gardez une veilleuse allumée toute la nuit. Mais il faut tout de même qu'il puisse respirer. Non, vraiment, je ne comprends rien à cette phobie de fenêtres ouvertes ! C'est ridicule. »

Eustace n'admettait à son chevet que Saunders.

— « Je ne veux voir personne, » disait-il. « Je les connais : ils viendraient fourrer leur nez partout. »

— « Ne vous tracassez pas pour cela, mon vieux. Cette histoire ne peut pas durer éternellement. Je l'ai vue aussi bien que vous, cette fois-ci. Elle était déjà beaucoup moins vivace, moins agressive aussi. Elle n'en a plus pour longtemps ; surtout après sa chute. Oui, je l'ai entendue s'écraser sur le pavé. Dès que vous irez mieux, nous quitterons Brighton. Nous partirons sans rien emporter — ni sacs ni valises — avec seulement les vêtements que nous aurons sur le dos. Comme cela, elle ne pourra se cacher nulle part. Il n'y a pas d'autre façon de s'en tirer. Nous ne donnerons notre nouvelle adresse à personne ; et personne ne pourra nous envoyer de paquets. Courage, Eustace ! Le docteur m'a dit que vous pourriez sortir dès demain sur une chaise

roulante. Alors je pense que, dans un jour ou deux, vous irez assez bien pour que nous puissions partir. »

— « Qu'est-ce que j'ai donc fait, dites ? » demanda amèrement Eustace. « Pourquoi m'en veut-elle tant ; pourquoi me poursuit-elle ? Je ne suis pas pire que les autres ; pas pire que vous, Saunders, vous le savez bien. C'est vous, pas moi, qui avez eu l'idée de cette sale affaire là-bas, à San Diego. Et puis, cela fait déjà quinze ans... »

— « Mais cela n'a rien à voir, » dit Saunders. « Nous sommes au vingtième siècle, Eustace ; et même l'Eglise ne croit plus qu'il nous faille toujours payer pour nos vieux péchés. Dès avant que vous ne l'attrapiez dans votre bibliothèque, la main vous détestait déjà férocement, vous et tout le genre humain. Bien sûr, quand vous l'avez clouée sur le bout de planche, elle n'a plus vu que vous, Eustace ; et c'est alors sur vous qu'elle a reporté toute sa haine. Elle est demeurée près de six mois dans votre coffre, aussi vous pensez bien qu'elle a eu tout le temps de ruminer sa vengeance. »

Eustace ne se décidait pas à sortir de sa chambre. Mais la suggestion que Saunders lui avait faite de quitter brusquement Brighton lui semblait excellente ; et il reprit rapidement des forces.

— « Nous partirons le 1er septembre, » dit-il.

⁂

La soirée du 31 août fut particulièrement étouffante. Bien que les fenêtres aient été largement ouvertes vers midi, on les avait fermées une heure ou deux avant la tombée de la nuit. Il y avait beau temps que Mrs. Prince ne s'étonnait plus des lubies des locataires du premier étage. A peine arrivés, ils lui avaient fait décrocher les lourds doubles rideaux des fenêtres des deux chambres ; et, jour après jour, les deux pièces lui étaient apparues toujours un peu plus vides, toujours un peu plus nues, qu'elles ne l'étaient la veille. Rien ne traînait jamais nulle part. « Mr. Borlsover déteste les nids de poussière, » avait expliqué Saunders en manière d'excuse. « Il aime que tout soit net, dépouillé ; il aime que son regard puisse porter dans le moindre petit recoin. »

— « Est-ce qu'on ne pourrait pas entrebâiller la fenêtre ? Rien qu'un peu ? » demanda ce soir-là Saunders à Eustace. « On grille ici, vous ne trouvez pas ? »

— « Non, laissez-la comme elle est. Nous ne sommes tout de même pas des gamines obnubilées par leurs leçons d'hygiène et le besoin d'air pur. Prenez plutôt le jeu d'échecs. »

Ils s'installèrent et se mirent à jouer. Vers dix heures, on frappa à la porte : c'était Mrs. Prince tenant une lettre.

— « Ouvrez-la, Saunders ; et voyez s'il y a une réponse. »

Le texte en était fort bref et ne comportait ni adresse ni signature :

« *Est-ce que onze heures ce soir vous conviendrait pour notre ultime rendez-vous ?* »

— « C'est de la part de qui ? » demanda Eustace.

— « C'est pour moi, » dit Saunders. « Il n'y a pas de réponse, Mrs. Prince. »

Et il glissa le papier dans sa poche.

« Un tailleur d'ici ; il me réclame de l'argent. Il a dû avoir vent de notre départ. »

Le mensonge était plausible ; Eustace n'insista pas. Et ils se remirent à jouer.

Tout en déplaçant ses pièces, Saunders écoutait avec inquiétude la vieille pendule à balancier qui, sur le palier proche, égrenait les secondes et sonnait aux quarts d'heure.

— « Echec ! » annonça Eustace comme la pendule sonnait onze heures. Au même instant, on frappa doucement à la porte ; et ce bruit semblait provenir du bas du panneau inférieur.

— « Qui est là ? » demanda Eustace. Il n'y eut point de réponse. « C'est vous, Mrs. Prince ? »

— « Elle est au-dessus, » dit Saunders. « Je l'entends qui marche. »

— Alors donnons un tour de clé ; poussons les verrous... C'est à vous de jouer, Saunders. »

Cependant que ce dernier, penché sur l'échiquier, méditait son coup, Eustace, qui s'était levé, s'approcha de la fenêtre et en vérifia la fermeture. Puis il fit de même tant dans la chambre de Saunders que dans la salle de bains. Si les trois pièces avaient eu des portes de communication, nul doute qu'il ne les eut fermées à triple tour et verrouillées.

— « Vous exagérez, Saunders ! J'ai déjà eu le temps de fumer une entière cigarette. Vous n'allez pas demeurer toute la nuit devant votre pion. Je suis encore convalescent, mon vieux ; je dois me coucher tôt. Vous n'avez qu'une seule possibilité, qu'un seul mouvement à faire, pas deux... Qu'est-ce que c'est que cela ? »

— « Rien. Le lierre qui bat contre la vitre. Voilà, c'est fait, Eustace. A vous de jouer, maintenant. »

— « Ce n'était pas le lierre, imbécile. C'était quelqu'un qui frappait à la fenêtre. »

Et il remonta le store. De l'autre côté de la vitre, la main était là, s'agrippant au rebord de la fenêtre.

— « Qu'est-ce qu'elle tient ? »

— « Un couteau de poche. Et elle va essayer d'ouvrir la fenêtre avec sa lame, en poussant le taquet. »

— « Bien, » dit Eustace. « Laissons-la faire. Elle n'y parviendra pas : les taquets sont rivetés de ce côté-ci. Quoi qu'il en soit, je vais toujours fermer les volets intérieurs. A vous, Saunders. Je viens de jouer. »

Saunders n'avait plus le cœur au jeu. Et il se demandait pourquoi Eustace semblait brusquement ne plus avoir peur. »

— Que diriez-vous d'une goutte de vin ? » demanda-t-il. « Je vous vois soudain si calme que je dois bien vous avouer que je ne suis pas du tout, mais pas du tout à mon aise, moi. »

— « Pourquoi donc ? A cause de cette main ? Mais rien de ce qu'elle fait n'est surnaturel. Je veux dire qu'elle est soumise, comme nous tous, aux lois du temps et de l'espace. Elle n'est point de ces choses qui s'évanouissent dans l'air ou traversent en se jouant des portes de chêne. Dans ces conditions, je la mets au défi de jamais pénétrer ici. Nous partirons demain matin. Pour moi, j'ai enfin touché le fonds de ma peur... Remplissez votre verre, mon vieux. Les fenêtres sont closes, les volets fermés, la porte verrouillée... A la santé de mon oncle Adrian ! Buvez, mon vieux. Qu'est-ce que vous attendez ? »

Saunders était debout, le verre en main.

— « Elle peut entrer, » dit-il d'une voix rauque. « Oui, elle peut entrer. Nous n'avons oublié qu'une chose : la cheminée de ma chambre. Elle peut passer par là. »

— « Vite ! » s'écria Eustace en se précipitant dans la chambre de Saunders. « Il n'y a pas une minute à perdre. Qu'est-ce qu'on peut faire ? Allumez du feu, Saunders. Vite, vite, donnez-moi une allumette ! »

— « Sautez, mon vieux, au nom du Ciel ! Regardez sur l'étagère ! Regardez dans la salle de bains ! Non, restez ici. Je vais y aller moi-même. »

— « Dépêchez-vous ! » cria Saunders. « J'entends quelque chose ! »

— « Alors roulez en boule un de vos draps de lit, et bouchez-en la cheminée... Pas la peine, j'ai une allumette ! » Il venait enfin d'en trouver une qui avait glissé dans une fente du paquet. « Le feu est prêt, hein ? mais il peut ne pas prendre... Il me vient une idée : le pétrole de la vieille lampe de chevet et un morceau d'ouate. L'allumette maintenant, vite ! Otez donc votre drap, crétin ! Il ne sert plus à rien. »

Des flammes jaillirent d'un coup derrière la grille de la cheminée. Saunders n'avait pas fait assez vite ; et le drap, qui s'était imbibé de pétrole, flambait.

— « Bon Dieu ! toute la maison va y passer ! » s'écria Eustace en essayant d'étouffer les flammes sous une couverture. « Non, cela ne donne rien ! Je n'y arriverai jamais. Ouvrez donc la porte, Saunders, et appelez au secours. »

Saunders courut à la porte et manipula les verrous ; la clé résistait. « Dépêchez-vous ! » cria Saunders, » la chaleur devient intenable. »

Enfin, la clé tourna. Et Saunders regarda derrière lui une fraction de seconde. Avec le temps, il n'était plus certain de ce qu'il avait vu ; mais, sur le moment, il lui sembla bien avoir aperçu quelque chose de noir, de calciné, qui sortait d'entre les flammes et rampait lente-

ment, très lentement, vers Eustace Borlsover. Durant un instant, il songea à rejoindre son ami ; mais le crépitement des flammes, leur chaleur et l'odeur âcre de brûlé le refoulèrent dans le corridor, hurlant : « Au feu ! Au feu ! » Il courut au téléphone et demanda des secours. Puis il se précipita dans la salle de bains, car il venait subitement, et seulement alors, de penser à l'eau. Quand il regagna sa chambre en trombe, il entendit un grand cri, un grand cri de terreur qui cessa brusquement, suivi du bruit sourd d'une chute.

⁂

Telle est l'histoire que j'ai entendue raconter, au cours de deux ou trois samedis soirs, par le professeur de mathématiques d'une petite école de banlieue. Ce professeur s'appelait Saunders, et quelques-uns de ses amis ne lui pardonnait guère ce nouvel emploi qu'ils trouvaient peu compatible avec ses anciennes fonctions de secrétaire. J'avais prononcé par hasard le nom d'Adrian Borlsover ; et je m'étais alors demandé pourquoi il avait aussitôt détourné la conversation. Une semaine plus tard, Saunders me racontait cependant une partie de son histoire : elle était passablement sordide, encore que narrée avec une discrétiton et des réticences que je comprenais d'autant mieux qu'elles devaient non seulement masquer ses propres défaillances mais celles, aussi, d'un ami défunt. Quant à la tragédie finale, il lui répugnait visiblement d'en parler ; et ce ne fut pas sans mal que je parvins à tirer de ces confidences tronquées les pages qu'on vient de lire. Saunders se refusait à conclure. Pendant un temps, il avait pensé que la bête à cinq doigts avait été animée par l'esprit de cet inquiétant Sigismund Borlsover qui, s'il faut en croire la légende, avait édifié au XVIIIe siècle, pour y célébrer on ne sait trop quel abominable culte, le temple qu'on voit encore aujourd'hui près du lac. Plus tard, il imagina que l'esprit en question était celui d'un homme qu'Eustace avait jadis employé comme garçon de laboratoire, « une petite brute rancunière aux cheveux de jais, » disait-il, « qui mourut en maudissant son médecin de ne point savoir prolonger ses jours, afin de lui permettre de régler son compte — un sale compte — à Borlsover. »

De toute façoçn, il n'était déjà plus possible de s'assurer de la véracité des dires de Saunders : toutes les lettres mentionnées dans le présent récit ayant été détruites, à l'exception de la dernière qu'Eustace avait reçue ou, plutôt, aurait dû recevoir si Saunders ne l'avait interceptée. Pour celle-là, je l'ai vue de mes yeux. L'écriture en était fine et tremblée ; c'était l'écriture d'un vieillard. Je me souviens d'avoir remarqué que les deux « *e* » du mot « *rendez-vous* » ressemblaient fort à l'*epsilon* de l'alphabet grec. Un détail m'amusa beaucoup à l'époque : ce fut de voir que Saunders conservait ce billet entre les pages de sa Bible.

Comme je l'ai déjà dit, je n'avais vu Adrian Borlsover qu'une seule fois. Pour Saunders, j'eus l'occasion de le mieux connaître. Mais ce fut par hasard, et non sciemment, que je rencontrai le troisième homme de cette histoire, Morton, le maître d'hôtel. Certain dimanche après-midi où je me promenais au Jardin Zoologique en compagnie de Saunders, ce dernier attira mon attention sur un vieux monsieur qui se tenait devant l'entrée du pavillon des reptiles.

— « Alors, Morton, » l'interpella-t-il en lui donnant une tape dans le dos, « comment vont vos affaires ? »

— « Mal, Mr. Saunders, » répondit le vieil homme qui sourit en le reconnaissant. « Les hivers n'en finissent plus maintenant. Et on dirait même qu'il n'y a plus d'été ni de printemps. »

— « Vous n'avez pas encore trouvé ce que vous cherchez, je suppose ? »

— « Mon, monsieur, pas encore. Mais je finirai certainement par y arriver un jour ou l'autre. Je leur ai toujours dit que Mr. Borlsover avait de bien curieux animaux... »

— « Que cherche-t-il donc ? » demandai-je quand nous l'eûmes quitté.

— « Une bête à cinq doigts, » dit Saunders. « Il n'a jamais voulu croire qu'il s'agissait vraiment d'une main. Cet après-midi, étant donné qu'il sortait du pavillon des reptiles, il devait y chercher un reptile ; un reptile avec une main. La semaine prochaine, ce sera un singe ; un singe sans corps, évidemment. Ce pauvre vieux Morton a toujours été un incurable matérialiste... »

Traduit par Françoise Martenon et Roland Stragliati.
Titre original : The beast with five fingers.

CHARLES DOBZYNSKI

L'opéra de l'espace

La première épopée de science-fiction paraît ce mois-ci chez Gallimard : il s'agit de *l'opéra de l'espace,* de Charles Dobzynski. A la fois poème et roman, cet ouvrage a l'originalité, sur un thème S.F., de renouveler le genre ancien de la chanson de geste. Toutefois, aux chevaleresques héros d'antan, l'auteur substitue dans son chant ceux d'aujourd'hui et de demain, les modernes cosmonautes. Tentative audacieuse qui vise à réintégrer dans la poésie l'aventure sous sa forme épique, en y introduisant les mythes et le langage du merveilleux scientifique.

Ce « space-opera » est composé de quatre actes. Les deux premiers, *Les hommes dans l'espace* et *Cosmogrammes,* retracent la construction et le départ de l'astronef, les phénomènes multiples, physiques ou imaginaires, que doivent affronter les cosmonautes, puis, dans une vision kaléidoscopique, la découverte fascinante des planètes du système solaire, des comètes, des novae, jusqu'à la fuite de la dernière galaxie... Mais c'est sur Mars que se situe, pour l'essentiel, cette odyssée. Mars dont le satellite Phobos, confirmant l'hypothèse de Chklovski, s'avère être une énorme et mystérieuse station artificielle, depuis longtemps désertée. *Les métamorphoses de Mars,* suivies des *Légataires de l'univers,* révèlent alors aux explorateurs un monde surprenant, changeant, où subsistent d'inexplicables traces de civilisations éteintes, où la vie a pris de nouvelles formes végétales et animales, à des stades mystérieux de l'évolution. Des manuscrits retrouvés et partiellement déchiffrés permettront, sinon d'élucider, au moins d'éclairer certaines étapes de l'histoire martienne. Le cataclysme qui contraignit à l'exode ce peuple planétaire donnera peut-être une réponse à notre propre présence sur la Terre. Cependant, les cosmonautes qui ont sur Mars, grâce à l'utilisation de l'énergie nucléaire, accompli œuvre de genèse, libérant l'eau des glaciers, ne connaîtront pas eux-mêmes la suite de l'histoire, étant victimes, sur le chemin du retour, des pièges inconnus de l'espace.

Il nous a semblé intéressant, même s'il sort un peu de notre domaine habituel, d'offrir quelques extraits de ce livre à nos lecteurs. Chacun des poèmes constitue un maillon dans la chaîne du chant, et celui-ci se trouve forcément désarticulé par un tel choix. Pris dans la dernière partie du volume, les fragments ci-dessous ne peuvent donc à eux seuls en résumer les divers aspects. Mais ils donneront du moins une idée de son ton général.

Charles Dobzynski a 34 ans. Il est journaliste et critique et a

publié une dizaine de recueils de vers, chez Seghers notamment (*Au clair de l'amour* et en 1962 *D'une voix commune*). Il est depuis l'enfance un fervent de science-fiction et ne cache pas que la lecture de Wells, de Sturgeon, de Van Vogt et surtout de Bradbury ont exercé sur lui une grande influence. Collaborateur des *Lettres Françaises,* il y est chargé entre autres de la rubrique des livres de science-fiction.

MARS EN VUE

Mars est en vue : une île submersible
émerge d'une embellie du sommeil,
luisante de sel et de nuit lustrale,
avec ses lacs galactiques, ses rocs
tout incrustés d'astres. La drague emplie
d'or sidéral et de scintillements
remonte jusqu'à nous, tirée de l'ombre
qu'elle éclabousse d'aube. Et le radar
scandant les caramboles des échos
rythme à coups sourds cette naissance rouge
qui donne vie à l'espace albinos.

MARS EN REVE

Mars fut en nous un rêve dans un rêve,
le cep de tous les rêves mûrissant
de siècle en siècle, arrachant à l'aride
comme un raisin la raison de la vie.
Mars fut en nous système artésien
perçant le crétacé de la mémoire
pour ramener, du fond de notre enfance,
une couleur, un visage oubliés,
communiquant avec d'autres visages.
Mars fut en nous avant d'être visible
le premier regret, le premier vertige
qu'éprouve la feuille en passant le seuil
de la forêt qu'elle croit l'infini.
Et voici Mars alezane, penchée
sur ses reflets, buveuse d'infini,
et qui attend la main sur son échine
prête à passer le mors. Et voici Mars
comme une image en nous de l'origine
comme une image en nous de notre mort.

.. ..

LA CITE INTERNE

Nous descendons dans un passé confus
d'itinéraires dévorés, de salles
que l'absence a scellées, dans un passé
d'affleurements, de fuites symétriques
où des chemins feutrés, des puits comblés
de feuilles et de voix, des parois creuses
dont l'élan fut brisé quand vint l'oubli,
des voûtes créant de nouvelles courbes
sur d'autres murs qui se cherchent une âme.
Nous descendons dans le cœur pneumatique
d'une cité conçue à notre image
et qui n'a plus pour mémoire que l'herbe
rongeant le métal et le code noir
des galeries tournantes sur leurs roues.

UNE VILLE-CERVEAU

Cybernétique d'ombres. Nous tombons
dans ce qui fut un corps : le paysage
artériel de la machinerie,
un organisme éteint avec ses astres
détruits parmi les rampes de son ciel.
Le cœur urbain ne bat plus dans les portes,
le sang électronique s'est figé,
les nerfs paralysés avec leur flux
de souvenirs embryonnaires, d'actes
à peine esquissés dans les pulsions.
Et tout s'est tu dans le tissu psychique
qui sous-tendait cette ville automate :
distributeurs de vent, servomoteurs
à contrôler les saisons, les soleils,
régulateurs de soleils décalqués
et de couleurs converties en mirages.
Cette cité ressemblait tant à l'homme
qu'elle imitait son système mental,
ses rues changeaient au rythme des pensées,
ses corridors débouchaient sans réponse
sur un passé remis en question.

DANS LA MACHINE MENTALE

Chaque maison, chaque compartiment
concrétisait une idée, un secret,
une façon de concevoir la vie.

Nous déchiffrons l'anatomie des rues,
signes d'une écriture intérieure
avec ses mots de passe, ses impasses,
ses nœuds obscurs et ses ponts de mémoire.
Comment, jadis, en cette architecture
qui confondait les formes du réel
et les méandres de l'imaginaire,
comment vivait ce peuple évanoui ?
L'homme n'était peut-être qu'un rouage
esclave de la ville, un simple fil
véhiculant l'énergie et le rêve ?
Un transistor doué d'intelligence
collectant la vie et la traduisant
en un langage mécanique ? L'homme
ou quoi d'autre ? Ou quel état différent
de la matière et de la conscience ?
Ou, sur l'écran mental de la machine,
le déroulement sans fin d'une image
dictée à distance et qui cheminait
dans cette ville en simulant la vie.
.. ..

LE CANAL

Depuis toujours dans l'ombre lasse et rase,
au pied des hauts plateaux, sur le parvis
des cathédrales de calcaire triasiques,
le canal dormait, sous les cordillères
comme un étage abandonné du temps.
Fosse sans fin pour un corps planétaire,
pour une mort taillée à la mesure
des tumulus sismiques et des noces
de marbre noir. Et qu'était ce canal
où l'eau ne chantait plus dans les racines,
où l'air traînait, carnassier blessé ?
Canal sans eau, sans rives, sans visage,
isthme coupant le ciel, portant le ciel
vers son issue ou peut-être un miroir
qui rende enfin la lumière viable ?
Un aqueduc construit pour le silence,
pour recueillir au moment de leur fonte
les souvenirs qui devinrent névés.
Suivons le vent qui cherche une présence
parmi les fondis, tel un chien perdu ;
le vent qui n'est plus qu'une cantilène
un dernier souffle exhalé par les rocs.

Le vent qui vient peut-être, comme nous,
d'un autre monde où règne la parole,
et qui voyage avec la nostalgie
des raisins verts et des flores marines,
dans ce canal où les saisons laissèrent
— feuilles formant un lexique fossile —
les signes d'un printemps pétrifié.
.. ..

LE REGNE DU SABLE

Ainsi des instants, des jours et des âges
furent surpris par le gel, gangrenés
par le lent oubli. Des jours s'effondrèrent
dans le puits d'autres jours pour s'y noyer.
Et le vécu de tant d'êtres, la trame
de leurs regards, la force de leurs mains,
le sel en eux de leurs douleurs secrètes
et des plaisirs ressentis. Le ressac
du sang dans leurs viscères. L'éclair bleu
cassant le souvenir comme une écaille ;
et le pain chaud d'une pensée friable,
l'odeur des corps multipliant l'humus :
tout fut effacé, broyé, converti
en pierre cancéreuse, en parchemin
de cendre et d'ombre, en caillement de nuit
dans les veines de l'air avare. Un temps
vidé de tout son sang, un temps-squelette
qui sans la vie et sans la voix de l'homme
n'était plus rien qu'un arbre sans ses feuilles,
tel un mammouth s'enfonça dans les sables.
Mémoire de silice et de silence,
le sable fut comptable des trésors,
des pas engloutis, des os calcinés
avec les songes par la même flamme.
Ce banquier du néant, battant monnaie
de gestes morts, de regards enterrés,
ce milliardaire des pourrissements
régna sur la charogne planétaire.

QUE FUT L'HOMME ?

Comment déduire l'homme de la pierre,
du sable bleu quel regard renaîtra
plus vaste que la mer et ses rivages
expliquant la feuille avec ses nervures

et l'écriture du soleil, dans les épis
éparpillant ses syllabes ? Quelle aube
comme un iguane en tremblant surgira
des failles du sommeil, des murs aveugles
de la cité que dessécha le temps
tel un grand papillon de poudre jaune ?
Ce qui fut chair, intelligence, lierre
des gestes créateurs le long des jours,
ce qui fut vie, accumulant les gouttes
d'un océan formé de chaque vie,
avec ses algues d'actes, ses coraux
de songes enchaînés à d'autres songes,
d'amours fertilisant d'autres amours ;
ce qui fut sagesse et savoir, modèles
d'arts inconnus, hautes architectures
inscrivant l'homme au cœur de la matière
comme un témoin du temps, de la beauté
d'une simple plante ou d'un astre-mère :
tout ce travail des âges, tout ce sel
que l'homme a fixé dans la mer natale,
dans la mémoire du cosmos, seraient
à jamais dissous dans l'illusion ?
L'espoir humain, tel un hyposulfite
dégradé, n'aurait retenu des siècles
qu'un négatif, la cendre d'une image ?
Pourtant nous sommes vie, comme une peau
que le soleil brûla, qui se reforme
avec le hâle et l'or de la marée
et nous rendrons à Mars son épiderme
de pétale doré, ses doigts de grappes
et son sourire d'eau, comme un miroir
brisant sur les récifs mille soleils.

.. ..

LE DEPART

Nous quittons Mars comme un buffle qui rêve
au bord d'un fleuve mort, souillant de sable
son mufle noir dans la cendre des soirs.
Nous quittons Mars accroupi dans ses schistes,
lavant aux estuaires sa mémoire
de lave glauque où luit encore une aube.
Nous quittons Mars, terre calleuse, terre
folle de soif en sa peau pliocène
et qui parfois s'embrase de baies rouges
comme un jardin fruitier de météores.

Nous quittons Mars, ses pierres à mirages
changeant la nuit la forme des cités,
la laine du silence sur les lacs
et leur lenteur laiteuse de mercure.
Pelage des années, tartre des ombres,
effondrements dans les terrils du jour,
miettes de la lumière au bec des astres
stratifiés, foliations du fer,
puits d'oxygène où subsistent parfois
des fleurs striées d'antennes violettes.
Nous quittons Mars pour lui porter la Terre.
.. ..

LA TEMPETE MAGNETIQUE

Nous contournons un cap d'étoiles doubles.
Mars se dilue au large du Centaure.
Nous franchissons un chenal de chaleur,
des archipels d'atolls opalescents :
maremmes de l'ombre en combustion ;
le froid rougeoie et change en madrépores
des nuées de fluides. Brusquement
comme un iris irrité par le flux
tumultueux des chocs moléculaires,
le cristallin du vide se fendille
et d'un seul coup oscille l'astronef
comme une aiguille folle sous le verre
noir de l'espace aimanté. Les commandes
ne répondent plus et l'engin dérape,
précipité d'une falaise obscure.
Tout à l'instant pivote sur soi-même,
les propulseurs halètent, les cadrans
s'aveuglent, les métaux pris de vertige
se convulsent dans cette épilepsie
de l'attraction. Nous sommes happés
par un maelström magnétique. Nous sommes
plongés dans les lumières négatives
et les courants déphasés. Nous tombons
en chute libre, au profond de notre être
avec nos souvenirs coagulés
réduits à l'état de spores. Les branches
de la bourrasque en nous se ramifient,
de tout son poids le sang s'écrase en nous,
grêle frappant sur les vitres du cœur.
Si l'astronef en panne s'abandonne
à ce roulis solaire, c'est la mort.

Soudainement un vent passe et dégivre
nos sens, et dissout l'immobilité
tel un calcaire au fond de toute chose.
Tout s'équilibre alors et la marée
reflue en son aorte nébulaire.
La chaîne casse et répand les maillons
qui nous agglutinaient, limaille humaine.
Nous respirons : ce ne fut qu'un phantasme
né d'un solénoïde. Un cauchemar
qui débordant du sommeil d'une étoile
retourne au feu qui sans fin le nourrit.

EN PANNE

Temps déconnecté. Mémoires inertes.
Chaos des courts-circuits dans les torsades
de la mobilité, de l'énergie.
Morts de soleils infinitésimaux
dans une folle arborescence d'ondes.
Une embolie électronique cloue
le cœur de la machine aux veines peintes
de radium. Aux treilles du radar
pourrit l'écho, grappe noire du froid
paralysée en son éclosion.
Et l'astronef tombe comme une graine
dans l'univers stérile. Et les moteurs
se sont éteints, tels des aérolithes
perdant leur pourpre et le poids de leur nuit
en perçant l'air pyrophage. Un silence
de siècles abrasés, d'ombre éboulée
semble soudain sourdre des alvéoles
de cet espace exorbité. Nous sommes
précipités hors de la trajectoire
du temps réel, hors de nos souvenirs.
Et le tracé de nos gestes s'efface
des cartes du passé. Nous dévalons,
grumeaux de l'infini, dans le levain
de la lenteur et de l'opacité.

LA DERIVE

L'espace s'est tu. Le halo du temps
absorbe les sons, efface les gouttes
des mots perdus, dessinés par la pluie

sur la croisée des souvenirs. L'espace
s'infiltre sous la peau, sous les paupières,
pèse en nos yeux de tout son poids de nuit,
suinte en nos cœurs, neutralise nos rêves,
déjà nous annule et nous assimile
germes humains dans un corps étranger.
Déjà plus rien ne nous répond. La Terre
poursuit sans nous son travelling d'étoiles
sans même voir que l'image se vide
et que le film en silence a brûlé.
La Terre dort sans même nous rêver,
la Terre vit sans inclure nos vies
dans son sommeil et dans ses floraisons.
Et nous, à la dérive, dépouillés
de ce qui fut notre être, dans l'ouate
de ce néant qui neige à flocons noirs
sur nos pensées, Terre, nous t'appelons
de ce rivage de l'oubli, du songe
déchiqueté qui nous sert de radeau,
roulés dans les rafales du silence,
brisés sur des récifs d'indifférence
mais cramponnés à ta mémoire, Terre,
nous te cherchons avec nos mains aveugles
au fond du puits, dans la nuit de grisou,
au fond du temps qui s'écroule sur nous.
.. ..

DANS L'ANTI LUMIERE

Nous approchons de ce mur mimétique
et sur le noir le plus-noir se détache,
et tel un cœur qui refuse le sang,
l'amas d'anti lumière se contracte.
Nous avançons dans la viscosité
de ce miroir qui ne retient des êtres
que l'ombre en eux, le contour de leur mort.
Il se produit, dilatant la muqueuse,
un tressaillement de ténèbres molles,
du noir au noir, une onde au ralenti,
de choc en choc l'incroyable courbure
de tout ce noir battant un arc-en-ciel
dont rejaillit sur nous la gerbe sombre.
La vue en nos yeux est à l'étiage,
et les voyants, sur les tableaux de bord,
d'un dernier feu désespéré fulgurent.

Puis tout s'évanouit. Bribe par bribe
comme une chair dissoute dans l'acide.
L'épaisse lie jusqu'à nos lèvres monte.
On ne peut fuir le noir, il nous dilue,
il suit la pente de nos jours, il tombe
en nous avec son froid et sa fumée.
Et nous cherchons les halos de nos gestes
et nous palpons sur les parois les traces
de diffractions : souvenirs collés
de nos reflets, empreintes digitales
de la clarté traquée, dépossédée
et qui n'a plus de refuge qu'en nous
et qui réveille au fond de nos mémoires
tant de soleil que la vie a fondu,
qu'en l'effleurant se dissipe le noir
et qu'en crevant à leur surface l'ombre
— comme la mer abandonne un galet —
y laisse poindre une goutte de mort.
.. ..

LA CHUTE

Galet de l'infini le vaisseau roule
de nuit en nuit croisant d'autres soleils ;
lavé par les marées, par la saumure
des rayonnements, des couleurs privées
de leur noyau végétal. Toute l'ombre
se tend comme un arc pour atteindre l'homme
et le porter en flèche hors du temps.
Le rêve s'évapore dans l'espace
mais crée un autre rêve dans le temps.
Et dans la mort qui déborde, éteignant
la mèche des paroles sur les lèvres,
l'homme devient à son tour une étoile,
une lumière offerte à la lumière,
écho frappant de planète en planète,
des ciels nouveaux, des arbres emportés
dans le torrent des saisons. La semence
qui va germer change la galaxie.
Et l'homme s'effaçant se convertit
en floraison d'atomes : pluie du vide
multipliant les cercles de la vie.

Des tourbillons, des mondes, des années,
des flores de solstice et de mémoire,
des siècles par silos, des forêts mortes
dont les magmas d'étoiles se dispersent,
des meules bleues de gerbes galactiques :
et le temps sourd et la nuit s'alourdit.
Un astronef se perdit dans l'espace :
on dit qu'il fut sur Mars au premier jour
et qu'il mourut de lui rendre la vie.
Parfois, rôdant sur les routes stellaires
où nul vaisseau jamais ne se risqua,
loin de nos ports martiens nous guettons
la fabuleuse étincelle qui brûle
ainsi qu'un feu Saint-Elme à la mâture
des nuits d'éclipse. Incandescence noire
d'un météore emprisonnant des hommes,
pulsation qui garde son secret
mais nous parvient au-delà de tant d'ombre,
braise d'un songe encore sous la cendre,
signe de vie, salamandre des âges
qui fuit et naît de soleil en soleil.

revue des livres

Ici, on désintègre !

John W. Campbell

La machine suprême

John W. Campbell jr. occupe une position particulièrement importante dans l'histoire de la science-fiction. Devenu en 1937 le rédacteur en chef d'une revue dont il transforma peu après le nom en *Astounding Science Fiction* — et, beaucoup plus récemment, en *Analog* — il est, plus peut-être que tout autre, à l'origine du développement que ce genre connut à partir de 1939 sur le plan littéraire aussi bien que sur le plan purement scientifique. La seule énumération des écrivains qu'il découvrit, ou dont il publia dans *Astounding* les récits aujourd'hui classiques, montre sa clairvoyance et la profondeur de son influence : Robert Heinlein, A. E. van Vogt, Theodore Sturgeon, Isaac Asimov, Henry Kuttner, Eric Frank Russell, Jack Williamson ont tous été découverts ou encouragés par Campbell.

Sur le plan scientifique, Campbell montre une personnalité assez déroutante : ayant obtenu un diplôme de physicien nucléaire à une époque où il n'y avait guère de demande pour de tels spécialistes — c'était en 1928 — il manifesta régulièrement, par la suite, un goût prononcé pour l'insolite et le non-conventionnel en matière de science. Il y eut son engouement pour la *dianétique,* cette pseudo-science que créa L. Ron Hubbard — un autre de ses « poulains » littéraires — et il y eut aussi sa période d'expérimentation dans le domaine de la perception extra-sensorielle. Depuis cette date, il tonitrue à intervalles assez réguliers contre la science officielle dans ses éditoriaux ; cela n'empêche pas la revue qu'il dirige d'être particulièrement solide d'un point de vue scientifique.

Il n'est pas inutile de tenir compte de l'un et de l'autre de ces aspects de la personnalité de Campbell en abordant cette *Machine suprême* — tout comme il n'est pas inutile de savoir que ce récit fut publié en feuilleton en 1934 et 1935. L'auteur enfonçait à l'époque moins de portes ouvertes qu'un lecteur contemporain n'en distingue à la lecture de ce roman. Fondamentalement, celui-ci est un space-opera à la gloire non pas de l'aventurier, mais du savant. Son personnage principal, Aarn Munro, est un être physiquement difforme : il est né de parents terriens sur la

planète Jupiter, et la puissante gravitation de celle-ci a obligé ses membres à se développer autrement que ceux des humains. Aarn Munro est haut de un mètre soixante-dix, il a un mètre cinquante de tour de taille, et il pèse cent quarante kilos. Campbell le place ainsi à l'écart de l'humanité et au-dessus de ses confrères les savants terriens, qu'il domine par l'étendue de ses connaissances et la fécondité de son esprit créateur.

Cet esprit créateur confère une monotonie certaine au déroulement du récit : le lecteur sait bien, au bout d'une cinquantaine de pages, qu'il n'y a point de problème scientifique dont Munro ne puisse venir à bout. Et, en fait, l'action est un prétexte que Campbell se donne pour développer un certain nombre de théories et d'hypothèses scientifiques. Les dialogues dans lesquels Munro explique ces dernières à ses compagnons deviennent rapidement fastidieux.

L'idée centrale est celle d'un voyage d'exploration intersidéral à bord d'un astronef qui utilise l'énergie stellaire : la machine suprême du titre n'est autre que le soleil. Les découvertes que font les explorateurs auprès d'une race ayant jadis habité la Terre, et aussi le manichéisme expliqué qui est à l'origine de vastes batailles dans l'espace, ce sont là des idées qui étaient encore relativement peu familières à l'époque où Campbell écrivait les exploits de Munro.

Ce roman est représentatif d'un chapitre de l'histoire de la science-fiction que le lecteur français connaît généralement mal : on peut y voir une des œuvres liant la pure *science*-fiction — dont Hugo Gernsback fut l'apôtre — à la période d'épanouissement qui coïncida avec les années de guerre, lorsque les principaux écrivains du genre se souciaient à la fois de la cohérence scientifique et de la consistance du style. Campbell a contribué au développement de la première et de la seconde, dans ce roman comme dans plusieurs autres de ses récits de l'époque. Regrettons cependant que la traduction ne contribue point à alléger le style de la narration. Présenté dans une version plus nerveuse, le roman eût mieux retenu l'intérêt du lecteur français de 1963.

Demètre Ioakimidis

« *La machine suprême* » (The mightiest machine) par John W. Campbell jr. : Hachette, « Le Rayon Fantastique ».

J.B. Priestley

Le 31 juin

Après *Le reflet de Saturne*, voici *Le 31 juin*. Le premier était un roman d'aventures peu convaincant, donnant simplement l'impression que Priestley, écrivain au solide métier, bâclait tant bien que mal un récit à suspense pseudo-scientifique pour profiter du côté dont soufflait le vent. A très peu de chose près, c'est l'impression que

laisse également ce récit, qui pose deux problèmes au lecteur comme au critique.

Le premier de ces problèmes est évidemment celui du complexe d'infériorité dont souffrent beaucoup d'amateurs de science-fiction et de littérature insolite. Un écrivain renommé s'essaie-t-il dans le genre qui leur est cher ? Ils s'extasient aussitôt, misant sur la réputation de l'auteur et espérant qu'un peu de sa gloire rejaillira sur le genre littéraire. On craint que le calcul ne soit faux : *La planète des singes* est assurément l'œuvre d'un écrivain respecté ; ce n'en est pas moins, sur le plan de la science-fiction, un ratage intégral. Bien entendu, il faut qu'un Pierre Boulle sévisse dans la science-fiction pour qu'une large part du grand public, prenne conscience de cette dernière ; mais on comprend facilement ceux qui, dans ce grand public, auront refermé le livre en pensant : « La science-fiction, ce n'est donc que cela ? »

Revenons à nos Priestley. Il affirme avoir écrit, pour s'amuser, ce récit au caractère féerique, dans lequel le monde moderne et celui du Roi Arthur s'interpénètrent, et où des personnages passent de l'un à l'autre de ces temps. Ce caractère féerique est le second des problèmes que soulève ce livre.

Au temps où l'on croyait à l'existence des dieux, des sorciers et des génies, chacun connaissait — dans les grandes lignes tout au moins — l'étendue et les limites de leur pouvoir. Protée pouvait changer d'aspect à sa guise, Cassandre savait l'avenir bien que personne ne la crût et Balder ne pouvait être blessé que par une branche de gui. Lorsque Priestley met en scène des enchanteurs, il a beau les présenter comme ayant été formés par Merlin : le lecteur auquel il s'adresse n'a aucune idée de ce que peut être leur pouvoir, et les aventures qui arrivent à ces braves enchanteurs ainsi qu'à leurs protégés ont un caractère gratuit qui lasse rapidement. En fait, il n'y a aucune raison pour qu'il leur arrive même des aventures — autrement dit, pour qu'ils rencontrent des difficultés dans l'accomplissement des tâches qu'ils se sont imposées.

Il n'y a aucune raison pour qu'une princesse, fille d'un vassal du roi Arthur, aperçoive dans un miroir magique le visage d'un dessinateur travaillant dans une actuelle agence londonienne ; on peut concevoir qu'elle en tombe amoureuse, la rigueur dans ce domaine ne pouvant être exigée du romancier. Il n'y a aucune raison, en revanche, pour que le jeune Londonien finisse par prendre part à un tournoi de chevaliers, ni pour que son patron soit transformé en dragon. L'aîné des deux enchanteurs a beau répéter périodiquement qu'il a un plan, on ne s'y intéresse guère, puisqu'on ignore la mesure même dans laquelle un plan lui est nécessaire.

Ces pages dégagent une impression d'arbitraire qu'accentue encore l'interpénétration des deux univers. Il n'y a aucune justification derrière le déroulement de ces aventures, car il n'y avait aucune raison particulière pour qu'elles se compliquent, ni pour qu'elles se terminent. Ni, surtout, pour qu'elles commencent.

On chercherait en vain, dans ces pages, la belle poésie fantastique et onirique d'*Alice au pays des merveilles* ; on n'y trouverait pas, non plus, la verve dans l'absurde qui animait *L'invitation au supplice* de Nabokov. On n'y rencontrera qu'un timide surnaturel arbitraire, assaisonné d'un humour laborieux — dont les manifestations les

plus acceptables, comme la conversation dans le *pub* qui est manifestement inspirée des pages de George Mikes, sont des variations sur la pesanteur et le flegme anglais. Le total est franchement ennuyeux.

Tel ne semble pas être l'avis de l'auteur, qui manifeste un solide optimisme dans le succès de vente que connaîtra son livre. Sa dédicace porte en effet ceci : *Pour mes petites-filles, Sadie Wykeham, Vicky, Karen et Sophie Goaman, Kristin et Miriam Littlewood, avec l'espoir qu'il restera encore quelques exemplaires de ce récit quand elles se sentiront prêtes à s'y attaquer.* » Le soussigné, ne tenant pas outre mesure à son exemplaire de ce livre, se fera un plaisir de l'envoyer à la première de ces demoiselles qui lui en adressera la demande.

Demètre Ioakimidis

« *Le 31 juin* » (The thirty-first of June), par J. B. Priestley : Laffont.

Peter Randa : **Les ancêtres**
F. Richard-Bessière : **Visa pour Antarès**
Jean Murelli : **Ta baraque à malheurs**
B.R. Bruss : **Complot Vénus-Terre**

Le lecteur de *Fiction* sait depuis longtemps où s'arrêtent les possibilités de Peter Randa. De ce fait nous ne nous étendrons pas plus longuement sur son roman *Les ancêtres*, susceptible seulement de distraire les non-exigeants en la matière. Nous ne voulons pas être méchant vis-à-vis de cet auteur et nous espérons qu'il nous pardonnera d'avoir simplement signalé son ouvrage sans en faire la moindre critique.

Bonne surprise, un roman de F. Richard-Bessière pour une fois en pleine forme : *Visa pour Antarès*. Un mal épidémique se répand sur la Terre-patrie. Des individus dégénèrent peu à peu. Les statistiques prouvent qu'un être humain sur quatre est atteint. Devant l'ampleur d'un tel fléau, jour et nuit, les savants travaillent, essayant de découvrir les origines du mal. Scott Brady, du service de la Sécurité Galactique, réussira à élucider le mystère. Sur les routes de l'espace il découvrira, aussi, l'amour. Ce court résumé, exposé uniquement pour situer, de très loin, l'intérêt de cet ouvrage fort bien écrit et mené à un rythme intelligemment dosé en émotions, donnera, nous osons l'espérer, envie à nos amis de le lire. Voici un roman de S. F. digne de ce nom dans la série « Anticipation » du Fleuve Noir. Que Richard-Bessière en soit remercié.

B. R. Bruss est l'un des rares auteurs de l'écurie du Fleuve Noir qui possède, dans le domaine de

l'anticipation, une naïveté bien sympathique. Ses romans n'atteignent jamais un niveau très élevé mais par contre ignorent totalement la médiocrité. *Complot Vénus-Terre,* suite de *Terre siècle* 24 n'échappe pas à cette règle. Bruss n'est peut-être pas assez pris au sérieux par les amateurs de S. F. ; c'est dommage car, très sincèrement, je pense que cet auteur mérite mieux qu'un vague succès d'estime.

Recevoir en guise d'héritage un domaine, vaste et vieillot, situé à quelques kilomètres de Paris, est rarement une source d'ennuis. Pourtant, lorsque ces lieux furent jadis témoin d'une ténébreuse affaire d'amour et de mort, l'esprit de l'un des héritiers peut « travailler ». Sur ce sujet, *Ta baraque à malheurs,* dont l'action est bâtie à la manière d'un flashback cinématographique, est plus une esquisse que le résultat d'une construction longuement élaborée. L'auteur de ce roman de série doit, très certainement, mieux faire dans l'avenir.

René Tabès

Les ancêtres par Peter Randa, *Visa pour Antarès* par F. Richard-Bessière, *Complet Vénus-Terre* par B. R. Bruss : Fleuve Noir, « Anticipation ».

Ta baraque à malheurs, par Jean Murelli : Fleuve Noir, « Angoisse ».

F. Richard-Bessière

Les jardins de l'apocalypse

La surprise la plus agréable des derniers mois tient certainement à cet ouvrage de Richard-Bessière qui ne nous avait pas habitués dans le passé à tant d'originalité. Ce court roman, d'une facture solide, renouvelle considérablement le thème de la Terre-envahie-par-des-êtres-vampires-qui-rendent-la-vie-impossible. L'idée d'un monde où les humains vivent cloîtrés à l'intérieur des immeubles qui constituent comme autant d'univers, et où ils creusent de longs boyaux dans l'espoir de relier ces îlots de vie entre eux, me semble tout à la fois terrifiante et remarquable, parce qu'elle se fonde sur une réalité : chaque jour, l'homme est un peu plus chassé de ses propres villes. La circulation est un vampire apparemment indestructible, et le temps viendra bientôt où pour traverser le boulevard Saint-Germain en moins d'une journée, il conviendra de s'engager dans les égouts.

Au sein de ce monde, deux types de stratification sociale ont subsisté : l'une fondée sur l'âge, et l'autre sur le groupe sanguin. Et c'est là que Bessière donne sa pleine mesure. Il expose en effet, sans avoir l'air d'y toucher, le ra-

cisme implicite des thèses de Léone Bourdelle (dont le moins qu'on puisse dire est que, si leur fondement semble intéressant, leur exposition présente par leur créatrice semble pour le moins aventurée), ce qu'à ma connaissance personne n'a fait encore, et surtout, il l'intègre à une société dominée par le thème de l'adolescence, de l'immaturité. Les héros de Richard-Bessière, ici, sont des « copains », c'est-à-dire des jeunes en bande, twisteurs si l'on veut, déchaînés si l'on y tient, avec leurs règles, leurs loyautés, leur monde secret, leurs préjugés, et leur haine, doublée de la crainte de vieillir, de la peur du monde des adultes. Toute l'habileté de Richard-Bessière a consisté à rendre ces descendants des blousons noirs sympathiques, sympathiques malgré leur racisme qu'ils sont au reste capables de surmonter en découvrant la générosité, sympathiques dans leur refus de l'absurde, et dans leur volonté têtue de continuer, d'aboutir, n'importe où, pourvu que ce soit au grand air. Là où les adultes échouent et périssent, les blousons noirs ont raison. Alors que les adultes préméditent un suicide collectif, les copains projettent de s'échapper. Alors que les adultes renoncent, les copains cherchent la bagarre et trouvent une solution. Alors que les adultes distillent des raisons métaphysiques à leur existence et à leur malheur, les copains cherchent à s'en tirer. N'importe quoi pour ne pas crever comme un rat dans un trou. On est du côté des copains. On les comprend.

Du coup, en plus d'être un excellent roman d'aventures, le livre de Bessière devient significatif. Il y a certes de l'astuce dans le fait d'avoir pris, pour personnages des « copains », au moment où ceux-ci constituent le plus fantastique marché potentiel de la science-fiction qu'on puisse rêver. Mais il y a aussi une bonne part d'intelligence de l'avenir. Ce qu'on reproche aux copains, c'est de vouloir quitter à tout prix la vieille maison croulante. Eh bien, je dis bravo les copains, et j'estime qu'on en viendra peut-être à élever place de la Nation un temple des Copains en souvenir d'une des dates fondamentales de notre temps, temple où l'on mettra, j'espère, en bonne place un buste de Richard-Bessière.

Tout cela pour en arriver à cette constatation que la collection du Fleuve Noir est à peu près aujourd'hui la seule qui vit, c'est-à-dire celle où l'on ait de bonnes surprises. Dussent en pâlir les vieilles lunes de Mars, si la science-fiction en France échappe à l'ankylose, ce sera pour une bonne part finalement au Fleuve qu'elle le devra.

Gérard Klein

Les jardins de l'apocalypse, par F. Richard-Bessière : Fleuve Noir, « Anticipation ».

Roland Villeneuve

Le diable

Loups-garous et vampires

« *La transposition d'un concept psychanalytique est sans valeur intrinsèque, et l'on peut renvoyer dos à dos le psychanalyste qui s'improvise sociologue, et le critique d'art qui s'improvise psychanalyste.* »

Cet avis autorisé, celui du Dr. Lagache, président de la Société Française de Psychanalyse, devrait bien être médité par les divers rédacteurs collaborant à la Bibliothèque d'Erotologie. Surtout lorsqu'ils s'en prennent à des thèmes aussi complexes que le vampire ou le démon. Freud lui-même dut un jour opposer Thanatos à Eros, les forces de mort aux forces de vie. Mais ici on ignore Thanatos, on ne fait montre que d'une soumission totale aux mythes psychanalytiques, et à l'obsession sexuelle, souvent risible, de ceux qui les manipulent. Quand on sait que Frend vit un jour des invertis en puissance en tous les Parisiens admirateurs de la Place de la Concorde (en raison du symbole phallique de l'obélisque), on se dit que voilà une discipline qu'il faut manier « *cum grano salis* ».

Malheureusement, Villeneuve ne fait nullement montre d'ironie dans *Le diable.* Tout, pour lui, doit se ramener à des brimades de l'instinct sexuel et des tentatives de défoulement. L'Eglise ayant étouffé les anciens cultes de fécondité, le démon en est sorti tout armé. Qu'il y ait là une part de vérité, c'est évident, et la filiation est nette entre certains cultes priapiques et l'adoration du diable. Seulement elle n'explique pas tout. La sexualité a sa place dans l'organisation des mythes démoniaques, mais après d'autres tendances. Comment concilier sinon les faits, relevés par l'auteur lui-même, dans les races primitives, les civilisations non-chrétiennes où ne pèse pas l'interdit sexuel, l'analogie entre incubes et succubes de la Renaissance et leurs confrères extrême-orientaux ?

Partout le démon révèle les mêmes traits que dans la mythologie chrétienne. Serait-ce qu'il existe vraiment ? Que non, bien sûr, mais il est né d'autre chose que de la simple explosion des instincts sexuels longtemps réfrénés. Il y a le désir de l'homme de rationaliser l'univers (au sens de lui donner une explication logique, pas nécessairement basée sur la philosophie rationaliste), de résoudre le problème du mal et de la souffrance. Il n'est pas donné à chacun de trouver rassurant un monde dépourvu d'ordre et de signification, alors la vieille hypothèse manichéenne est là, si commode, avec la lutte des deux tendances du bien et du mal. Il y a aussi cette révolte contre la société, la religion et l'ordre établis, mis en lumière par Michelet (un peu trop même : il en arrive à voir la Révolution Française sortir tout armée des sabbats).

Que si l'on s'étonne de tant de traits communs dans les représentations démoniaques, les pouvoirs du démon, ils sont là pour nous renseigner utilement sur les constantes et les limites de l'imagination humaine, impuissante à s'é-

chapper de quelques cadres bien précis. Et je m'étonne que Villeneuve, qui collabora jadis au numéro des *Etudes Carmélitaines* consacré à Satan, n'ait pas relevé l'analogie entre ce démon roman et son confrère japonais du XVIIe.

Certes, à la différence du *Vampire,* paru dans la même collection, *Le diable,* et surtout *Loups-garous et vampires,* échappent en partie à cette obsession. L'auteur cite des faits allant à l'encontre de sa thèse. Mais rien n'y fait, il défend une thèse : le démon a pour origine la sexualité refoulée, il doit donc régner absolument dans les pays chrétiens, et particulièrement au moyen âge. Quant aux faits, l'auteur les ignore superbement et poursuit imperturbable dans sa voie étroite. Le moyen âge (dans *Le diable*) est vu au prisme de Michelet, grand visionnaire, mais qui en prenait fort à son aise avec la réalité. Ce sera donc l'époque de la crasse, de l'obscurantisme absolu. L'auteur est tellement sensibilisé qu'il en perd tout humour. Le moyen âge devient un gigantesque complot, dirigé contre le plaisir des sens et contre la femme. Et toutes les plaisanteries et moqueries misogynes de l'époque sont des éléments de ce complot.

Aussi *Le diable,* ouvrage remarquable par son érudition, se révèle finalement une œuvre d'imagination, le roman du diable vu au prisme de la psychanalyse. Ainsi prévenu, on pourra en goûter le charme et l'éblouissante iconographie, malheureusement déparée par trois Clovis Trouille. Que l'on puisse assembler à côté de Goya, Fini, Rops, trois tableaux (?) dont la verve vulgaire est juste propre à égayer la salle de garde de carabins peu exigeants passe l'imagination.

Loups-garous et vampires tient plus au réel, et révèle une curieuse facette de l'auteur. Il poussa le mimétisme de Michelet si loin qu'il en est venu à épouser ses errements. Dans la *Bible de l'humanité* (I, 3 8), Michelet déclare que les dieux antiques étaient morts depuis longtemps : « *Les pères* (de l'Eglise) *ressuscitent ces dieux pour nous faire croire. Mais Jupiter et Bacchus étaient hors des affaires et purent contempler à l'aise la lutte de Mithra et de Jésus.* » Et le même, dans *La sorcière* (I, 3), nous parle de leur pérennité : « *Rien de plus touchant que cette fidélité* (aux anciens dieux). *Les paysans promènent les dieux de ces grandes religions, Jupiter, Minerve, Vénus. Au VIIIe siècle on promène les dieux encore... Vers* 1400... » (etc.)

Pour un peu, Michelet affirmerait que Jupiter n'existe plus depuis le IVe siècle avant J. C. et que nous l'adorons toujours. Et bien il en va de même entre *Le diable* et *Loups-garous.* Dans l'un, Villeneuve évoque la longue nuit du moyen âge, éclairée par les bûchers. Et dans l'autre il écrit : « *Une opinion commune veut qu'après la longue nuit du moyen âge... la Renaissance aurait insufflé un air nouveau de santé et de liberté sur l'Occident tout entier* » (p. 31). « *Alors qu'au moyen âge les procès de sorcellerie étaient demeurés relativement rares et conservaient un aspect politique, ils se multiplient dès le début du XVIe siècle* » (p. 32).

Et l'auteur, qui reprend ici des éléments de son autre ouvrage, dresse une peinture atroce et parfaitement justifiée de cette répression, avec ses juges sadiques, les épidémies démoniaques, la chasse aux sorcières. Le tableau est le même dans les deux ouvrages,

mais alors que dans *Le diable* l'absence de dates pousse le lecteur à y voir un reflet du moyen âge, dans *Loups-garous* il est nettement déclaré qu'il s'agit de ces « siècles de lumière ». Plus, toutes les citations de l'auteur s'inscrivent en faux contre cette opinion qui fait du moyen âge un siècle de superstition et d'ignorance.

Comment après cela Villeneuve, qui relève dans *Loups-garous* les avis de théologiens et de docteurs voyant dans la lycanthropie une maladie mentale et dans la sorcellerie une illusion, a-t-il pu, dans *Le diable,* en brosser un tableau aussi noir ? (Ou alors pourquoi n'a-t-il pas pris la précaution de spécifier nettement qu'il parlait de la Renaissance ?)

Il y a là un aveuglement bizarre dont on a preuve plus loin : « *Il a fallu l'ordonnance de* 1682 *pour que soit publiée une ordonnance assimilant la sorcellerie à une illusion ou à un sacrilège* » (p. 153). Or, c'était là une opinion fort répandue au moyen âge, et l'auteur l'a relevée, à plusieurs reprises. Signalons-lui que pour le concile de Paris (829), les sorciers étaient des fous, et que pour Jean de Salisbury, mort en 1181, le meilleur remède contre la sorcellerie était « *de ne point prêter l'oreille à de tels mensonges et de ne pas arrêter son attention à d'aussi pitoyables folies* ».

Plutôt que de reconnaître que le moyen âge est une époque d'une singulière liberté d'esprit et d'un relatif scepticisme vis-à-vis du domaine magique, et que c'est le XVIe siècle qui se révèle le siècle d'obscurantisme, de chercher les raisons de cette évolution, bien aisée à découvrir (les malheurs du XVe, la pression quasi physique qu'il opéra sur les esprits, le désarroi d'une époque où tout était remis en question, où les simples, cherchant de nouveaux objets de croyances dans un monde déboussolé, s'adonnèrent sans frein à la superstition), plutôt que d'adopter cette attitude, l'auteur s'en tient fermement à son idée a priori. C'est qu'une telle vue va douloureusement à l'encontre des idées reçues, surtout pour celui qui vit le problème à travers Michelet. Et surtout une telle explication laisse de côté la commode explication sexuelle.

Cela n'empêche pas *Loups-garous et vampires* de se révéler un ouvrage passionnant, très documenté, et ne faisant pas double emploi avec *Les vampires* de Tony Faivre. Ce dernier explorait le domaine de l'Europe orientale, amoncelait les documents relatifs aux grandes épidémies des XVIIe et XVIIIe ; Villeneuve, lui, entame une rapide enquête dans l'espace et dans le temps, mettant en lumière l'universalité de la superstition, avec les hommes-loups, hommes-crocodiles, hommes-léopards. Puis il brosse l'évolution des idées sur ce sujet, montrant en passant (p. 168) que la race des inquisiteurs n'est pas morte, qu'ils se sont simplement mués en experts, et visent à emplir les asiles au lieu d'allumer les bûchers. Je regretterai qu'Erzébet Bathory ne fasse l'objet que d'une brève citation ; elle méritait plus d'ampleur, cette dame se douchant de sang humain. Je regrette aussi que l'auteur fasse fond sur les documents d'un Léo Taxil, ou qu'il recueille des légendes comme le verre de sang de Mlle de Sombreuil. Et je me permets de lui conseiller la prudence quant à l'utilisation des documents rassemblés dans les recueils folkloriques, surtout lorsqu'ils sont tirés d'œuvres littéraires. Déjà Tony Faivre avait cité,

comme document, un récit de broucolaque tiré de *La Guzla,* cette mystification de Mérimée. Pour ma part, j'ai écrit jadis un conte, *Weerwolf,* où à l'exception de l'arme du crime tout était inventé des superstitions et des croyances ; il n'empêche que le voici recueilli et étudié dans une revue de folklore !

Les diverses hypothèses avancées par Villeneuve pour expliquer les faits (sociétés secrètes d'origine totémique, folie, monstruosités physiques, cas de cannibalisme dus à la famine) ont toutes certainement leur part de vérité. Ajoutons un fait qui semble lui avoir échappé : les cas de rage. Voici le témoignage du Dr. Buisson, qui fut atteint de la rage et en réchappa : « *J'avais une envie continuelle de courir et de mordre, les hommes, les animaux, tout ce qui m'entourait* » (*La Ferme,* février 1869). De tels accès peuvent donner créance à la lycanthropie, et aussi à la croyance selon laquelle les victimes du loup-garou le deviennent à leur tour.

A son étude, Villeneuve joint une anthologie, sorte de thématique brève, qui n'en fera pas moins les délices de l'amateur. Comme des découvertes sont toujours à faire, je lui signale *Les chasseurs d'hommes* de René Thévenin, avec leurs mutants vampires. Et aussi une lacune ; il déclare : « *Nul en effet, excepté Kafka et Stevenson, ne s'est demandé quelles souffrances le changement complet de l'état physique et mental étaient capables* (sic) *d'entraîner chez un individu* » (p. 204). Il faut y joindre Maurice Renard avec *Le Docteur Lerne.*

Je regrette la sévérité dont l'auteur fait preuve vis-à-vis des films vampiriques et vampirisants, se montrant défenseur des vampires de la stricte obédience, ne sortant que la nuit, dépourvus d'ombres et de reflets. Je reconnais que *Nosfératu* a vieilli, moins du fait du scénario que de la technique et du jeu des acteurs. Et j'applaudis à l'éreintement de *Vampyr* de Dreyer, le plus long, le plus ennuyeux, le plus fastidieux des films de ce genre. Mais pourquoi n'avoir soufflé mot de l'admirable *Masque du démon* ? Pourquoi se demander : « *Ces images effrayantes sont-elles propres à satisfaire un défoulement d'ordre sexuel ?* » (p. 238). C'est une véritable obsession !

Mais autant l'auteur se trouvait à l'aise vis-à-vis du démon, autant une sourde gêne filtre dès qu'il aborde les vampires. Peut-être parce que Thanatos y est plus présent qu'Eros. Sinon comment expliquer l'attitude de l'auteur qui, alors qu'il raillait avec raison ceux « *qui voudraient imposer une* « *morale* » *sexuelle qui, telle la vertu, n'est depuis longtemps qu'un mot* » (*Le diable,* p. 239) en vient à dénoncer « *le rôle néfaste noué par les* « *comics* » *et certains magazines sur la tendre jeunesse des Etats-Unis. Pour des sommes insignifiantes, les chers petits sont à même de se procurer des tarentules et des chauve-souris en latex. Jusqu'au jour où, revêtus de la cape sombre de Dracula, ils se jettent à corps perdu sur leurs compagnons de jeux pour les assassiner* » (*Loups-garous,* p. 150).

C'était bien la peine de dénoncer ceux qui brident la liberté d'expression pour leur emprunter ensuite jusqu'à leur langage.

Jacques Van Herp

Le diable (Erotologie de Satan), par Roland Villeneuve : Jean-Jacques Pauvert.

Loups-garous et vampires, par Roland Villeneuve : La Palatine.

Ouvrages pour les jeunes

Marie-Louise Vert

Le bal des étoiles

Il s'agit ici d'un ouvrage purement SF puisque Jean-Claude, 10 ans, qui veut plus tard devenir astronome, s'en va visiter les planètes à bord d'une soucoupe volante qui s'est posée dans son jardin et que pilote un être extra-terrestre. Il quittera le système solaire et abordera dans trois mondes. Le premier, Novalis, est encore jeune et rappelle ce qu'a été la Terre il y a des millions d'années : seuls les animaux préhistoriques l'habitent. Dans le second, Dulcia, bêtes et gens vivent sans passion, haine ou désir, d'une sorte de vie végétative, mangeant fruits ou coquillages et paressant tout le long du jour. Enfin le troisième, Finalos, est celui d'où provient la soucoupe ; la technique y est poussée à l'extrême et tout ce qui n'est pas directement utile à l'homme, comme l'herbe et les fleurs, a disparu. L'enfant sera reconduit sur Terre convaincu que c'est là qu'il fait bon vivre. Il aura même réussi à jeter le trouble dans le cœur des habitants de Finalos, ou plutôt des habitants qui ont retrouvé devant lui des gestes de tendresse oubliés depuis longtemps.

L'ouvrage contient un excellent passage, celui où Jean-Claude assiste, grâce à un appareil très puissant, au ballet que forment les étoiles en tournant dans le cosmos. Malheureusement les descriptions des planètes sont un peu trop didactiques et manquent de vie. Le livre s'adresse aux jeunes de 8 à 11 ans, mais on peut se demander s'ils ne seront pas plus intéressés par les promenades que fait Jean-Claude, avec sa sœur et ses amis, après son retour sur Terre, que par les planètes lointaines. A signaler toutefois que Jean-Claude, lui, n'en a pas été dégoûté, puisqu'au dernier chapitre, devenu grand et savant, il espère partir un jour dans le cosmos à la recherche des mondes visités dans son enfance.

Martine Thomé

Le bal des étoiles, par Marie-Louise Vert : Magnard.

J.C. Froelich

Voyage au pays de la pierre ancienne

Cet ouvrage combine heureusement le roman préhistorique avec celui de science-fiction puisque, grâce à une machine à voyager dans le temps, un ethnologue, son neveu, âgé de 17 ans (il faut tou-

jours un jeune !), et son ami rendent visite aux Magdaléniens vivant il y a 12.000 ans, en Dordogne.

La partie préhistorique est de beaucoup la plus importante, comme l'indique du reste le titre du volume. On assiste à la vie de nos ancêtres, principalement aux expéditions de chasse, mais aussi aux rites sacrés, aux coutumes de la tribu, et un périple jusqu'au bord de la Méditerranée nous permet de découvrir qu'à cette lointaine époque, trois races peuplaient la France. Une préface de Pierre Devaux et une introduction de l'auteur nous assurent que tous les détails cités ici sont exacts ou tout au moins doivent l'être d'après ce que l'on sait.

Au point de vue SF, pas grand chose à signaler. Froelich a tenu compte des impératifs d'usage : paradoxe temporel (les explorateurs qui accomplissent deux voyages ont failli se rencontrer eux-mêmes) et surtout interdiction de modifier le passé. Pourtant le jeune Jean-Claude soignera plusieurs personnes avec des antibiotiques — n'est-ce pas faire vivre des gens qui étaient voués à la mort et donc à ne plus se reproduire ? De même Briant sauvera la tribu en tirant à deux reprises des coups de revolver (les Magdaléniens pensent qu'il a le pouvoir d'utiliser la foudre selon son bon vouloir)... Enfin une malencontreuse erreur de calcul s'est glissée dans les dates de départ des deux premières sphères : la seconde doit partir quinze jours après la première, et non huit comme indiqué page 33. De plus c'est le 21 juillet qu'on doit lire page 60, et non 2 juillet. La chose est surtout fâcheuse parce qu'il s'agit d'un ouvrage pour les jeunes. De même il faut regretter — ce qui n'est pas dans les habitudes de la maison Magnard — que le livre contienne de nombreuses coquilles et erreurs typographiques ; il manque jusqu'à un fragment de phrase... Mais les garçons, dès 12 ans, liront sûrement ce roman avec plaisir. Il devrait leur donner envie de retourner aux sources et de connaître *La guerre du feu*, ce chef-d'œuvre de Rosny Aîné qui n'a pas encore été dépassé.

Martine Thomé

Voyage au pays de la pierre ancienne, par **J. C. Froelich, Prix Fantasia 1963 : Magnard.**

René Guillot

La planète ignorée

Voici un excellent roman pour les jeunes, dès 10 ans. Il ne déparerait pas la série de SF que les Américains appellent « Juvénile » et qu'en Europe on a, à plusieurs reprises, traduite pour les adultes.

René Guillot avait déjà effleuré la SF par la bande avec *Le voyage*

en ballon, puisqu'il s'agissait là d'un aérostat-prototype amélioré par la géniale invention d'un savant. Mais avec *La planète ignorée,* l'auteur aborde de multiples thèmes classiques et l'intérêt du roman ne faiblit pas un instant.

Tout d'abord, « Ils sont parmi nous » et depuis de nombreuses années, puisqu' « Ils » ont acquis non l'immortalité mais la longévité. Ce qui permet à Eric d'avoir participé aux campagnes de Napoléon III, puis de revenir sur Terre à notre époque, en âge de suivre les cours d'astronomie de la Faculté. Ses ancêtres ont construit les fameuses terrasses de Baalbeck, la muraille de Chine et bien d'autres créations inexplicables. « Ils » ne sont pas ici seulement dans le but de régénérer leur faune et leur flore, ou de recruter des défricheurs de terres, lesquels, après un lavage de cerveau, croiront avoir toujours vécu sur la planète ignorée, Océanus. « Ils » sont surtout venus pour instruire la Terre et tenter de lui faire éviter le désastre atomique auquel « Ils » n'ont pas su échapper. Quand l'heure est venue d'avertir les Terriens, « Ils » emmèneront avec eux un témoin, François, qui, de retour sur Terre, racontera l'histoire.

Le voyage Terre-Océanus est l'occasion d'une visite à Vénus où, outre la classique lutte des animaux préhistoriques, on assiste à un splendide combat de gladiateurs : robot téléguidé-tyrannosaure.

La planète ignorée — parce que diamétralement opposée à la Terre par rapport au Soleil — est plus âgée que notre monde, ce qui a permis aux Océaniens de sauver la Terre à son insu alors qu'elle allait être pulvérisée par un météore géant. Mais depuis qu'ils ont atomisé leur planète, les Océaniens vivent une existence de troglodytes — rendue possible grâce à la cybernétique — toute sa vie à la surface ayant disparu. Seul un îlot a survécu. François y découvrira une population à un stade très primitif. Dans des millions d'années, elle repeuplera Océanus lorsque les eaux de ses mers auront envahi les terres stériles, puis les auront quittées après les avoir fertilisées. Le cycle est éternel, mais les Terriens auraient avantage à tenir compte des conseils amicaux de leurs voisins pour éviter de connaître à leur tour ces phases de destruction et de régénérescence.

L'ouvrage de René Guillot est donc — en définitive — une mise en garde contre les dangers atomiques. Et l'on ne renseignera jamais assez les jeunes générations à ce sujet.

Martine Thomé

La planète ignorée, par René Guillot : Hachette, Bibliothèque Verte.

Revues

Ionesco dans le monde

Ce numéro des « *Cahiers Jean-Louis Barrault — Madeleine Renaud* », sorti à l'occasion de la création du « *Piéton de l'air* » au Théâtre de France, est fort intéressant, et à plus d'un titre.

Pour les amateurs de science-fiction, il ne fait pas de doute que l'œuvre de Ionesco peut se classer parmi le fantastique ou la S. F. Exemples : tous les hommes qui se transforment irrésistiblement en rhinocéros, dans la pièce du même nom ; un cadavre qui grandit, grandit... dans « *Comment s'en débarrasser* ; l'allusion à Paris, ville lumière disparue il y a 4000 ans, dans « *Les chaises* », etc... et mille autres détails frappant immédiatement le spectateur habitué à vivre dans le futur ou dans l'étrange, pour ne rien dire de Béranger, dans « *Le piéton de l'air* », qui se met soudain à léviter jusque dans le Cosmos. Mais il faut croire que la vérité n'est pas la même pour tous... car parmi toutes les études sur Ionesco offertes dans ce « *Cahier* », il n'est nulle part mentionné que l'auteur aborde le domaine fantastique. On dirait même que les critiques se sont donné le mot pour ne pas s'aventurer dans ces zones réputées dangereuses.

La première partie du « *Cahier* » qui justifie son titre, reproduit des critiques publiées en Amérique, en Angleterre, en Allemagne, en Suisse et en Pologne. Elles constituent une analyse très complète de l'œuvre de Ionesco et de sa portée. Il est donc d'autant plus frappant qu'on n'y trouve mention ni de la science-fiction ni du fantastique. Pourtant, certaines définitions pourraient s'appliquer mot pour mot à des auteurs « de chez nous » : Jacques Guicharnaud écrit : « ...il (Ionesco) *confronte le spectateur avec une métaphore matérialisée traduisant directement toute l'horreur du monde moderne et le renvoie à sa propre angoisse...* » Et, plus loin : « *...ces pièces prennent l'apparence de parodies du monde réel. Ici l'imagination créatrice et capricieuse n'est pas une porte ouverte sur un au-delà ; elle est la source d'un univers de farce et de dérision désespérante, un univers parallèle à celui de la réalité, telle que l'on a coutume de la considérer.* » Georges Anex, d'autre part : « *Les personnages de Ionesco se meuvent aux frontières de la vie rêvée et de la vie réelle, dans une zone intermédiaire où le quotidien rend compte de l'étrange, où l'étrange se vérifie à chaque pas dans le quotidien, où toute chose peut à tout instant changer de signe...* » On ne saurait mieux nous attirer vers les personnages de Ionesco.

Le « *Cahier* » comprend en outre deux études inédites, dont une de Queneau, qui a redonné au problème ses dimensions en parlant du cauchemar généralisé que serait l'univers. Enfin, la seconde partie du « *Cahier* » comprend un extrait de « *L'homme volant* » de Restif de La Bretonne, avec quelques belles reproductions tirées de cet ouvrage rarissime, un extrait du

(*Suite page 153*).

Notes de lecture

Dans le domaine de la science-fiction, les éditeurs anglo-saxons se montrent toujours plus audacieux que leurs collègues français. Les anthologies continuent à paraître régulièrement outre-Atlantique, et plusieurs voient également le jour en Grande-Bretagne.

Le format du livre de poche est particulièrement bien adapté à ce genre d'ouvrage : on l'emmène avec soi et on peut facilement lire une nouvelle ou deux dans les moments d'attente que comprend toute journée humaine. Parmi les parutions récentes, deux anthologies, publiées par les *Collier Books* de New York, marquent la réapparition du nom de Sam Moskowitz sur une couverture de science-fiction (les couvertures sont d'ailleurs assez laides, dans l'un et l'autre cas ; mais tous les éditeurs new-yorkais ne peuvent pas avoir un Powers ou un Emsh à leur disposition).

Sam Moskowitz, pour ceux qui l'ignoreraient encore sous nos longitudes, est une des plus curieuses figures de la science-fiction américaine. C'est un amateur au sens le plus pur du terme, un *fan* que l'on rencontre à plusieurs reprises dans les coulisses de la petite histoire du genre. Enthousiaste, remuant, tranchant dans ses opinions, c'est d'ailleurs un historien beaucoup plus qu'un critique : ses jugements sont généralement moins intéressants que ses recherches bibliographiques, et les deux petits livres qu'il vient de faire paraître sont assez caractéristiques de ses qualités et de ses limitations. L'amateur y trouve des nouvelles intéressantes qui ne se sont pas trop promenées d'anthologie en collection, mais on y rencontre aussi des pièces médiocres — l'une de ces dernières prouvant à l'évidence que Moskowitz l'auteur n'est pas aussi doué que Moskowitz l'historien.

L'une et l'autre de ces anthologies sont bâties sur un thème donné : la première s'intitule *The coming of the robots* et la seconde, *Exploring other worlds*. Les robots avaient déjà fourni le sujet de plusieurs anthologies, dont deux au moins étaient excellentes — *The robot and the man,* rassemblé par Martin Greenberg, et *Science-fiction thinking machines,* par Groff Conklin. Moskowitz réussit à illustrer les principales possibilités du sujet à travers dix nouvelles qui ne recoupent pas ces autres livres et qui sont souvent excellentes. Six de ces récits ont été publiés avant la seconde guerre mondiale, et ce sont mieux que de simples curiosités historiques. *I, robot* d'Eando Binder, et *True confession* de F. Orlin Tremaine sont parmi les plus logiques des nouvelles dans lesquelles le robot est lui-même le narrateur ; *Derelict* de Raymond Z. Gallun représente d'autre part une excellente étude du thème du robot serviteur de l'homme — l'anti-Frankenstein — menée sur un rythme lent, parfaitement adapté à l'ambiance dans laquelle l'auteur a placé son sujet. La curieuse inégalité de goût qu'on a souvent reprochée à Moskowitz se manifeste, d'autre part, par l'inclusion d'une courte pièce intitulée *Misfit* — dont l'auteur, Michael Fischer, n'a d'ailleurs pas persévéré dans la carrière d'écrivain — apparemment construite en vue d'un médiocre effet de chute finale. Bien entendu, le Bon Docteur Isaac Asimov a sa place dans le recueil, avec un récit

dont les fameuses Trois Lois de la robotique constituent la clef.

Le second volume utilise un thème encore plus important que celui des robots dans la science-fiction contemporaine, puisqu'il s'agit de l'exploration interplanétaire. Sam Moskowitz s'est efforcé, là encore, de retrouver quelques récits anciens dont l'intérêt narratif est demeuré intact : *The mad moon,* de Stanley Weinbaum, et *Via asteroid,* d'Eando Binder, constituent deux autres bons exemples de la science-fiction d'avant-guerre. Par contraste, *The dead planet* est un vigoureux récit d'aventures du solide Edmond Hamilton, éclairé par une ingénieuse chute finale. En revanche, *The radiant enemies* de R. F. Starzl et surtout *Man of the stars,* de Moskowitz lui-même, ne sont pas dignes de figurer dans un tel recueil.

Sans doute, ces deux petits volumes ne sont pas vraiment mémorables ; on ne peut même pas dire qu'ils appportent du nouveau dans un domaine déjà richement fourni. Mais ils démontrent qu'il est encore possible de faire des anthologies de qualité à condition de chercher avec discernement : les Bonnes Vieilles Années n'ont pas encore livré toutes leurs richesses, et il faut être reconnaissant à Sam Moskowitz d'en apporter ainsi la preuve. Puisse un éditeur français trouver le courage de suivre son exemple : il y a encore nombre de récits superbes qui demeurent inconnus de l'amateur de langue française et qui, choisis avec discernement, constitueraient la substance de plusieurs volumes de grand intérêt.

On ne prête qu'aux riches, en science-fiction comme ailleurs. Une nouvelle démonstration de cette vérité est apportée par le cas du triste Kingsley Amis.

Il est affligeant de penser que, pour une bonne partie du public anglo-saxon, ce personnage est un connaisseur de science-fiction, sur la foi de ses *New maps of hell.* Peut-on se consoler en voyant que la traduction française de ce médiocre ouvrage, *Univers de la science-fiction,* pare le sieur Amis d'une auréole semblable de ce côté-ci de la Manche ? Assurément, Kingsley Amis connaît un peu mieux la science-fiction que ne le fait l'homme de la rue ; mais on se permettra de penser que ce n'est pas suffisant pour le voir éditer une anthologie dans ce domaine.

C'est pourtant ce que notre Amis a récemment fait, avec la collaboration d'un autre écrivain anglais — également étranger à la science-fiction — Robert Conquest. L'ouvrage s'intitule *Spectrum,* et une édition de poche, comprenant sept des dix récits du recueil primitif, a récemment été publiée dans la série des *Berkley Medallion Books.* Il n'y a rien de particulier à en dire, mais il y a un savoureux passage à extraire de l'introduction. Le voici :

« *D'autre part, ceux qui ont tendance à émettre des jugements autoritaires sur la science-fiction comprennent des universitaires de formation, qui considèrent que la littérature entière est leur sujet et qui devraient, en vertu même des critères qu'ils utilisent, lire celle-ci dans sa totalité.* »

Il reste à souhaiter que ces lignes soient méditées par un de leurs co-auteurs, et que celui-ci mette en pratique la recommandation qu'elles contiennent, avant de se remettre à parler de science-fiction...

De Kingsley Amis à Frederik

Pohl, la transition est aisée : le second n'est-il pas, au jugement du premier, le meilleur auteur de science-fiction contemporain ?

En réalité, le personnage de Frederik Pohl est beaucoup moins antipathique que l'admiration encombrante d'un Amis pourrait le faire supposer. C'est un écrivain au métier solide, dont la manière se rapproche dans une certaine mesure de celle d'un Damon Knight : ses récits sont constitués par le développement méticuleux d'une idée — ou de quelques idées — plutôt que par l'abondance de traits d'un van Vogt. Sa qualité la plus apparente est l'ironie, et sa faiblesse première est son incapacité à mettre en scène des personnages possédant une individualité marquée. Travailleur acharné, Frederik Pohl a déjà à son actif sept recueils de nouvelles dans la série des *Ballantine Books*. Le plus récent s'intitule *The abominable earthman,* et il comprend sept récits. Cinq de ceux-ci furent publiés primitivement — sous des pseudonymes, dans quelques cas — par *Galaxy,* la revue dont Pohl est rédacteur en chef depuis 1961.

Le soin avec lequel Frederik Pohl *écrit* se manifeste dans chacun de ces récits ; et aussi son métier, ou son habileté si l'on préfère : le sujet est presque invariablement fort mince, et seule l'adresse de l'auteur parvient à sauver ces pièces de l'indigence pure et simple. Ces idées ? En voici des exemples : des envahisseurs venus de Sirius mis en fuite par l'haleine d'un humain saoul ; les Martiens morts de crainte devant la nova aperçue en 1572 par Tycho Brahé ; un financier sans scrupules dont le plan de domination est déjoué par un physicien malade ; et ainsi de suite. Le traitement est presque invariablement soigné, et la substance, presque aussi invariablement, limitée.

Cela porte un nom, dans le plus défavorable des cas : délayage. Et c'est ce délayage qui affaiblit le plus long récit de ce livre, *Whatever counts.* La situation est fondamentalement la suivante : des explorateurs terriens sont au pouvoir d'êtres aux intentions apparemment hostiles, et dont la rapidité de mouvements rend impossible la réalisation de tout plan qui permettrait de les surprendre. Il faut donc que les Terriens agissent sur un réflexe. Il faut plus de soixante-dix pages, à Frederik Pohl, pour construire son récit ; sur un espace six fois moins étendu, Eric Frank Russell avait jadis écrit *Impulse,* qui était autrement plus saisissant que la longue nouvelle de Pohl.

Cette tendance à économiser le plus possible les idées est un symptôme inquiétant de la science-fiction contemporaine : ce recueil de Pohl prouve une nouvelle fois que le style, s'il est l'homme même, ne saurait en revanche constituer une fin en soi.

Demètre Ioakimidis

Les auteurs italiens de science-fiction ne sont pas gâtés : on ne les édite guère, à moins qu'ils ne s'affublent de pseudonymes anglo-saxons ; et on ne peut les lire que dans la revue *Oltre il Cielo* (Au-delà du ciel), aux côtés d'une majorité de conteurs américains, ou bien encore dans les copieux et fort intéressants — quoique trop rares — cahiers anthologiques d'*Interplanet.* Mais voici qu'une nou-

velle revue bimestrielle de 80 pages grand format, *Futuro*, vient de paraître, qui se propose de mieux faire connaître leurs œuvres. Elle est publiée à Rome (via del Nuoto, 1), par les soins de Lino Aldani, Massimo Lo Jacono et Giulio Raiola. Son premier numéro (mai-juin 1963) se présente très sympathiquement, citant Apollinaire : « *Nous voulons nous donner de vastes et d'étranges domaines où le mystère en fleur s'offre à qui veut le cueillir* », et rappelant opportunément que « *la science-fiction n'est pas plus un genre qu'un sous-produit de la littérature, mais bel et bien de la littérature tout court* ». On ne peut qu'applaudir. D'autant qu'on retrouve dans ce numéro, ou qu'on retrouvera dans les prochains, quelques-uns des noms majeurs de la science-fiction transalpine : Giulio Raiola, L. J. Maurizius, Piero Prosperi, N. L. Janda... Lequel nous donne ici, avec *Buonanotte, Sofia* (Bonne nuit, Sophie), un récit singulièrement remarquable, et bien plus proche de certains textes français qu'on peut lire dans nos pages que du traditionnel *space-opera*. Dommage qu'on n'en puisse dire autant d'une nouvelle d'Inisero Cremaschi, *Il quinto punto cardinale* (Le cinquième point cardinal), au demeurant assez quelconque, mais écrite de bien irritante façon, toute entrelardée qu'elle est d'une bonne trentaine de mots et, même, de parties de phrases français et anglais qui n'ont d'autre raison d'être que celle d' « épater » le lecteur. Signalons encore *L'ultima finzione di Basilide* (La dernière fiction de Basilide), où Guido Altieri s'essaie avec quelque bonheur à recréer l'univers « borgesien », et, enfin, d'excellentes chroniques intelligemment combatives, dans l'une desquelles Lino Aldani nous gratifie, au passage, d'un amical coup de chapeau. A suivre, et à lire, pour ceux de nos lecteurs qui entendent l'italien.

Roland Stragliati

Ici, on désintègre ! (*Suite de la page 149*)

« *Lotissement du ciel* » de Cendrars, à propos de la vie de Saint-Joseph de Cupertino qui lévitait bel et bien — si l'on en croit les écrits de l'époque — et un article d'Yves Lorelle intitulé « *La fête aérienne* » et prouvant que de tout temps l'homme a été obsédé par l'idée de se débarrasser de la pesanteur, ce que personne, je crois, n'a jamais contesté.

L'ensemble de ce « *Cahier* » étudie donc des phénomènes qui ne sauraient nous laisser indifférents, et facilitera l'approche de l'œuvre de Ionesco qui, aujourd'hui encore, peut dérouter celui qui la découvre sans préparation.

Martine Thomé

« *Ionesco dans le monde* » : « *Cahiers Jean-Louis Barrault — Madeleine Renaud* », n° 42, février 1963.

Livres d'Amérique

par Alfred Bester

Arthur C. Clarke est un des meilleurs auteurs anglais de science-fiction ; en fait, un des meilleurs au monde. *A fall of moondust* est un roman caractéristique de sa manière, soigneusement préparé, méticuleusement développé et écrit dans le style régulier et bien modulé qui est celui de Mr. Clarke.

Sur la Lune du futur, des excursionnistes sont conduits dans une croisière autour de la Mer de la Soif à bord du « Séléné », un « navire » conçu pour « flotter » sur la surface de la fine poussière volcanique qui emplit cette Mer. Cette mer de poussière est profonde de plusieurs dizaines de mètres.

Mr. Clarke émet l'hypothèse d'une Lune qui n'est pas complètement inerte, et il suppose qu'il se produit encore une légère fuite de gaz de son intérieur. Ce gaz se rassemble en une bulle géante qui éclate dans la Mer de la Soif, créant un vaste puits dans la poussière. Le « Séléné » file au bord de celui-ci comme un morceau de plomb, et se trouve bientôt recouvert par la poussière. Les passagers et l'équipage sont perdus.

Le roman présente alors les recherches entreprises pour localiser le vaisseau perdu, les tentatives de sauvetage, et les efforts entrepris par les voyageurs pour se dégager. La menace créée par la réserve limitée d'oxygène plane là-dessus, et aussi le péril de la mort qui guette ce groupe de personnages.

Tout est intéressant sur le plan théorique, mais pas tout à fait assez dramatique pour le goût du soussigné ; et c'est pourquoi nous avons ouvert notre chronique sur une référence à la formation anglaise de Mr. Clarke. Celui-ci illustre un point que nous avons déjà relevé plus d'une fois : à savoir, que les auteurs anglais semblent manquer de l'impact émotionnel et de la puissance dramatique de leurs collègues américains. Un Heinlein, un Budrys ou un Sturgeon ne se seraient pas contentés de nous intéresser avec un sujet comme celui-ci : ils nous auraient fait transpirer d'anxiété, et à grosses gouttes.

Dans les années trente, lorsque les auteurs et les éditeurs de science-fiction avaient coutume de se réunir à déjeuner une fois par semaine, le soussigné était un débutant rougissant et timide qui écoutait avec vénération la conversation des grands. Il y avait Otto Binder, représentant la moitié d'Eando Binder qui écrivait effectivement ; Manly Wade Wellman, qui avait toujours à sa disposition un verre de vin et une centaine d'anecdotes sur le Sud ; Malcolm Jameson, officier naval jusqu'au bout des doigts, et sa jolie fille, vers laquelle convergeaient tous les regards ; et Edmond Hamilton, un gentleman austère, avec une mince moustache à la Clark Gable.

C'étaient là les auteurs actifs qui, avec quelques autres, assuraient les affaires des vieux magazines comme *Thrilling Wonder, Startling, Astounding* et *Amazing Stories*. Nous nous souvenons d'avoir demandé à un rédacteur en

chef quelle était la qualité particulière qui rendait ces auteurs si précieux. Il nous avait répondu : « La régularité. Ils écrivent parfois une histoire véritablement mémorable, mais ils n'en écrivent jamais de mauvaises. Nous pouvons toujours compter sur eux. »

Après trente-cinq ans d'activité comme auteur de science-fiction, Mr. Hamilton continue à prouver la validité de ce jugement. Avec *Battle oh the stars,* il n'a pas écrit un grand roman, mais il n'en a pas écrit, non plus, un mauvais. Loin de là. C'est du bon space-opera, solide et mouvementé, mettant en scène des personnages qui, pour être conventionnel, n'en sont pas moins fermement dessinés. Cela raconte une histoire de politique de puissance dans un lointain avenir, avec la Terre pour pomme de discorde, la force motrice étant la nostalgie pour la vieille planète qu'éprouvent des protagonistes qui en sont séparés par dix générations.

Nous savons bien que tout cela semble familier. Mais cela a été écrit par un Vieux Maître avec la Vieille Planète pour sujet. Ni l'un ni l'autre ne vous laisseront jamais tomber.

Dans *Time is the simplest thing,* Clifford Simak a inventé une situation intéressante. A cause des barrières de radiations cosmiques, il est impossible à l'homme de quitter vivant la Terre. Il est donc, physiquement, à jamais banni des astres. Mais il a mis au point l'Opération Hameçon : par cette technique, l'esprit des explorateurs peut être projeté à des milliers d'années-lumière dans l'univers, pour reconnaître étoiles et planètes.

Mais cela comporte un danger, et Shepherd Blaine, explorateur attaché à l'Opération Hameçon, en fait l'expérience dans les toutes premières pages du roman : il y a, sur des astres éloignés, des créatures qui peuvent sentir la présence de ces explorateurs terrestres et qui, agissant en parasites sur l'esprit de ces hommes, peuvent leur donner des pouvoirs paranormaux. (*Salut, l'ami,* a dit la créature, *je t'échange mon esprit*). Et sur une Terre qui comprend déjà une civilisation télépathique, de tels hommes paranormaux sont redoutés et haïs.

Le roman se développe ensuite en une lutte entre Blaine, qui est bénéfiquement contaminé, et les agents du réactionnaire Hameçon, la terre entière étant en proie à un délire frénétique. L'histoire se conforme, bien entendu, à l'habituel motif de la persécution ; mais nous devons relever une fois de plus, et avec plaisir, que Mr. Simak est l'un des seuls auteurs de science-fiction refusant constamment de se conformer au cliché des extra-terrestres qui sont, *ipso facto,* des ennemis. Cela révèle un aspect à la fois équilibré et admirable de son caractère : il est, véritablement, civilisé.

La suffisance du soussigné est si gigantesque qu'il nous est impossible de croire que le reste du monde ne partage pas notre admiration à l'égard de Theodore Sturgeon et qu'il n'attend pas avec la même impatience que nous une édition reliée de ses œuvres complètes pour lui donner une place d'honneur en bibliothèque. Cela ne signifie pas que nous ne sommes pas reconnaissant aux Pyramid Books d'avoir publié le recueil *A way home,* tout broché qu'il soit. Il comprend neuf beaux récits du

Maître, ainsi qu'une introduction à la fois brillante et pénétrante par Groff Conklin. Nous l'accueillons avec joie, et vous en ferez autant.

Ce livre comprend *Unite and conquer, The hurkle is a happy beast, Bulkhead* qui fut primitivement intitulé *Who,* et *Thunder and roses.* Il y en a encore cinq autres, tous familiers, mais illustrant un aspect important du génie de Mr. Sturgeon : quel que soit le nombre de fois que l'on a lu ses histoires, on est enchanté de les relire. A l'université, notre professeur d'anglais, parlant de la plaie que sont les suites, disait un jour : « La pierre de touche d'un grand récit est *de nouveau,* et non *davantage.* » Mr. Sturgeon illustre ce point.

Nous sommes consternés, ce mois-ci, de devoir éreinter deux de nos auteurs préférés ; deux hommes dont nous admirons l'œuvre, envions le talent et ouvrons invariablement les livres avec impatience. Il s'agit de Brian Aldiss et de Fritz Leiber.

Mr. Aldiss est bien connu par de splendides nouvelles, deux de celles-ci comptant au nombre des plus spectaculaires qu'il nous ait été donné de lire, *Poor little warrior* et *The new Father Christmas* (1), par ses livres *Starship* (2) et *No time like tomorrow,* ainsi que par son cycle *Hothouse* (3) qui fit passablement parler de lui dans le monde de la science-fiction. Les nouvelles à la fois vigoureuses et mordantes de Mr. Leiber ont varié de l'hilarante *The night he cried* à l'insurpassée *Coming attraction,* et chacun se souvient à coup sûr de *Conjure wife* et de *Gather darkness* (4), parmi ses romans.

L'un et l'autre de ces auteurs possèdent une qualité sans laquelle le plus grand talent du monde est inutile ; une faculté de saisir la réalité, qui leur fait imprégner leur œuvre de crédibilité. Que diable devons-nous faire, alors, lorsqu'ils nous arrivent tous deux avec des romans stupides, incroyables, et surtout lorsqu'il s'agit d'efforts qui se veulent humoristiques ?

The primal urge, de Mr. Aldiss, présente une question : qu'arriverait-il aux Anglais si leur état émotionnel devenait apparent aux yeux du monde ? L'auteur répond à cela par l'établissement d'une loi, dans un proche avenir, aux termes de laquelle chacun doit porter un R. E. (Registre Emotionnel) sur le front. Il s'agit là d'un disque fixé d'une façon permanente et qui s'illumine de couleurs par lesquelles ont peut connaître l'état émotionnel de celui qui le porte.

Là-dessus, Mr. Aldiss bâtit une société de transition, remplie de problèmes, expressions argotiques, plaisanteries de circonstance, conflits sexuels, difficultés diplomatiques, etc. Le total net s'exprime par un prodigieux bâillement. L'hypothèse est si complètement opposée à la nature humaine, elle se rattache si manifestement au procédé du « qu'arriverait-il-si... » qu'il fut impossible au soussigné de prendre le moindre intérêt aux personnages comme à leurs problèmes.

The silver eggheads, de Mr. Leiber, constitue une extrapolation des habitudes de lecture et des problèmes d'écriture qui se rattachent aux romans à quatre sous. L'action se déroule en un avenir lointain

(1) **Comment tuer un brontosaure** et **Le nouveau père Noël** (Fiction 62 et 63). (N.D.L.R.)

(2) **Croisière sans escale** (Denoël). (N.D.L.R.)

(3) **Le monde vert** (Fiction 100 à 105). (N.D.L.R.)

(4) **A l'aube des ténèbres** (Rayon Fantastique). (N.D.L.R.)

où cette littérature est produite par de gigantesques « moulins à paroles », actionnés par des « écrivains » dont le travail réel consiste exclusivement en la surveillance de ces machines. Les écrivains se révoltent et détruisent les machines, et Mr. Leiber offre à son lecteur un fatras d'écrivains, d'éditeurs, de robots et de cerveaux sans corps qui s'agitent autour de la production de romans à quatre sous et de science-fiction.

Ces deux livres étant, ainsi qu'il a été dit, des œuvres comiques, il pourra être objecté que le soussigné est dépourvu du sens de l'humour. Nous ne pouvons nous défendre contre une telle accusation, le sens de l'humour étant une des choses qui ne se discutent pas, mais nous nous permettons de faire la remarque suivante : l'humour n'a pas de sens et demeure sans effet s'il n'a pour point de départ les absurdités de la nature humaine. MM. Aldiss et Leiber ont assurément réussi à être absurdes, mais ils ont perdu contact avec cette nature humaine.

Pendant que nous y sommes, nous allons profiter de l'occasion pour parler de *And some were human,* par Lester Del Rey. Nous sommes navrés de devoir relever, dans les pages de ce livre, la même absence de toute compréhension des causes et des comportements humains — ou para-humains. En huit récits, Mr. Del Rey couvre une variété de sujets allant de l'idylle de la dryade d'un chêne avec un homme (*Forsaking all others*) au conflit entre l'homme de Néanderthal et l'homme de Cro-Magnon (*The day is done*) et à l'amour d'un robot pour un homme et vice-versa (*Helen O'Loy*).

Mr. Del Rey s'est efforcé de créer des ambiances plutôt que de décrire des actions. Malheureusement, l'évocation d'une ambiance demande une pénétration poétique et une discipline qui sont hors de ses possibilités ; il ne réussit qu'à être sentimental. De plus, son penchant pour le dialogue non-humain demande de l'inspiration. Dans *The day is done,* une femme de Néanderthal se voit reprocher son ébriété par son homme ; elle répond comme suit, selon la risible notion que Mr. Del Rey semble avoir du langage néanderthalien :

« *Eh bien, je l'ai fait ; et après ?* (*La liqueur avait acéré sa langue.*) *Ce bon-à-rien de fils du chef venir ici, après moi, pour moi lui raconter des histoires. Et pour faire libre ma vieille langue, il m'apporte la boisson de racines. Ah ! quelles histoires je raconte — et quelques-unes même vraies !* (*Elle fit un geste vers un récipient.*) *Je pense qu'il le voit, mais qu'est-ce que ça nous fait ? Sers-toi, ô Velu. C'n'est pas tous les jours qu'on a la boisson.* »

The falling torch, d'Algis Budrys, est un bien intéressant roman fondé, croyons-nous, sur une nouvelle du même auteur publiée il y a plusieurs années. (1) Du moins nous sommes-nous clairement souvenu d'avoir lu précédemment les chapitres centraux dans une histoire qui se terminait différemment. Mr. Budrys y a ajouté suffisamment de substance pour en faire un roman.

En elle-même, l'histoire n'a rien d'inhabituel. La Terre a été envahie. Après vingt ans d'exil, le vieux président de la Terre et ses ministres réussissent à organiser une révolution. Michael Wireman, fils

(1) **La liberté tombe du ciel (Fiction 110). (N.D.L.R.)**

du président, joue un rôle important dans le développement de la révolution, ainsi que dans sa réussite finale. Il n'y a rien de bien sensationnel là-dedans.

Ce qui rend toutefois *The falling torch* extrêmement intéressant est que l'on peut observer, dans la substance supplémentaire ainsi que dans les modifications, le développement des dons remarquables que Mr. Budrys possède dans l'art de faire vivre ses personnages. Nous avons déjà remarqué cela à propos de son remarquable *Rogue moon,* (1) qui est très proche de notre idéal d'un parfait roman de science-fiction. Dans *The falling torch,* vous pouvez suivre la croissance de l'auteur. Il s'intéresse davantage aux conflits de caractère qu'à l'action proprement dite, ce qui est le signe de l'artiste véritable. Une des croyances de F. Scott Fitzgerald était celle-ci : l'action est le personnage ; trop peu d'écrivains comprennent cela.

Mr. Budrys, pour sa part, le comprend. Il est déjà au premier plan des auteurs de science-fiction. Nous croyons que si son développement se poursuit, comme il doit certainement se poursuivre, il dépassera rapidement tous les autres.

Mr. Harry Harrison est l'auteur de *Deathworld,* qui nous a paru un splendide exemple de space-opera, remuant et dynamique à souhait ; il vient de nous donner deux autres romans en succession rapide : *Planet of the damned* et *The stainless steel rat.* L'un et l'autre sont typiques du récit harrisonien, vigoureux, bien construit, enlevé avec une considérable maîtrise ; cependant, l'un et l'autre eussent pu s'appeler *Son of deathworld.*

(1) **Menace dans le ciel (Fiction 112 et 113). (N.D.L.R.)**

Deathworld, vous vous en souvenez peut-être, était une planète aux conditions si terribles qu'on y développait une race de colons étrange et puissante, qui combattait sauvagement pour dompter ce monde. Ces colons étaient aidés par un joueur de profession et par un aventurier. Eh bien, il est question, dans *Planet of the damned,* de Brion Brandd, originaire d'Anvhar — Anvhar étant la planète au milieu si hostile. Brion est pour ainsi dire Champion du Monde d'à peu près tout, et il est chargé par la Fondation des Relations Culturelles — une sorte de F. B. I. galactique — de résoudre le problème de la planète Dis. Celle-ci est un monde âpre et inhospitalier, peuplé par une race de tueurs sans scrupules.

Et *The stainless steel rat* raconte l'histoire de Slippery Jim diGriz, escroc d'envergure interstellaire, que le Corps d'Armée Spécial — une sorte de F. B. I. galactique — a capturé et entend utiliser. Le Corps recrute ses agents parmi les escrocs des bas-fonds qui ont pu, dans leur milieu particulier, développer leurs pouvoirs selon ses directions inhabituelles et individuelles. DiGriz est chargé de résoudre le problème de la planète Cittanuvo, où l'on construit secrètement un cuirassé impérial, tout à fait au mépris des lois. DiGriz fait la connaissance de la jolie et douce Angelina, qui n'a pas son égale dans les bas-fonds de tout l'univers, et il ne réussit à être quitte avec elle que dans le tout dernier chapitre.

Tout cela ne doit pas être pris comme une critique contre Mr. Harrison. L'analogie des schémas signifie simplement qu'il est rapidement en train d'acquérir un style caractéristique. Combiné avec son énergie et son adresse, celui-ci le mènera sûrement, dans un pro-

che avenir, jusqu'à un mémorable roman de science-fiction.

Shadows with eyes, de Fritz Leiber, réunit six histoires dues à ce sorcier de l'insolite. Il en est qui datent de 1941 (*The power of the puppets*) et il en est aussi de très récentes (*The man who made friends with electricity* et *A bit of the dark wood*). Après avoir eu le malheur de ne pas goûter *The silver eggheads* de Mr. Leiber, nous éprouvons un plaisir d'autant plus vif à approuver ce recueil.

Mais nous nous sommes livré à de profondes réflexions à propos de Mr. Leiber, nous demandant pourquoi certains de ses récits nous remplissent de ravissement, alors que d'autres nous laissent froid et indifférent. Chaque auteur a le droit de connaître des échecs, mais lorsqu'un contact est établi entre l'auteur et l'admirateur, il devrait y avoir compréhension et communication à travers de tels échecs même. Nous croyons avoir trouvé la réponse.

Mr. Leiber semble écrire de façon particulièrement puissante lorsqu'il raconte une histoire à la première personne. Lorsque les événements sont racontés par un protagoniste, lorsque les personnages sont vus à travers ses yeux et lorsque les conflits sont révélés par ses réactions, alors Mr. Leiber nous donne le meilleur de lui-même. Mais lorsqu'il opère selon l'angle de l'observateur omniscient — c'est-à-dire à la troisième personne — il est handicapé. Il n'y a guère d'opportunité, dans cette forme, pour les merveilleuses nuances, pour les références et les allusions, pour tout ce réseau de conscience subjective qui forme la quintessence de son style unique.

La preuve ? Les deux meilleurs récits signés Leiber sont racontés à la première personne : *The night he cried* et *Coming attraction* sont devenus des classiques. Et cinq des six récits de *Shadows with eyes* sont également racontés à la première personne. Mr. Leiber et ses nombreux admirateurs vont probablement élever des objections contre ces remarques ; mais une des tâches du critique ne consiste-t-elle pas, précisément, à provoquer les disputes ?

Demètre Ioakimidis

A FALL OF MOONDUST, *Arthur C. Clarke* (Harcourt, Brace and World, Inc).
BATTLE FOR THE STARS, *Edmond Hamilton* (Dodd, Mead)
TIME IS THE SIMPLEST THING, *Clifford D. Simak* (Doubleday)
A WAY HOME, *Theodore Sturgeon* (Pyramid Books)
THE PRIMAL URGE, *Brian Aldiss* (Ballantine)
THE SILVER EGGHEADS, *Fritz Leiber* (Ballantine)
AND SOME WERE HUMAN, *Lester Del Rey* (Ballantine)
THE OCTOBER COUNTRY, *Ray Bradbury* (Ballantine)
THE FALLING TORCH, *Algis Budrys* (Pyramid Books)
PLANET OF THE DAMNED, *Harry Harrison* (Bantam)
THE STAINLESS STEEL RAT, *Harry Harrison* (Pyramid Books)
SHADOWS WITH EYES, *Fritz Leiber* (Ballantine)

Ici, on désintègre (en série)

LE CONSEIL DES SPÉCIALISTES

Mauvais .... ● — Bon .... ***
Médiocre .... * — Excellent .... ****
Moyen/assez bon ...... ** — (Blanc : pas lu ou abstention.)

	Critique dans le numéro	JACQUES BERGIER	PHILIPPE CURVAL	ALAIN DOREMIEUX	JACQUES GOIMARD	DEMETRE IOAKIMIDIS	GERARD KLEIN	STEPHEN SPRIEL	MARTINE THOME	JACQUES VAN HERP	PIERRE VERSINS	Moyenne
Les armes secrètes .... Julio Cortazar.	116	****	***	****	***							**3,50**
Pour patrie l'espace .... Francis Carsac.	113	****	**½	***	***½	***	***	***½	***½	***½	***½	**3,30**
Les derniers contes de Canterbury .... Jean Ray.	115	****	***	**½		***	****	**½	***	***½	***	**3,15**
Kiss kiss .... Roald Dahl.	112	***		***	***	***½	***	***				**3,10**
La guerre contre le Rull .... A. E. van Vogt.	115	****	***½	**½	***½	***½	****	***	*	***	*½	**2,95**
Les cométaires .... Jack Williamson.	116	****	***½	**½	***½		**	*½	****	**	***½	**2,95**
La nef d'Antim .... Will Stewart.	116	***		*	***	**½			****	***½	***½	**2,90**

Les sirènes de Titan .... Kurt Vonnegut jr.	114	•				***	***	**	****	**½	****	**2,65**
La cave aux crapauds ...... Thomas Owen.	116	•	**	***½			***	***	***	***	***	**2,55**
Le temps n'a pas d'odeur .... Gérard Klein.	115	•		**½	***	**½		**½	***½		***	**2,45**
Monde en oubli .... J. T. McIntosh.	116	•	**	**	***	**½	***½	**½	**½	***	**	**2,30**
Contes de l'absurde/E = mc2 . Pierre Boulle.	114	**	***	**	**	*		**½	**½		***	**2,25**
Fail Safe .... E. Burdick et H. Wheeler.	114	****		*	*	½		**	****		***	**2,20**
Les meilleures histoires de S. F. Soviétiques .... (Anthologie).	116		*½	*		*½	***	***				**2**
Les mutinés du Polar Lion .. Mordecai Roshwald.	115	•		•		*½	*		**½	**½	**½	**2**
Les créatures d'Hypnôs ...... Maurice Limat.	114	•			**½				**½	**	**½	**1,90**
L'eau épaisse .... P. Levène et J. L. Morissey.	116	•							**½	**	**	**1,65**
Mémoires d'une femme de l'espace .... Naomi Mitchison.	115	•		•		*½	*		**½	**½	**½	**1,55**
Babel 3805 .... Pierre Barbet.	116	*			•	*	*	**	**	*½	**½	**1,40**
Mission T .... Jimmy Guieu.	114	**	•			•			**		**	**1,20**

Le conseil des spécialistes (suite)

	Critique dans le numéro	JACQUES BERGIER	PHILIPPE CURVAL	ALAIN DOREMIEUX	JACQUES GOIMARD	DEMETRE IOAKIMIDIS	GERARD KLEIN	STEPHEN SPRIEL	MARTINE THOME	JACQUES VAN HERP	PIERRE VERSINS	Moyenne
Dans le vent du cosmos .... Maurice Limat.	114	•			**½	•			*	*½	*½	**1,10**
La planète des singes ...... Pierre Boulle.	114	•	*	*	•	•		**	***	•	**	**1**
La mort vient des étoiles .... F. Richard-Bessière.	114	•				•			**		*½	**0,90**
Chantespectre .... Maurice Limat.	116	•				•			*½	*½	*	**0,80**
Créatures des ténèbres ...... Maurice Limat.	116	•							*	½	*	**0,65**
Terrom âge un .... M. A. Rayjean.	116	•				•			½	*	*	**0,50**

revue des films

L'écran à quatre dimensions

Le monde des idées

J'ai souvent reproché dans mes chroniques à la science-fiction cinématographique de nous donner un modèle d'homme immuable. Par rapport au cinéma courant qui s'intéresse à nos pères ou, dans les meilleurs cas, à nous-mêmes, la science-fiction ne fait que projeter dans l'avenir nos grands-pères. Aussi bien me suis-je laissé charmer d'emblée par *Neuf jours d'une année,* film inhabituel et combien intéressant. Disons-le tout de suite : il ne s'agit pas *stricto sensu* de science-fiction (quoiqu'on aborde des extrapolations scientifiques) mais plutôt d'une réflexion sur les rapports de la science avec l'homme d'aujourd'hui et de demain.

Ces savants que les films de SF ou d'épouvante nous décrivent comme des fous jouant aux apprentis sorciers, Mikhail Romm nous les dépeint tels qu'ils sont, écartelés entre le passé et l'avenir, en avance sur leurs contemporains, en proie à des problèmes. L'humanité vit une aventure unique : les progrès accélérés de la science et de la technique la ronge. L'avenir se prépare pour la première fois de notre histoire sous nos yeux. Il affecte notre présent. Tel est le sujet des *Neufs jours d'une année.* Qu'on ne croie pas à un film à thèse, car il s'agit avant tout d'une très belle histoire d'amour se déroulant dans un laboratoire de recherches atomiques. Et justement c'est une des qualités essentielles de l'œuvre d'arriver à nous imprégner lentement par un sujet abstrait et à nous faire réfléchir sur notre propre aventure.

Réflexion sur la science et sur notre époque, dissertation sur le présent et l'avenir, *Neuf jours* constitue peut-être le film de science-fiction le plus profond jamais réalisé. Il y a quatre personnages principaux : une jeune physicienne, deux savants et la recherche scientifique. La jeune physicienne balance entre les deux savants. Si elle épouse l'un d'eux, son indécision n'en demeure pas moins. C'est qu'en tant que femme, elle reste attachée à une conception surannée de la vie qui ne correspond déjà plus à celle des savants.

Film d'amour, mais aussi méditation sur la métamorphose que subit l'amour dans notre société contemporaine. Tout change aujourd'hui : la femme comme l'homme. Mais la naissance du citoyen de demain ne va pas sans douleur. C'est dire que ce film, situé en URSS., ne concerne pas seule-

ment les Soviétiques, mais l'humanité entière. Sa richesse est telle qu'il devient difficile d'en résumer tous les aspects. Tentons pourtant d'en retracer la trame. Liolia (la jeune physicienne) se prépare à quitter son amant Mitia pour l'ami de celui-ci, Ilya (les deux jeunes savants). Mais Mitia, atteint d'un taux de radioactivité de 200 roentgen, est en danger. Liolia s'aperçoit qu'il l'aime et a besoin d'elle. Elle l'épouse et va travailler avec lui. Cependant Mitia ne semble vivre que pour son œuvre. Elle se sent malheureuse. Mitia subit une nouvelle radiation et se trouve au bord de la mort. Liolia l'aime plus que jamais.

Je m'aperçois que mon résumé est bien pauvre. Pour souligner la richesse des *Neuf jours,* je dirai que l'œuvre combine plusieurs films à la fois : une histoire d'amour, une histoire d'amitié virile, une aventure scientifique à consonances anticipatrices, une réflexion sur la société, une dissertation sur la mort, une éducation sentimentale moderne, un exposé sur la bombe atomique, un documentaire sur l'Union Soviétique et le monde à l'orée de l'âge nouveau et bien d'autres choses encore.

C'est la première fois qu'on se trouve en présence de personnages intelligents qui tentent de résoudre intelligemment leurs problèmes sans pour autant ennuyer le spectateur. J'ai déjà dit qu'il ne s'agissait pas d'un film à thèse. C'est que Romm refuse de prendre parti ou de suggérer une solution. Il se contente de raconter une histoire dont le développement même pose certains problèmes. Il nous invite à réfléchir sans chercher à nous influencer. Chemin faisant il arrive à présenter en termes dramatiques, romanesques, quelques-uns des aspects de notre époque : le fossé qui se creuse entre la science et la masse les privilèges de plus en plus nombreux dont jouissent les savants, la constitution d'une caste de technocrates, la transformation du paysage ambiant et intérieur, les nouvelles formes que prennent des problèmes anciens tels que la mort ou l'amour, etc. Toutes sortes d'hommes et de savants y sont représentés. Des pessimistes qui s'opposent à l'enthousiasme des jeunes qui rêvent d'atteindre les galaxies lointaines. Des optimistes qui ne se posent pas de problèmes.

Mais ce monde axé sur la science serait bien incomplet si la masse n'y intervenait. Cette dernière est surtout représentée par le père du jeune savant Mitia. Ce dernier va lui rendre visite dans son village natal ce qui nous vaut quelques-unes des plus belles séquences du film. Le père demande à son fils s'il vaut la peine de sacrifier sa vie à l'atome. A quoi Mitia répond affirmativement : « Les générations futures nous seront reconnaissantes ». L'ami de Mitia, Ilya, lui aussi brillant savant, tient des propos parfois cyniques : la masse se crétinise, plus de science n'aboutit pas à plus de conscience, etc.

Se basant sur ces propos, d'ailleurs très intelligemment intégrés au récit, quelques critiques ont voulu voir dans ce film une pensée pessimiste. Ils se trompent. En effet, l'œuvre finit sur la farouche volonté de Mitia de vivre : il rentre à Moscou et exige qu'on pratique sur lui l'opération de transplantation de moelle jusqu'ici expérimentée seulement sur des animaux. Mais il y a plus : ces notions d'optimisme et de pessimisme appartiennent déjà à un système d'évaluation passé. Ils sont dé-

passés et c'est ce que tente de montrer le film.

Certains critiques ont fait la fine bouche devant la technique de la mise en scène qui utilise souvent des cadrages ou des procédés anciens. Pour ma part, je crois la réalisation adéquate : en recourant à un style apparemment vieillot, Romm ne fait que souligner davantage la dialectique de notre temps : entre deux mondes, l'un mort, l'autre encore impuissant à naître. Dans chaque séquence, dans chaque plan, Romm introduit des éléments qui rappellent cette opposition. Quelque chose meurt, quelque chose va naître. Situé entre ces deux branches, le film cherche à rendre le spectateur conscient de son problème fondamental.

Bien sûr, les neuf jours ne se suivent pas : ils représentent une année entière. Pourquoi neuf jours ? Je pense que par ce chiffre Romm a voulu symboliser le cycle de la naissance qui prend en moyenne neuf mois. De telles clefs symboliques abondent dans le film. Et comment douter du talent du metteur en scène quand on réfléchit sur la direction d'acteurs ? Alexis Batalov, Tatiana Lavrova et Innokenti Smoktounovsky parviennent à donner une épaisseur extraordinaire à leurs personnages. Les gestes, les attitudes, les expressions des yeux, etc., rien n'est épargné par le metteur en scène pour nous faire sentir ce qui se passe en eux.

Au début du film, on voit le Professeur Sinstov qui va mourir parce qu'il a reçu 800 roentgen. Sa femme vient lui rendre visite. Il la renvoie et réclame son gros crayon : il faut que dans les heures qui lui restent, il puisse mettre son jeune adjoint parfaitement au courant. D'ailleurs il est plutôt heureux : n'a t-il pas réalisé l'œuvre de sa vie (le plasma ionisé) ? On pourrait croire à un portrait schématisé de savant. Mais quelques minutes plus tard il songe à l'étrangeté de sa mort, réclame sa femme et conseille au jeune savant de tout abandonner et d'essayer enfin de vivre. Tout cela en quelques plans. Comment ne pas admirer cet art du raccourci qui se manifeste tout au long du film ?

Je disais que le film était aussi un documentaire sur la recherche scientifique. Avec une rigueur incroyable, Romm nous expose, chemin faisant, la méthode scientifique avec tous ses aléas. La réussite d'une expérience ne signifie pas nécessairement un succès. Souvent elle est contraire à l'explication que le savant avait échafaudé. Il faut recommencer des centaines de fois. Beaucoup des journées décrites se passent dans les laboratoires souterrains de Sibérie. Ici aussi il convient de saluer l'intelligence avec laquelle les décors naturels ont été utilisés par le metteur en scène. Documentaire aussi sur ce qui se passe dans les milieux scientifiques en Union Soviétique et sur certains aspects de la vie : il ne s'agit pas d'éléments surajoutés mais de morceaux parfaitement intégrés à l'histoire des trois protagonistes.

J'ai peut-être oublié de parler de la beauté du film. Car il ne manque pas de beaux plans. Beauté et surtout poésie. La réussite est presque complète. J'aurais bien employé le mot de chef-d'œuvre s'il n'était pas tellement galvaudé. Romm a élaboré une œuvre moderne et passionnante qui nous transporte dans notre époque même et nous fait réfléchir. Evidemment ceux qui préfèrent fuir leurs problèmes n'aimeront pas ce film. Ceux qui détestent les idées réagiront violemment. Faudra-t-il leur

rappeler cette affirmation de Valéry : « Le monde des idées est mille fois plus fort, mille fois plus romanesque, mille fois plus réel que le monde du cœur et des sens » ? **Et cela d'autant plus que** Romm ne néglige pas l'univers des sentiments. En un mot, un film à voir et à revoir.

F. Hoda

« *Neuf jours d'une année* ». Réalisation Mikhail Romm. Scénario : Romm et Khrabrovitsky. Images : Guerman Lavrov. Musique : Tertatevossian. Montage : Ladyjensky. Production : Mosfilm, 1961. Interprétation : Tatiana Lavrova, Alexis Batalov et Innokenti Smoktounovsky.

Revue des revues

Qui aurait été bien étonné si on nous avait dit, voici tout juste un an, que nous serions amenés un jour à ouvrir une « *Revue des revues* » ? C'est nous ! La critique de cinéma sous toutes ses formes admettait bien le cinéma insolite, mais dans des cas très précis et délimités ; le genre lui-même recueillait généralement le mépris amusé de l'opinion bien et mal pensante, à de rares exceptions près, au point que rédacteurs et lecteurs de *Fiction* se sentaient un peu lâchés dans une minuscule coquille de noix « sur une mer monstrueuse et sans bords ». Et maintenant...

Eh bien, maintenant, ce complexe du ghetto est en train de s'évanouir comme un mauvais rêve, grâce à la formidable rafale de films fantastiques ou oniriques que nous avons essuyée depuis quelques années : au point que le cinéma insolite, c'est-à-dire inhabituel (au sens étymologique), est en passe de devenir notre pain quotidien, et que déjà des prières s'enfoncent vers le dieu des enfers, qui trouvent, pour quémander le prochain Corman ou le Bava qui s'achève, des accents dignes de Sainte Thérèse d'Avila. Car non seulement cette promotion de vente est en train de créer un besoin inattendu chez le consommateur, mais encore elle paraît sur le point d'entraîner une véritable cristallisation dans la cornue sombre où bouillonne, glauque et brûlante, notre intelligentsia future.

Ces temps derniers, le virus a fini, et c'est bien normal, par atteindre les revues de cinéma, qui l'une après l'autre se sont mises, tantôt à s'abreuver de nos toxines favorites, tantôt à sécréter des anticorps malintentionnés. Hâtons-nous de préciser qu'une large majorité s'est faite sur la première attitude, que la plupart s'accordent, et c'est justice, à trouver plus saine.

⁂

A tout seigneur tout honneur : laissons parler *Cinéma* 63, la plus lue de toutes les revues de cinéma, donc celle qui peut faire le plus pour le cinéma fantastique, d'autant que ses positions généra-

lement raisonnables (quelquefois trop) incitent mieux l'agneau-lecteur à se jeter sans méfiance dans la gueule du loup.

Cette revue ouvre, dans son numéro d'avril, le dossier du « cinéma-bis » : notion plus large que celle de cinéma fantastique ou SF, et qui recouvre en gros tout le cinéma fou, celui que les rédacteurs définissent, un peu restrictivement d'ailleurs (et Fritz Lang ?), par son incompatibilité avec les valeurs traditionnellement admises des historiens de cinéma.

Pierre Billard, dans son introduction, situe bien le moment historique : « *Le moment a sonné des révisions déchirantes. Le cinéma tout entier est remis en question. Les films de second rayon voient s'ouvrir devant eux le purgatoire d'une projection dans un club de fanatiques, le paradis d'un numéro spécial dans une revue spécialisée. Le vrai, le grand cinéma de nos pères et de notre jeunesse, le cinéma parlant, pensant, adulte, académique, est contesté de tous côtés. Voici venir le règne du cinéma-bis, absurde, abracadabrant, fantastique, horrible, magique et charmant.* » (p. 34)

En fait l'attitude de la nouvelle génération n'est plus exactement celle des amateurs traditionnels de fantastique : le « cinéma-bis » est devenu pour elle l'instrument d'une révolte généralisée contre le cinéma de papa. Pierre Billard, quant à lui, adopte une position nuancée, considérant cette remise en question comme stimulante, à condition de ne pas exagérer ; « *à condition de ne pas remplacer l'académisme par un byzantinisme plus stérile encore. A condition de ne pas remplacer les faux dieux abattus par un culte tout aussi absurde du futile, de l'ornementtal, du superficiel et du désinvolte bâclé. A condition de ne pas prendre l'insolence pour du génie, ni l'anti-intellectualisme pour de la culture « moderne* ». (p. 34)

Il y a du vrai dans cette remarque, à condition de préciser qu'elle ne vise pas le « cinéma-bis » lui-même, mais seulement une certaine fraction de ses amateurs ; aussi bien tous les mouvements artistiques sans exception, depuis Callimaque et Apollonios de Rhodes, ont eu leurs commandos de supporters inconditionnels, sans parler des équipes de football, des partis politiques et des religions. D'ailleurs le débat qui suit, et qui est tout à fait passionnant, me rassure pleinement sur l'équilibre intellectuel de cette cohorte d'hurluberlus (il est vrai que j'en suis un autre).

Soucieux de ne pas me laisser aller à faire les demandes et les réponses par l'entremise des fans qui participaient à l'entretien, je laisse encore une fois la parole à l'opposant (nuancé) Pierre Billard, qui soutient qu'après tout nous sommes seulement de haut standing, d'une province nouvelle : « *Le nombre de ces genres privilégiés va s'accroissant. Ou bien, si l'on préfère, le nombre des genres maudits va diminuant. Depuis* 15 *ans, il me semble qu'il y a eu trois conquêtes de ce genre, c'est-à dire l'accès aux catégories nobles du western, de la comédie musicale et du film noir. (...) Tout se passe comme si, tous les 5 ans, un genre était anobli, ou promu à la légion d'honneur des genres respectables. Cette année, ce seraient le fantastique, l'horreur et la science-fiction qui seraient en train de conquérir leurs lettres de noblesse. Mais ce qui me paraît caractériser le mouvement actuel, en outre, ce sont ses excès. A l'époque où des critiques combattaient en*

faveur du western, ils n'ont jamais dit que le western était le seul genre intéressant du cinéma, qu'au cinéma il y avait le western, et puis le reste, que le western recélait toute la beauté du cinéma. Tandis qu'aujourd'hui, on voudrait nous faire admettre que le cinéma fantastique, insolite, de science-fiction, constitue le seul, le véritable cinéma. Que tout ce qui est fantastique est beau, puisque fantastique, et je m'insurge contre cette prétention. » (p. 48)

Je ne suis pas tout à fait d'accord là-dessus : Pierre Billard me semble ici pratiquer l'amalgame entre ce qu'il considère d'abord comme un genre, ensuite comme une école ; ce n'est pas la même chose. Au temps où André Bazin militait en faveur du western, ou Jean Domarchi pour la comédie musicale, ces deux genres étaient au sommet de leur forme et donnaient chaque année, quoi qu'il arrive, leur petite moisson de chefs-d'œuvre ; le simple bon sens dictait leur conduite aux panégyristes. Le mouvement actuel est bien différent : le cinéma SF n'a encore suscité qu'un petit nombre d'œuvres comparables en qualité à la littérature correspondante ; le cinéma fantastique, un peu mieux loti, est fort loin cependant d'avoir donné son maximum. A telle enseigne que les amateurs d'aujourd'hui se sont surtout formés, justement, à l'école du film noir, du western et de la comédie musicale ; ils appellent le « cinéma-bis » beaucoup plus qu'ils ne le subissent. En somme c'est le public, pour l'heure, qui mène le jeu, et non les cinéastes : situation que la critique de cinéma française, formée dans sa quasi-totalité à la politique des auteurs, n'est pas très bien placée pour comprendre clairement. Il est vrai que si ce bel enthousiasme ne trouve pas à s'employer sur un cinéma digne de lui à 100%, il finira par moisir dans les déceptions et les rancœurs. Espérons que l'oiseau rare viendra vite !



Ce n'est pas *Positif* qu'on peut accuser de mépriser l'insolite ; mais ce sympathique mensuel (qui a beaucoup de lecteurs en commun avec *Fiction*) a souffert atrocement de son hétérodoxie, au point qu'il vient seulement, après onze ans d'existence, d'atteindre son cinquantième numéro, événement qui me donne subitement l'impression, devenu très vieux et chenu, d'assister au retour de l'autobus de Bételgeuse, et que ses rédacteurs saluent d'un monstrueux numéro triple, voulant ainsi marquer, peut-être, l'abondance proverbiale de leur virilité : à nos yeux, cette somme volubile évoquerait plutôt la bordée bien sentie faite par quelques marins dans un port de rencontre, après un cabotage incertain sur un navire faisant eau par toutes ses planches. Souhaitons à cet équipage héroïque beaucoup de goudron pour ses traversées futures, en attendant qu'il rattrape la Jérusalem qui en tous lieux le précède.

Le numéro en question nous intéresse à plus d'un titre, mais ce qui nous y concerne le plus directement, c'est un article de Gérard Legrand intitulé *Le péplum et la cape :* texte plein d'intérêt, ne serait-ce que parce que c'est la première mise au point sur le péplum faite en France à partir d'une information un peu étendue. Par ailleurs il révèle une culture fort poussée sur le plan gréco-allemand, mais non sans lacunes sur le plan italien : est-ce le profil adéquat pour juger du péplum ?

L'avantage d'une formation germano-hellénique, c'est qu'elle suppose des connaissances étendues en mythologie. Pour autant que je puisse en juger, Gérard Legrand est le premier à remarquer que les auteurs de péplums sont des gens documentés et qu'ils font de leur mieux pour rester fidèles aux mythes : « *Bien plus que des à-peu-près et des travestissements qu'impose un public où l'analphabétisme est la règle, je suis au contraire frappé de l'honnêteté, pour ne pas dire du* sérieux, *des scénaristes qui concoctent pour l'Hollywood italien leurs interminables « adaptations » de la saga des dieux et des héros.* » (p. 170) (1)

Excellentes remarques, aussi, sur la dégradation des mythes : le cinéma est loin d'en être responsable, puisqu'elle avait déjà commencé au temps d'Homère. L'auteur conclut à l'identité de la légende et de l'histoire comme source littéraire ou cinématographique : « *On comprendra d'autant mieux que je ne sépare pas ici le « péplum » à personnages réellement historiques de celui qui prend appui sur la Fable, qu'à tous deux l'incurable penchant des Italiens pour l'opéra, l'opéra-comique et ce qu'on pourrait appeler la « traggedia dell'arte » avait préparé un terrain commun.* » (p. 170)

Assurément cette allusion à l'opéra s'imposait ; il reste que l'amalgame entre les péplums historiques et les péplums mythologiques (doublé presque aussitôt d'un nouvel amalgame avec les films de cape et d'épées) est loin d'être évident. Gérard Legrand me semble-t-il, est un peu victime de ses lectures germaniques et de la vision pessimiste de l'histoire qu'elles distillent. La mythologie n'a pas seulement passé les trois derniers millénaires à se dégrader, et les hommes des cavernes ne sont pas les uniques dépositaires de la vérité cosmique ; de tous temps il s'est inventé des mythes, de nos jours encores il s'en invente. A s'en tenir à la seule dynamique des genres, *Les travaux d'Hercule* ne recueillaient que très partiellement l'héritage du cinéma historique traditionnel, et l'appel à la mythologie classique n'était ni plus ni moins qu'une idée nouvelle comme le cinéma nous en offre rarement ; le merveilleux, même classique, n'a pas de commune mesure avec l'histoire, même embellie, et Gérard Legrand prend ici une position d'autant plus surprenante que lui-même, un peu plus loin, se livre à un développement très justifié sur l'originalité du « fantastique méditerranéen ».

Les perspectives sont également faussées, et de façon sensiblement plus grave, sur Maciste. Il faut dire et le redire, ce personnage n'est nullement un sous-Hercule : ses apparitions cinématographiques sont largement antérieures à la naissance de Steve Reeves, et si des producteurs décidèrent de le relancer en 1960, c'est assurément pour exploiter le succès d'Hercule, mais non pour reprendre la formule illustrée par Franscisci et Cottafavi ; les traditions relatives à Maciste et à Ursus étaient bien vivantes, à telle enseigne que c'est à un vieux de la vieille, Carlo Campogalliani, qui réalisait déjà des *Maciste* en

(1) L'information historique en revanche laisse à désirer : le contenu révolutionnaire de l'époque de Spartacus est une invention des historiens du XIX[e] siècle, et on ne saurait reprocher aux cinéphiles une légende dont ils ne sont pas responsables ; mais quel est le premier qui a dit que **Les légions de Cléopatre** étaient fidèles à la vérité historique ? Toute la troupe lui a emboîté le pas sans se poser de questions — le canular est une fleur qui pousse bien dans les salles obscures.

1920, qu'échut la tâche de préparer les premières apparitions en cinémascope (et non les moindres) des deux champions. A ce propos signalons à Gérard Legrand que D'Annunzio n'est pas l'auteur du scénario de *Cabiria*, mais seulement des sous-titres fleuris ; le scénario est de Pastrone lui-même, qui conçut le personnage de Maciste d'après l'Ursus de *Quo Vadis* : s'il faut absolument un créateur à la base de ces personnages mythiques, le responsable est donc en définitive Sienkiewicz (1).

L'essentiel de l'article est consacré, fort justement, à des études sur les principaux péplums de Cottafavi et de Freda ; tout au plus pourra-t-on regretter que d'autres auteurs moins à la mode, mais fort valables par ailleurs, n'aient pas droit à des développements plus importants. Mais ce sera pour la prochaine fois ; le grand mérite de Gérard Legrand, c'est d'avoir commencé.

Citons pour finir les conclusions de l'auteur : « *C'est, à mon sens, de cet effort vers la pure beauté, effort plus méthodique et plus raffiné chez Cottafavi, plus surprenant quoique plus « académique » chez Freda, qu'il faut attendre un renouvellement du cinéma fantastique italien, condamné de toute manière aux productions « spectaculaires » à gros budget.* » (p. 178) Le péplum est-il vraiment du cinéma de luxe ? Nous ne sommes pas persuadés, quant à nous, de cette vocation minnellienne, et il n'est pas impossible que cette suggestion recouvre un secret dépit concernant l'évolution actuelle du cinéma italien, venant d'un critique qui se montre par ailleurs plus amateur de mélodrame que de fantastique. Voyez par exemple cette remarque : « *Un avantage que la cape garde sur le péplum, c'est que les éléments comiques, impurs, complaisants, y sont moins soulignés.* » (p. 179) Nous voyons là une différence, non un avantage : le bizarre et le rococo, à la limite le comique, sont une source d'inspiration parfaitement légitime pour un cinéma étrange ; mais il faudrait, pour l'apprécier, être un peu moins imprégné de Goethe, et beaucoup plus de Verdi.



Présence du Cinéma consacre une partie de son n° 17 à Riccardo Freda. Le cinéaste le plus maudit peut-être des années 50 connaît maintenant les joies capiteuses du triomphe : tout le cinéma transalpin lui emboîte le pas, et le voilà promu au rang de chef d'école par ce qu'on pourrait appeler le mouvement néo-irréaliste italien. L'hommage de la Cinémathèque est significatif, mais la courbe de ses activités ne l'est pas moins : d'après la filmographie très détaillée qui figure dans le numéro, il a travaillé à un film en 1959, deux en 1960, trois en 1961, six en 1962. Assurément la qualité du résultat finit par s'en ressentir malgré l'extraordinaire métier de l'auteur ; n'oublions pas non plus que Freda est l'homme du mélodrame historique avant tout, et qu'il a fallu la pression des circonstances, depuis quelques années, pour l'orienter vers le péplum (*Le Géant de Thessalie, Le Géant à la cour de Kublaï Khan, Maciste en Enfer*) et l'épouvante (*Les vampires, Le monstre immortel, L'effroyable secret du docteur Hichcock*). Il n'empêche que Freda, comme son héros Maciste, a fini par trouver dans

(1) Il est vrai que récemment, il m'est arrivé de distinguer Fosco et Pastrone, qui ne sont, paraît-il, qu'un seul et même homme ; j'en ai entendu !

la simplicité prolétarienne le secret de la surhumanité ; loin des échecs pénibles de tant de nains qui s'évertuent sur la pellicule, il se révèle, dans une interview qui est bien ce que j'ai lu de plus sympathique de mémoire de cinéphile, comme un cinéaste à l'antique, modeste et béni des dieux.

Il est vrai que la pratique des films historiques ne pouvait que le pénétrer d'un grand bon sens, en lui faisant éprouver, dans toute sa force, la saveur amère des préjugés : « *Certaines gens, lorsqu'on prononce le nom de Maciste, pensent tout de suite que cela doit être forcément un film bête. Et quand le film sortira en Italie, vous verrez qu'on fera uniquement la critique sur le plan de Maciste. Ce ne sera pas le critique principal du journal, d'ailleurs, mais le deuxième, ou le troisième, qui, après s'être amusé à la projection, sabotera le film en dix lignes pour montrer au directeur qu'il est un type intelligent, en disant : « Voici encore le pauvre Maciste dans une nouvelle série d'aventures, qui finit bien, naturellement. A dirigé : M. Freda* », *sans dire s'il a dirigé bien ou mal, et de quelle manière.* » (p. 23)

Citons encore ce passage où il se défend, très légitimement à nos yeux, d'être le tâcheron que certains veulent voir en lui : « *La principale difficulté, c'est de ne pas faire rire le public, comme il arrive à certaines projections de* Maciste *ou d'autres films analogues. C'est-à-dire de lui raconter une chose exceptionnelle d'une façon croyable et acceptable, comme Homère, qui est un des plus grands poètes du monde. Il n'a fait que raconter des exploits héroïques et, s'il n'y avait pas sa force de conviction, ce sont des événements, des légendes qu'on n'accepterait pas. C'est d'ailleurs pour cette raison qu'il est beaucoup plus difficile de tourner un film en costumes qu'un film moderne — plus difficile et plus intéressant, et c'est un test que fort peu de réalisateurs célèbres, actuellement, seraient capables de passer avec succès.* » (p. 20)

Riccardo Freda cite beaucoup Homère et Hugo, et ne cache pas que l'enthousiasme du public arabe, dans les salles obscures d'Alexandrie où il a passé son enfance, est à l'origine de sa vocation cinématographique. Si le lecteur hésite encore à le considérer comme un aède du XXe siècle, voici une déclaration qui, j'espère, ne lui laissera plus de doutes : « *L'homme banal, l'homme quotidien, ne m'intéresse pas du tout. Je suis cynique à propos de ça. Même dans la vie réelle cela ne m'intéresse pas. Ce qui m'intéresse, c'est, en gros, le héros. L'homme vivant dans les grandes époques, dans les guerres. Dans l'histoire, il y a des possibilités de scénarios passionnants. L'essentiel est de retrouver les instants décisifs. Gagarine m'intéresse, mais pas le type qui a construit la carlingue, la fusée sur laquelle Gagarine a voyagé. Ça ne m'intéresse pas du tout. De Sica serait fou de joie de montrer qu'il y a un petit homme, un ouvrier, avec sa petite vieille, qui y a laissé toute sa vie, un type qui rêvait de mettre des clous, et qui était dans la fabrique de Gagarine, et qui retournait à sa maison, le soir, tout noir, retrouver son potage et sa petite fille... Et un jour, finalement, la grande machine part, et quelle joie pour lui, parce qu'il y a travaillé... Je m'en moque carrément, je ne trouve aucun intérêt à représenter ça, le sort de tous les ouvriers qui ont travaillé à son engin m'importe peu, parce que je suis occupé à sui-*

vre sa splendide aventure dans un monde unique. Si on pouvait rendre ce qu'il a vu, ce qu'il a éprouvé, ce serait un vrai film. » (p. 18) (1)

⁂

Le fantastique européen possède sa veine tropicale, ou plus précisément africaine ; entre Schoedsack et Rider Haggard, l'incarnation la plus illustre en est sans conteste le Tarzan d'Edgar Rice Burroughs, auquel la revue *Bizarre* vient de consacrer un numéro double (n° 29-30). Il s'agit d'une étude très complète et très documentée, signée par Francis Lacassin (par ailleurs président du Club des Bandes Dessinées) et intitulée *Tarzan, mythe triomphant, mythe humilié*. Le mythe triomphant, c'est le personnage de Tarzan, ainsi que les décors et les aventures qui lui sont attachés, tels qu'ils ressortent des vingt-deux romans consacrés par Burroughs à son personnage ; le mythe humilié, c'est la métamorphose du héros et de son univers sous l'effet des innombrables adaptations (films, bandes dessinées et même... numéros de music-hall !). Sur ce double thème, Lacassin a construit un développement passionnant à plus d'un titre, et qui est bien près d'épuiser le sujet.

Mais, dira-t-on, où est ici le fantastique ? D'abord dans le personnage même de Tarzan, bien sûr, qui échappe à l'humanité ordinaire ; mais aussi dans ses aventures, qui furent conçues, ne l'oublions pas, par un maître de la science-fiction (Burroughs écrivit vingt-cinq romans de SF, dont la bibliographie complète, présentée dans ce numéro, en restera comme un des plus précieux fleurons). Lacassin a regroupé toutes les données insolites dans un même paragraphe, dont l'introduction donne bien le « ton » du fantastique tarzanesque : « *La confusion lyrique qui préside à la rencontre d'un membre de la chambre des lords avec les bêtes sauvages, les Amazones, les Chinois ou les Vikings ne dissimule pas la diversité des origines. La mythologie grecque, la poésie gothico-romantique, la féerie orientale et les audaces de la science-fiction interfèrent avec cet univers de la peur et du rêve bizarrement situé par Burroughs en Afrique centrale. Si étranges soient-elles, ces interférences procèdent logiquement de la projection superposée chez un même personnage de plusieurs archétypes (Hercule, Galahad, Superman) produits par des systèmes sociaux temporellement différents. Et l'essence du fantastique ne réside-t-elle pas dans le mélange des genres et des temps ?* » (p. 23)

La suite du texte abonde en descriptions de civilisations oubliées qui perpétuent fidèlement, au fond d'une brousse infranchissable, des décors et des usages disparus de la vie moderne : ce thème du monde idéal est au centre de toute l'œuvre de Burroughs, qu'il s'agisse de la geste de Tarzan ou des romans de SF. Une iconographie très riche contribue au pouvoir évocateur du numéro : facilement satirique, au mieux documentaire, quand il s'agit de donner des échantillons de comics ou de films indignes, elle distille dans les meilleurs cas une aura extraordinaire — et l'ama-

---

(1) Cet entretien contient quelques allusions au **Géant à la cour de Kublaï Khan** qui m'ont beaucoup récompensé d'avoir défendu ce film, salué par le mépris unanime de la classe pensante. A ce propos la filmographie précise que la scène finale fut en partie refaite par un pisse-pellicule sur l'initiative intempestive du producteur, ce qui explique que la réalisation, quinze fois hélas ! n'y vaut pas la conception.

teur n'est nullement surpris alors de lire sous le dessin la signature de Burne Hogarth, le plus grand illustrateur de *Tarzan.*



Le numéro 6 de *Midi-Minuit Fantastique* vient de paraître. Avouons-le, nous avons été un peu inquiets sur le compte de cette revue, dont nous attendons beaucoup : une certaine tendance à la facilité se faisait jour dans les derniers numéros, et nous ne sommes pas persuadés que la réédition de *Dracula* s'imposait, surtout dans une revue de cinéma. Sans doute les rédacteurs ont-ils senti le danger, car le dernier numéro est un excellent *Midi-Minuit,* comme nous souhaitons en lire un grand nombre. Consacré à *La Chasse du comte Zaroff*, il achève la rétrospective Schoedsack commencée au n° 3 avec *King Kong ;* Jean Claude Romer donne libre cours une fois de plus à son incroyable érudition, tandis que l'iconographie, en progrès marqués, retrouve le standing des premiers numéros. Indispensable à tous les amateurs de cinéma fantastique.

En lisant *Midi-Minuit,* je me suis pris à repenser aux réserves de Pierre Billard sur la portée du « cinéma-bis ». Son succès signifie-t-il seulement un nouvel élargissement du goût, après l'opération « western » et l'opération « comédie musicale » ? Jamais il n'y a eu, à notre connaissance, de revue entièrement spécialisée dans le western et la comédie musicale ; l'existence de *Midi-Minuit* prouve quelque chose, même si le cinéma fantastique n'est pas toujours ce qu'il devrait être — que dis-je ! ce qu'il pourrait être, ce qu'il sera bientôt, ce qu'il est déjà quelquefois, bien plus souvent même que ne le pensent ceux qui ne le fréquentent que de loin en loin !

Pourtant *Midi-Minuit,* par son orientation propre, ne se situe pas au centre du mouvement. Ses animateurs se sont donné pour tâche de faire connaître, à ceux qui ne peuvent plus que l'imaginer de loin, la grande époque du cinéma fantastique : ambition parfaitement légitime, mais limitée, et d'autant plus que les rédacteurs, pour la plupart, sont des sadiens de stricte obédience. Je l'ai dit, je le répète : je n'ai rien contre ça, mais il y a d'autres courants dans le fantastique moderne ; sans même discuter pour savoir lesquels de ces courants sont actuellement les plus féconds, il me semble dangereux, pour une entreprise aussi risquée que *Midi-Minuit,* de pratiquer un filtrage supplémentaire dans un public a priori restreint.

Jacques Goimard

Directeur : Maurice RENAULT.
Rédacteur en chef : Alain DOREMIEUX.
Editions OPTA, 96, *rue de la Victoire, Paris*-9e
Administration : PIG. 87-49. Rédaction : PIG. 27-51
Abonnements et vente :
24, *rue de Mogador, Paris*-9e (*TRI.* 40-56) — *C C P Paris* 1848-38.
La rédaction ne reçoit que sur rendez-vous.
EDITION FRANÇAISE DE « THE MAGAZINE OF FANTASY AND SCIENCE FICTION »
Publié avec l'accord de Mercury Press, Inc. New York N. Y. (U. S. A.)
Le N° : France, 2,50 F ; Belgique : 35 FB ; Algérie : 285 F. ; Maroc : 2,85 DH.
ABONNEMENTS. — 6 mois : France, 14 F ; Etranger, 15,50 F
1 an : — 27 F ; — 30 F

en bref

Prix Jules Verne

Le prix Jules Verne, décerné en juin dernier, a été attribué pour 1963 au roman de Vladimir Volkoff : Métro pour l'enfer. *Comme les années précédentes, cet ouvrage est édité par la Librairie Hachette, dans la collection « Le Rayon Fantastique ». Nous rendrons compte le mois prochain de ce livre insolite, dont l'originalité est de traiter dans une perspective SF un thème au départ surréaliste et mythique.*

Prix Nautilus

Egalement décerné en juin, le prix Nautilus (récompensant le meilleur ouvrage d'information scientifique de l'année) est allé à L'origine de l'homme, *de Jean Piveteau (Hachette), dont l'auteur est professeur à la Sorbonne, ainsi que membre de l'Académie des Sciences et de l'Académie Royale de Belgique. S'appuyant sur les récentes données de la paléontologie et de la préhistoire, ce livre fait le récit de la longue aventure de l'espèce humaine, à travers les millénaires.*

A propos du prix Alphonse Allais

Nous nous étonnions un peu, dans la rubrique En bref *de notre n° 114, que le prix Alphonse Allais ait été attribué à un ouvrage de SF, en l'occurence* Colomb de la Lune, *de notre ami Barjavel. Ralph Messac, secrétaire général du prix, nous rappelle à ce propos que, par une partie de son œuvre, Alphonse Allais peut être considéré comme un précurseur de la SF. Le roman de Barjavel remplissait donc bien toutes les conditions requises. Dont acte.*

"Un amour électronique"

Ce titre est celui d'un opéra-bouffe de Joseph Kosma, sur un livret d'André Kedros, qui a été présenté le 14 Juin à la TV, dans une mise en scène de Roger Kabane. Le personnage principal est un robot. But des auteurs : faire de la science le sujet d'un spectacle lyrique un peu dans le style naïf de la Commedia dell'Arte.

Dépôt légal : 3e *trimestre* 1963 — *Le Gérant :* M. RENAULT.
Imprimerie Riccobono - Draguignan (Var)